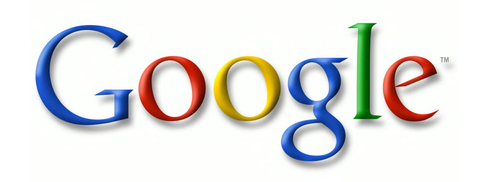
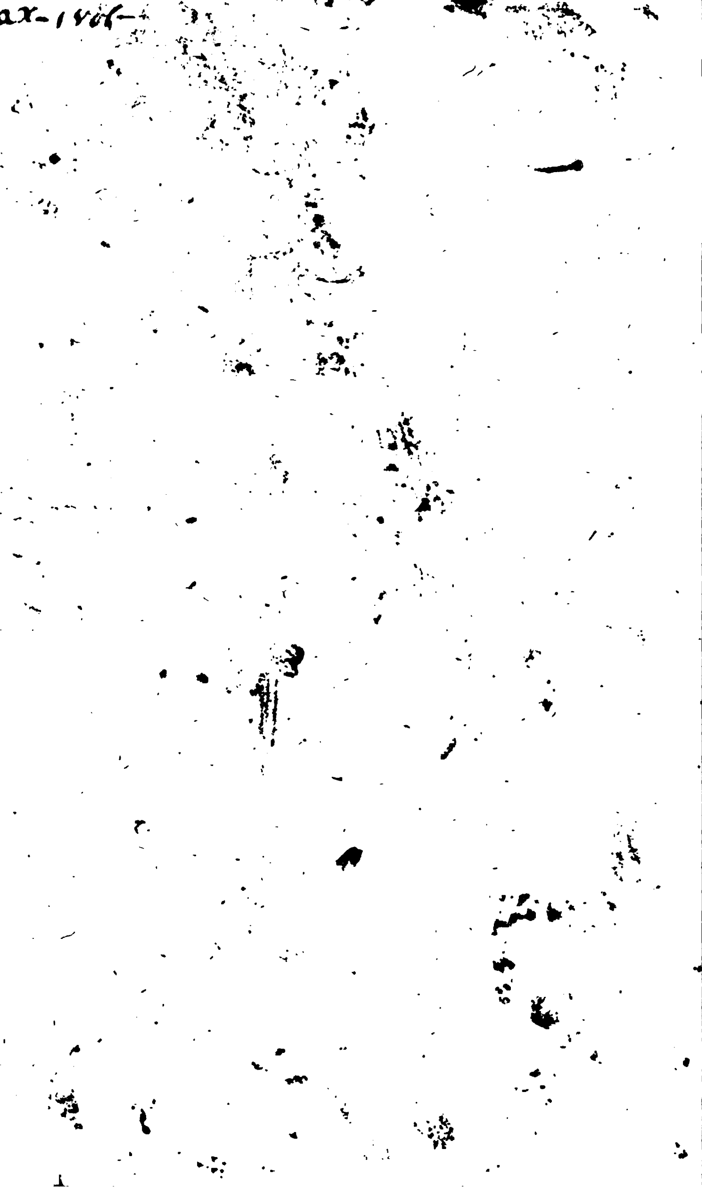






Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais





6-80

THEATRE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ NADAL.

PIECES CONTENVES en ce Volume.

SAUL.

HERODE.

ANTIOCHUS ou les MACHABEES.

MARIAMNE.

THEATRE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ NADAL;

De l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



OSARPHIS,

OU

MOYSE;

TRAGEDIE.



A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA PRINCESSE DE CONTY, SECONDE DOUAIRIERE.



ADAME,

Je ne puis mettre la Tragedie d'Osarphis sous une protection plus éclatante que celle de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *mais je ne puis*

aussi lui rien présenter qui soit plus digne d'Elle, qu'un concours d'évenemens dont l'esprit-Saint lui-même a reglé la disposition.

Oüi MADAME, *dans ces grands traits de l'accomplissement des desseins du Très-haut,* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *adorera le bras qui par tant de ressorts cachés conduit le secret de nos destinées; & dans l'enchaînement des parties du Poëme, aussi bien que dans la préparation de ses incidens, Elle trouvera quelque trace de l'ancien Tragique, qui ne sçauroit manquer de faire son impression sur Elle, par l'Analogie secrette du merveilleux en tout genre avec une ame telle que la sienne, c'est à dire une ame du premier ordre.* *C'est là,* MADAME, *le principe de cette justesse qui regne dans toutes vos idées; de ce goût qui se porte rapidement sur toutes choses, & avec une précision aussi juste que si elle étoit le fruit d'une longue meditation: de là ce feu d'une imagination également brillante & reglée, ces*

traits de vivacité toûjours nouveaux, ces images si riantes & auxquelles pour être sublimes, l'enjoüement même ne devient point un obstacle; de là cet Esprit d'ordre & d'arrangement dans l'exécution des vûes les plus vastes; ces ressources de genie, qui dans les conseils les plus importans naîtroient des difficultés même, & s'ouvriroient toûjours les voyes les plus simples.

Avec de pareils avantages, & sur tout lors qu'ils se trouvent mêlés à la splendeur du sang, qu'il est beau A VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *de ne se souvenir de tout ce qu'elle est, & de tout ce qui entre dans la dignité de son caractere, que pour se communiquer aux autres avec plus de bonté, que pour leur aider même à lui plaire, que pour leur rendre doux & leger le joug de la subordination, tourner en sentimens les respects qui lui sont dûs, & ne regner parmi tout ce qui l'approche, que par le charme de l'humeur, & les graces de l'Esprit!*

Que de considerations puissantes pour assurer A VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *les hommages sinceres de tous ceux qui cultivent les Belles Lettres, & dont la profession est de discuter, si j'ose ainsi parler, ces qualités interieures où Dieu, selon sa parole éternelle, a attaché la principale gloire des filles des Rois. Déja,* MADAME, *il vous a fait trouver le prix de tant de vertus, dans la personne d'un jeune Prince qui dès sa premiere campagne est devenu l'amour des Troupes. Elles ont dit de lui devant Kell, ce qui avoit été dit de son Ayeul à Steinkerque : Conti, le magnanime Conti accourut y planter un Drapeau entre le feu de l'ennemi & le nôtre, il se fit long-tems remarquer & presque seul, parmi la foudre & les éclairs, & le soldat alors s'écria, qu'il voioit dans les flammes l'ame du grand Condé. Son petit fils marche à pas de Geant sur ses traces & lui-même vient de recueillir, dans le Prince qui lui est né, la plus précieuse rétribution que le Ciel puisse accorder*

à une race auguste & belliqueuse.

Au reste, MADAME, *de quel heureux présage ne doit point être pour moi cette conformité qui se trouve entre la destinée de ma Piece & celle de son Heros ? une Princesse du sang des Sesostris l'a sauvé des périls où venoit de l'exposer la proscription generale de tous ceux de son âge : ce même Enfant vient en quelque sorte se reproduire aux pieds de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& son salut ne dépend que de ses augustes regards ; puisse-t-elle en jetter de favorables, sur le berceau où il est renfermé & qui le tient encore flottant parmi les Roseaux du Nil !*

Je suis avec tout le respect & toute la soumission que je dois,

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur, l'Abbé NADAL.



PREFACE.

LES Préfaces que l'on a accoutumé de mettre à la tête des Poëmes Dramatiques, ne roulent le plus ordinairement, que sur l'éclairciſſement du ſujet, ſur la conduite de l'Auteur dans la confection de ſon ouvrage, ſur la réponſe aux objections qui ſe ſont élevées dans le Public contre lui & enfin ſur le plus ou le moins de libertés qu'il a priſes.

La Tragedie d'Oſarphis n'a point été joüée, quoique reçuë des Comediens, & même avec acclamations & quoiqu'approuvée d'un Cenſeur public. L'Auteur lui-même a reſpecté les conſiderations que le miniſtere a oppoſées à la repréſentation de ſa Piéce. Le reſpect des Sujets ſacrés eſt ſi grand & ſi auguſte, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de n'en pas abuſer, & j'ai avancé moi-même dans la Préface de Saül, la premiere de mes Tragedies, » Que ceux qui ont traité de ſacrilege, » la moindre alteration des circonſtances tant » ſoit peu conſiderables de l'Ecriture ſainte, » nous ont appris par leur exemple à negli» ger quelquefois leurs préceptes.

Ce n'eſt pas que les conſiderations d'Etat ne puiſſent, ſans bleſſer la Religion, porter le miniſtere public à gliſſer un peu ſur cela & à ſe relâcher de ſa premiere ſeverité à l'égard des ſpectacles. Cette conciliation du moins à l'égard des Acteurs, ce qui revient à peu près au même, n'eſt pas ſans exemple dans des conjonctures encore plus délicates. Dans les premiers tems du Chriſtianiſme, il étoit défendu à celles des Comediennes qui s'étoient converties à la foi, de continuer dans l'exercice de leur profeſſion.

Des raiſons de politique obligerent Honorius & Theodoſe de lever cette difficulté, & l'on vit alors au ſortir du Baptême réparoître ſur la Scene pluſieurs Actrices que la ſageſſe & l'autorité des loix arrachoit des bras même de l'Egliſe. *Ad proprium Officium ſumma inſtantia revocari decernimus.*

Cette Preface de la Tragedie d'Oſarphis, dès qu'elle n'a point été repréſentée n'eſt point ſuſceptible de la même forme que celle des autres Prefaces. Je n'ai point à y repondre au Parterre, ſur tout à cette partie du Parterre, ſur qui le plaiſir & l'émotion prévalent quelquefois aux interêts des mœurs: non que le Spectateur prenne le change ſur cela autrement que par une illuſion momen-

tanée, ni que le triomphe d'un Auteur qui se plait à nous surprendre soit réel & durable : sa Piece dépouillée de la représentation & exposée à une lecture froide & éclairée perd bientôt des avantages qu'elle doit bien moins au genie du Poëte, qu'en general, à la corruption du cœur humain.

Je me renfermerai donc dans l'éclaircissement du titre de ma Piece, & dans la reponse à quelques objections particulieres de personnes éminemment respectables & qui en les faisant, n'ont eu pour principe que la délicatesse de leur pieté & des vûës d'une décence & d'une édification, qu'il est moins possible aux Auteurs de sauver au Théatre, qu'au Ministere de lui interdire de pareils sujets & d'abattre si j'ose ainsi parler, ces Autels que quelques Poëtes éleverent insensiblement à l'impudicité sous le nom & l'étendart même de la Religion.

Si je n'ai point donné à ma Piece le nom de Moise, c'est parceque ce nom Hebreu qui veut dire sauvé des eaux eût anticipé sa reconnoissance & découvert pour ainsi dire le secret de sa destinée & que d'ailleurs les Hebreux donnoient à Moïse avant sa reconnoissance le nom d'Osarziph ou d'Osardiph, que pour rendre plus doux & plus conforme au

Pays, j'ai changé en celui d'Osarphis.

» On m'objecta d'abord que je me servois
» du nom de Juif, quoiqu'il n'eût été don-
» né aux Israëlites que beaucoup de Siecles
» après. Je n'ignorois pas que ce n'étoit en effet que depuis la captivité, que le mot de Juif étoit devenu le nom général de la nation; mais j'aurois cru pouvoir suivre l'usage. St. Paul lui même sous le nom de Juifs & sans aucune distinction des tems, avoit confondu toutes les Tribus, lorsqu'il avoit dit *nos natura Judai, & non ex gentibus*. C'est dans ce même esprit que Racine fait dire à Joad dans Athalie :

N'êtes-vous pas toûjours sur la montagne sainte
Où le Pere des Juifs sur son Fils innocent
Leva sans murmurer son bras obéissant ?

Cela ne m'a pas empêché d'ôter le mot de
» Juifs, pour y substituer celui d'Hebreux
» ou d'Israëlites : mais on m'a reproché que
» je mettois ceux-ci dans le nombre des
» Troupes qui servoient les Egyptiens :
» ce qui est entierement, dit-on, contre les
» mœurs de cette Nation. A quoi je réponds que les Israëlites ne sont point ici un corps de nation; qu'ils ne doivent être régardés que comme quelques particuliers d'entre les Hebreux, ou comme gens affidés que la pru-

dence de Jocabel avoit trouvé moyen de placer auprès de Moïse, pour plus grande sûreté de sa personne. Si le service des Troupes des Egyptiens eût souillé la Religion d'un Hebreu, comment concilier dans la personne de Moïse, le caractere de sa naissance & le commandement des Armées de Pharaon? Que devenoit alors la délicatesse & la pieté de Jocabel? & s'il faut s'appuyer d'un grand exemple, Mardochée, c'est-à-dire celui de tous les Juifs qui étoit le plus attaché aux mœurs de sa Nation, n'étoit-il pas un des principaux Officiers de la garde d'Assuerus?

» D'ailleurs on ne veut pas que Moïse
» ignore sa naissance, son sort & sa Religion;
» sa mere, dit-on, étoit toûjours auprès de lui,
» & peut-on supposer qu'elle ne l'en auroit
» pas instruit pour le garentir des fausses er-
» reurs des Egyptiens. Il est bien dit dans
» l'Ecriture qu'il étoit instruit dans la science
» des Egyptiens; mais non pas qu'il fût imbu
» de leurs erreurs. La providence qui avoit
» destiné la mere de Moïse pour sa nourrice,
» ne l'avoit fait qu'afin de lui apprendre de
» bonne heure sa Religion. L'Ecriture ne marque nullement à quel âge de Moïse sa mere lui apprit quels étoient son état & sa famille. C'est ce silence de l'Ecriture qui m'a

donné lieu de placer dans des convenances théatrales ce détail d'inſtructions qui a dû exciter dans l'ame de Moïſe tant de mouvemens différens. Il m'a paru qu'il étoit de la dignité de la Religion que Dieu rompit le ſceau qui doit avoir été mis d'abord ſur les levres de Jocabel, & qu'il déterminât lui-même le moment de la reconnoiſſance qui a ſon fondement dans la verité. J'ai pû à l'égard de cet incident me ſervir de tous mes avantages & former cet enchainement de circonſtances, qui ſi j'oſe le dire, rend le moment de ſa reconnoiſſance plus marqué & plus intereſſant.

Voici un reproche ſur lequel on a beau-
» coup appuyé, rien n'eſt plus indécent, con-
» tinue-t-on, à me dire que d'entendre parler
» Moïſe des faux Dieux & de leur culte, quoi-
» que Moïſe ſoit ſuppoſé ignorer ſon état &
» ſa Religion. Il paroit cependant dans les premiers Actes de la piece avoir pris ſur les inſtructions ſecrettes de Jocabel de grandes idées du Dieu d'Iſraël, il n'en parle qu'avec magnificence & dans le ſublime de l'Ecriture, & au contraire c'eſt toûjours legerement qu'il parle des faux Dieux des Egyptiens. J'ai cependant profité de l'obſervation & ſupprimé totalement les endroits où il échapoit à Moïſe de faire quelque mention du culte & des Dieux du Pays.

» Il n'eſt pas moins indécent, à ce qu'on
» ajoûte, de voir repréſenter Moïſe, le plus
» doux de tous les hommes, vindicatif, amou-
» reux & ambitieux. Il s'en faut bien que la difficulté de répondre à cette objection ſoit auſſi forte que le reproche. Il eſt dit en effet que Moïſe étoit le plus doux de tous les hommes. *erat enim Moïſes vir mitiſſimus.* L'Ecriture par cet éloge exalte cette moderation que Moïſe garda dans le murmure élevé contre lui dans ſa famille même, & qui cependant n'empêcha pas que Marie ſa ſœur ne fût frappée d'une lepre terrible *& ecce Maria apparuit candens lepra quaſi nix.* Ces mouvemens d'ambition & de vengeance qui paroiſſent dans Moïſe ne ſont en lui que l'effet d'une prudence ſuperieure & d'une élevation de courage ſi digne des deſſeins de Dieu & de l'exécuteur de ſa juſtice. Sans ces deux titres comment concilier en lui avec cet Eſprit d'égalité & d'attendriſſement qu'on lui donne, les grands exemples que nous avons de ſa ſéverité, la terre s'ouvre à ſa priere & engloutit Coré & ceux de ſa faction. Quel ordre ſanglant ne donna point Moïſe aux enfans de Levi, & chacun d'eux ne crut-il pas avoir conſacré l'épée qu'il enfonça dans le cœur de ſon fils ou de ſon frere? Dans quel étrange maſſacre n'engagea point l'exemple de Phinées, lorſque pour en exécuter les volontés

il poignarda Zamri le Chef de la Tribu de Simeon. Mon intention n'a donc point été de faire Moïse ambitieux ou vindicatif. J'en ai ramené le caractere aux traits même dont il avoit plû à Dieu de le former selon ses vûës. J'ai encor moins songé à le faire amoureux. J'ai senti avant que de commencer ma Piece de quel inconvenient il seroit de donner au Legislateur des Juifs le langage & les foiblesses d'un amant, quelque avantage même que je puisse prendre à ce sujet de la revolte de sa famille contre lui à l'occasion de son mariage avec une fille Ethyopienne. *Propter uxorem ejus Æthyopissam.*

» D'ailleurs continuoit-on, le songe que » vous lui supposez par avance ressemble trop » à la vision qu'il eut dans le pays de Ma» dian.

La vision que je donne à Moïse est en effet la même qu'il eut dans le Pays de Madian sur la montagne d'Horeb, je n'ai fait que me servir en cela du privilege de la Poësie. J'ai rapproché les tems & les lieux. Cette supposition n'a rien pris sur le caractere de Moïse ni sur la dignité de l'évenement.

» On a fini par me mander comment je » prétendois accorder le dénoüement de ma » Piece avec la fuite de Moïse dans le Pays

» de Madian après avoir tué quelques Egyp-
» tiens pour la défense des Hebreux.

J'ai pris ma réponse dans Josephe livre 2 c. 5. Le soupçon que les Prêtres Egyptiens donnerent à Pharaon de l'ambition de Moïse lui fit connoître le danger où il étoit & le porta en même tems à prendre le parti de la retraite. C'est sur le passage de Josephe que j'ai pris les motifs secrets de sa sortie d'Egypte, j'ai cru même devoir sauver à sa gloire le meurtre de l'Egyptien qu'il ensevelit dans le sable, & c'est assez de l'intrigue & du mouvement des ennemis de Moïse, pour donner au vrai denoüement de ma Piece, le caractere de cette vrai-semblance qui est une des plus grandes ressources de l'art & la Rivale même de la verité.

A l'égard de la liberté de traiter les sujets sacrés & d'en exposer les mysteres avec attachement aux regles prescrites, j'ai surtout devant moi les exemples de deux de nos Poëtes que l'on doit regarder comme les plus grandes lumieres du Théatre François. La grace elle-même dans la Tragedie de Polieucte n'agit-elle pas en spectacle pour la conversion de Pauline ?

Je vois, je sçais, je crois, je suis désabusée,
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée.
Ce n'est point la douleur que par là je fais voir;
C'est la grace qui parle & non le désespoir.

L'Esprit

L'Eſprit ſaint ne parle-t'il pas ſur la Scene, dans cette énumeration prophetique où Joad s'écrie dans Athalie,

Mais d'où vient que mon cœur fremit d'un ſaint effroi?
Eſt-ce l'eſprit de Dieu qui s'empare de moi?
C'eſt lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux
s'ouvrent?

Après de pareilles autorités, j'ai eſtimé pouvoir traduire le Legiſlateur des Juifs ſur le Théatre. Il ne me reſte plus qu'à ajoûter ici, que toutes les parties eſſentielles de mon ſujet ſont tirées de l'Hiſtoire de Joſephe, des Annales de Cedrenus, & de l'Epitre de St. Paul aux Hebreux; que je ne me ſuis ſervi même qu'avec circonſpection des inductions naturelles des faits & du ſilence de l'Ecriture; que je n'ai fait que rapprocher ſous le même coup d'œil la gloire de toutes les vertus militaires de Moïſe & le merveilleux de la révelation Judaïque, & que, ſi j'oſe le dire, c'eſt avec quelque ſorte de magnificence que j'ai rendu le ſacrifice que la foi a fait dans la perſonne de Moïſe, de toutes les richeſſes & de toute la gloire de l'Egypte.

ACTEURS.

MOYSE, sous le nom d'Osarphis, fils de Jocabel & crû fils de Thermutis Reine d'Egypte.

AMENOPHIS, Roi d'Egypte frere de Thermutis qui avoit usurpé la Couronne sur lui.

JOCABEL, Mere de Moyse, autrement, d'Osarphis.

THARBIS, Reine de Sepa & Amante d'Amenophis.

AARON, autre fils de Jocabel & frere d'Osarphis.

PHANE'S, grand Prêtre d'Osiris.

ISERIDE, Confidente de Jocabel.

ISMENE, Confidente de Tharbis.

ASAPH, Confident d'Osarphis.

GARDES.

La Scene est à Memphis, dans le Palais des anciens Rois d'Egypte.



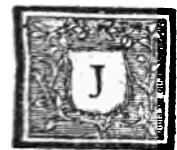
OSARPHIS
OU
MOYSE,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMENOPHIS, PHANE'S.

AMENOPHIS.



E te cherchois, Phanés. Ouï, c'est dans ce grand jour
Que tu dois me montrer ton zéle & ton amour.
Tu sçais que Pharaon m'a donné la naissance,
Et qu'une injuste sœur ravit à mon enfance

Le Sceptre qu'après elle & l'Armée & Memphis
Contre les droits du ſang vont remettre à ſon fils.
Il arrive. La paix vient d'être declarée
Et c'eſt par cette paix entre vingt Rois jurée,
Que retenant Tharbis ſous un joug inhumain
D'indignes Alliés diſpoſent de ſa main.

PHANE'S.

Je ſçai que par ſon pere en ces lieux amenée
Au lit d'Amenophis, Tharbis fut deſtinée.
Heritiere d'un Sceptre & fille de nos Rois,
Elle y portoit pour dot & leur gloire & ſes droits.
Tout ſembloit vous promettre & l'un & l'autre Empire :
Mais les tems ſont changés, & ſi j'oſe le dire,
Les exploits d'Oſarphis ont ſéduit les eſprits
Et du Trône en effet vous diſputent le prix.

AMENOPHIS.

Comblé de tous les vœux que ſa victoire entraîne;
La fortune entre nous peut-elle être incertaine?
Oſarphis triomphant va l'emporter ſur moi
Et le Peuple à genoux en recevra la loi;
Par combien de faveurs l'une à l'autre enchainées
Le ſort....

PHANE'S.

Ce grand jour doit fixer ſes deſtinées.
Ma voix même parmi des honneurs éclatans
Doit le proclamer Roi : mais c'eſt où je l'attens.

AMENOPHIS.

Quoi lui-même aujourd'hui trouveroit des obſtacles?

PHANE'S.

Rappellez-vous, Seigneur, cet avis des oracles
Par qui de tant d'horreurs tout le peuple ſurpris
Remplit Memphis de trouble & le Ciel de ſes cris.

Tremble, Egypte, un enfant va naître :
De tes Rois l'ennemi fatal :
Du vil ſang d'un eſclave, on te ſuſcite un maître.

Entre tes Dieux & toi l'effroi doit être égal ;
Songe à le découvrir & crains de le connoître.

AMENOPHIS.

O Ciel ! un reste impur de ce sang odieux
Menaceroit encor & l'Empire & nos Dieux ?
Cet arrêt si sanglant que donnerent nos Peres,
Loin d'en borner le cours accroîtroit nos miseres ?
Et ce fatal enfant à leurs coups échapé...

PHANE'S.

N'en doutez point, Seigneur, cet espoir fut trompé
Et l'Egypte a perdu le fruit de ses vengeances.
Je ne sçais quel demon, quelles intelligences
Au destin d'Israël ont prêté leur appui ;
Mais quant à cet Hebreu qu'on nous cache aujourd'hui,
Envain sur ses Tribus mon soupçon se promene,
Toûjours au même objet ma terreur me ramene.
Du Superbe Osarphis l'ami, le compagnon
Et de tous ses conseils l'ame...

AMENOPHIS.

Qu'entens-je ? Aron !
Lui cet enfant ?

PHANE'S.

Autant que ce soupçon m'éclaire,
Non, je ne le vois point comme un homme ordinaire :
Je ne sçai quel orgueil se mêle à sa vertu ;
Les malheurs d'Israël ne l'ont point abbattu.

AMENOPHIS.

Oui, Phanés, ta querelle à la mienne est pareille.
Un Hebreu d'Osarphis aura lui seul l'oreille,
Tandis qu'ici prêtant ta voix aux immortels,
On t'ose releguer aux pieds de leurs Autels ?

PHANE'S.

C'est dans ce jour aussi, qu'avec la voix publique

Sur tant de droits ſacrés il faut que je m'explique.
C'eſt par là que j'arrête Oſarphis aujourd'hui.
Je vais mettre les Dieux entre le Trône & lui.
Il faut, pour parvenir au deſſein qui l'anime;
Qu'il me livre aujourd'hui cette grande victime.
Qu'un ſang pour lui ſi cher par mes mains repandu
Ait arroſé l'Autel où je ſuis attendu.

AMENOPHIS.

Ah! je n'en doute point. Eux-mêmes dans ton ame
Ces Dieux verſent pour moi le courroux qui l'enflamme;
Et par là garanti d'un pouvoir inhumain
A cet auguſte effort, je reconnois leur main.
Je vois que ton devoir s'accorde avec ton zele.
Mais Jocabel paroit, je te laiſſe avec elle,
Songe que tout dépend du ſuccès de tes ſoins.

PHANE'S.

Allez, Seigneur, allez, bientôt je vous rejoins.

SCENE II.

JOCABEL, PHANE'S, ISERIDE.

PHANE'S.

L'Enfance d'Oſarphis par vos ſoins élevée
A d'illuſtres deſtins paroiſſoit reſervée;
Mais ſa valeur nous tient plus qu'elle n'a promis.
L'Egypte devient libre & n'a plus d'ennemis.
Ces monſtres dont le Nil vit couvrir ſes rivages,
Domptés par ſon adreſſe, ont ceſſé leurs ravages.
Si lui-même du ſort ſubiſſant la rigueur
Le trépas de la Reine a troublé ſon grand cœur,
La Douleur d'une mort qui ſuivit ſa victoire

Se tait dans son triomphe & se perd dans sa gloire.

JOCABEL.

D'un Dieu qui nous éprouve & ne fait rien envain,
Dites plûtôt, Seigneur, qu'il respecte la main.
Depuis qu'à son berceau par la Reine attachée
J'ai vû sur ses destins sa tendresse épanchée,
Ce fils à son amour toûjours si précieux
Etoit entre ses mains comme un dépôt des Cieux
Qui de la terre un jour par ses soins gouvernée
Devoit avec éclat regler la destinée.
Le Ciel d'affreux périls promt à le préserver,
S'il prépara sa gloire est prêt à l'achever.

PHANE'S.

Bien-tôt dans ce Palais, Madame, il va paroître.
Le Peuple pour son Roi prêt à le reconnoître
Va voir & son salut & sa gloire en ses mains;
Mais lui-même en doit compte au reste des humains.
C'est à lui de remplir un espoir legitime:
Pour affermir l'état s'il faut une victime,
Quelque effort qu'il en coûte à son cœur combattu,
L'Egypte, l'Univers l'attend de sa vertu.
Honoré dans ces lieux du sacré Ministere,
J'oserai lui donner un conseil salutaire.
Il doit le suivre, & moi pour m'en acquitter mieux
Je vais sur leurs Autels interroger les Dieux.



SCENE III.

JOCABEL, ISERIDE.

JOCABEL.

Iseride, pour nous dans ce climat barbare,
Tu crois donc que du Ciel la faveur se declare:
Qu'à ses exploits brillans, je puisse me flatter?
Qu'au Trône de l'Egypte, Osarphis va monter.
Non, tu n'ignores point quel trait dans son bas âge
D'un sort bien différent nous forma le présage.
Le Roi dans des transports qu'il ne comprenoit pas
Admiroit son enfance, il le prit dans mes bras,
Le baigna de ses pleurs, & de sa main lui-même
Sur son front foible encor posa le Diadéme.
Sans doute de mon fils, Dieu conduisoit l'esprit.
Tout à coup enflammé de honte & de dépit
Et tournant ses regards vers le séjour celeste,
On lui vit arracher cet ornement funeste,
Le fouler à ses pieds, & dans l'ame du Roi
Jetter subitement & le trouble & l'effroi.
Mais toi-même tantôt n'as-tu pas dû comprendre
Ce que Phanés ici m'a voulu faire entendre?
La nature & le sang promts à se revolter
M'apprennent qu'un orage est tout prêt d'éclater.
De ce fils aujourd'hui toi seule as connoissance,
C'est toi-même....

ISERIDE.

Je sçai qu'il vous doit sa naissance;
Que des flots en courroux Moïse préservé
Sous le nom d'Osarphis alors fut élevé
Et que de Pharaon la vertueuse fille

Comme

Comme un enfant divin l'admit dans sa famille.
Tout le favorisoit, veuve de Thermestris,
Au berceau même alors elle perdit un fils;
Et dans l'espoir secret d'adoucir sa disgrace
Osa substituer Osarphis à sa place.
Plus ébloüie encor de ses derniers exploits
Memphis croit voir en lui le pur sang de ses Rois.
Aron est de retour, vous l'avez vû, Madame,
C'est à ce fils si cher qu'il faut ouvrir votre ame.
Il peut seul en ces lieux dissiper votre effroi;
Mais surtout montrez-lui son frere dans son Roi.

JOCABEL.

Il n'est pas tems encor & sur sa destinée
Iseride, le Ciel tient ma langue enchainée.
Aron sçait seulement par des rapports confus
Qu'Osarphis est Hebreu; mais ne sçait rien de plus;
Son pere sur le reste attentif à se taire
Osa lui reveler la moitié du mystere;
S'appuya dans sa foi des motifs les plus saints,
Et Zaram de son Dieu crut servir les desseins.

ISERIDE.

Ah! s'il faut avec vous bannir toutes contraintes
Quel tems choisissez-vous, Madame, pour vos plaintes?
Qu'est-ce qu'en vous déja la foi n'a point osé?
Sur le Nil par vous-même un fils fut exposé...

SCENE IV.

JOCABEL, AARON, ISERIDE.

JOCABEL.

HE' bien Aron? Memphis s'apprête à voir son Maître?

AARON.

Ses drapeaux ont paru, Madame ; le Grand-Prêtre
Se dispose à venir recevoir ses sermens,
Et fera bien-tôt place à vos embrassemens.

JOCABEL.

Et comment, ô mon Fils ! avec tant de miracles
Du Pere d'Israël accorder les oracles ?
Sur ce qu'il a prédit est-ce donc à Memphis
Qu'il faut chercher la gloire annoncée à ses Fils ;
Et que de nos Tribus aux travaux condamnées,
Se doivent accomplir les hautes destinées ?
Memphis, quoique nous offre un jour si solemnel,
N'est pour nous que le lieu d'un exil éternel.
Aux progrès d'Osarphis, Ciel ! puis-je reconnoître
Ces augustes desseins pour qui tu l'as fait naître ?
A ces honneurs promis, ouvrage de tes mains,
Un triomphe profane ouvre-t'il les chemins ?
Je sens à tant de gloire accroître mes allarmes ;
J'arrose malgré moi ses lauriers de mes larmes ;
Et quel que soit l'espoir dont vos vœux soient flattés ;
Je crains bien moins nos maux que ses prosperités.

AARON.

Quoi, Madame, aujourd'hui votre foi s'intimide
Dans ces mêmes sentiers où son zéle vous guide ;
Et ne sentez-vous pas par quels enchaînemens
Dieu conduit à leur fin ces grands évenemens?
Les moyens qu'il employe ont des faces diverses.
Tout nous mene à son but, la gloire & les traverses.
Hé, quoi ! de sa promesse est-il quelque garant
Plus sûr que le destin d'un jeune Conquerant
D'un Hébreu notre espoir, notre unique défence !
L'Eternel à vos soins confia son enfance.
Si depuis qu'en vos mains on remit ce trésor,
Le Ciel n'a pas voulu lui réveler encor

Le secret de sa gloire & de sa destinée ;
Peut-être touchons-nous à l'heureuse journée
Où des desseins d'un Dieu va s'accomplir le cours.
Vous sçavez à quel point frappé de nos discours,
Osarphis, de ce Dieu se retraçant l'Histoire,
En admire en secret la puissance & la gloir
Sans en vouloir percer les augustes secrets,
Laissez-lui le fardeau de ces grands intérêts.
Contemplez quel triomphe est le prix de vos veilles,
Madame, & jusqu'ici par combien de merveilles,
Par quels dégrés au Trône il conduit Osarphis.
De Thermutis, enfin l'Egypte le croit Fils,
Et cette grande Reine au moment qu'elle expire
L'affermit dans ses droits, seul l'appelle à l'Em-
pire,
Le confie à ses Dieux, les ombres de la mort
Tiennent enseveli le secret de son sort.

JOCABEL.

Encor tout déchiré d'un barbare spectacle ;
Mon cœur se calme peu sur ce fatal Oracle,
Dont le bruit nous coûta tant de sang & de pleurs.

AARON.

Je sçai qu'enveloppé dans de cruels malheurs,
Un Frere à peine ouvrant les yeux à la lumiere ;
A péri sous l'effort d'une main meurtriere.
Sans cet Oracle, hélas! cet enfant aujourd'hui
Seroit de sa famille & l'honneur & l'appui.

JOCABEL.

Et se peut-il qu'aux yeux d'une odieuse Race ;
Un Dieu de ses decrets laisse voir quelque trace ?
A des Prêtres impurs & par lui rejettés,
Accorde-t'il le don des célestes clartés ?
J'ai cru qu'avec l'espoir de leur saint héritage ;
Des enfans de Jacob c'étoit-là le partage.

AARON.

Ne portons point si haut nos regards curieux.
Des decrets du Seigneur l'ordre échape à nos yeux.
Dès que l'esprit humain ose en demander compte;
Qu'un orgueil inquiet jusques-là nous surmonte,
L'homme reçoit le prix de son effort altier,
Et sorti du néant, y rentre tout entier.

JOCABEL.

A vos conseils, mon Fils, c'est à moi de me rendre.
Mais du Peuple en ces lieux, quels cris se font entendre?

AARON.

C'est Osarphis, bien-tôt dissipant votre ennui....

JOCABEL *à part.*

Juste Ciel! tout mon sang se trouble devant lui.

SCENE V.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON, ISERIDE, *suite d'Osarphis.*

OSARPHIS *après avoir fait signe à ceux de sa suite de se retirer.*

C'Est vous, c'est Jocabel! Dans ma douleur amere
Le Ciel plus doux pour moi me rend une autre mere.
Si Thermutis n'est plus, du moins dans mes douleurs,
Qui lui ferma les yeux peut essuyer mes pleurs.

JOCABEL.

Dans ce cruel devoir que j'ai versé de larmes!
Par vos vertus, Seigneur, j'ai conçu vos allarmes.
Je sçais en de tels coups tout ce que l'on ressent,

Et ce qu'éprouve alors un cœur reconnoiſſant.

OSARPHIS.

Sa mort m'a dérobé le fruit de ma victoire.
Le Ciel n'a pas voulu dans le cours de ma gloire
Que des Peuples vaincus, des Rois humiliés,
Je puiſſe dépoſer la dépouille à ſes pieds.
Mais je puis m'acquitter d'un reſpect légitime.
De la Reine pour vous je ſçais la haute eſtime,
Et rendre à vos vertus leur véritable prix,
C'eſt honorer ſa cendre & calmer mes eſprits.

JOCABEL.

Ah! Seigneur, les grandeurs que le Ciel vous diſpenſe,
Vos triomphes, ſes dons, voilà ma récompenſe.
Et quel objet pour moi plus doux, plus glorieux
Pourriez-vous en effet préſenter à mes yeux?
S'il eſt quelqu'autre vœu qu'au Ciel mon ame adreſſe,
Vivez, honorez-moi d'une égale tendreſſe;
Contente pour tout bien de rappeller le cours
Des ſoins que m'a couté le ſalut de vos jours,
Laiſſez en liberté ma joye & mes allarmes,
Et ſouffrez mes conſeils, & quelquefois mes larmes.

OSARPHIS.

Ah! des tranſports ſi chers, ces pleurs verſés pour moi,
Vos conſeils, ſont autant de gages de ma foi.
Je ne ſçai.... mais les ſoins d'une amitié ſi pure
Uſurpent dans mon cœur les droits de la nature;
Et l'honneur qui m'attend ne ſçauroit me flatter
Qu'autant que ma tendreſſe en peut mieux éclater.

AARON.

Dans ce nouveau dégré de gloire & de puiſſance
Portez ailleurs, Seigneur, votre reconnoiſſance.
Parmi tant de hazards & de périls preſſans,
Eh! qu'auroient fait pour vous nos ſecours impuiſſans!

Ce n'est point au combat vos troupes animées,
Ni vos propres efforts, c'est le Dieu des Armées,
Le Souverain des Rois, le seul être immortel,
C'est le Dieu des Hébreux, celui de Jocabel,
A qui doit Osarphis, sa gloire & sa défence:
Vos conquêtes, Seigneur, annonçoient sa puissance,
Par lui les Nations ont péri sous vos coups:
Vous serviez ses desseins, il combattoit pour vous.

OSARPHIS.

Aron, qu'osez-vous dire?

AARON.

Ah! sur ce grand mystére,
Si Jocabel & moi nous avons sçu nous taire,
Si jusqu'à vous encor il ne s'est point transmis;
Sur nos lévres, Seigneur, le doigt d'un Dieu fut mis;
Et cette vérité dont votre ame s'étonne
Pour se faire écouter vous attendoit au trône.
Et vous parlant du ton dont elle parle aux Rois,
Va dans un si beau jour reprendre tous ses droits.

OSARPHIS.

Du culte d'Israël j'ai percé les mystéres.
Je sçai de votre Dieu tout ce qu'ont dit vos Peres;
Que dans les tems marqués dans ses decrets divers,
Un seul mot de sa bouche enfanta l'Univers;
Fit mouvoir à son gré sa puissance secrette;
Que la terre, dit-il, se fasse, elle fut faite.
Le jour perça la nuit. Adoré des humains,
L'Astre qui luit sur nous fut un jeu de ses mains;
Sa voix forma des cieux l'éternelle structure,
Et du sein du néant fit sortir la nature.
Mais de pareils discours demandent d'autres tems:
Aron vous aura dit quels exploits éclatans,
Déja m'avoient soumis toute l'Etyopie,
Sous quels débris sa gloire étoit ensevelie.
Seba de tant d'efforts le redoutable écueil,

Où des Rois mes ayeux s'alla briser l'orgueil,
Seul espoir de Tharbis s'est rendue à mes armes,
Prémices d'une paix qui finit tant d'allarmes.
Son hymen doit bien-tôt en serrer les liens:
Je l'épouse, & le Ciel joint ses Etats aux miens;
Elle arrive en ces lieux & dans vos mains remise...

JOCABEL.

Aux vœux d'Amenophis depuis long-tems promise,
Au joug d'un autre hymen croit-on la disposer?

OSARPHIS.

Sur la foi des traités on peut s'en reposer.
Dans votre appartement il est tems de vous rendre.
Chargez-vous des honneurs qu'elle a droit de prétendre.
Et moi suivi d'Aron je vais dans cet instant
Me présenter aux yeux d'une Cour qui m'attend.
Heureux si déplorant le trépas d'une mere
Je répands ma douleur dans les bras de son frere!

JOCABEL.

Ah! craignez bien plûtôt que ses prétentions
Ne replongent l'Egypte en ses dissentions;
Qu'appuyé de Phanés son aveugle imprudence
N'écoute trop un sang né pour l'indépendance.

OSARPHIS.

S'il croit avoir pour lui l'avantage des Loix,
L'Egypte en moi du moins voit le Fils de ses Rois:
C'est peu que de leur Trône excitant mon audace,
L'Ombre de Thermutis y marque encor ma place,
Fier du débris pompeux de cent murs abattus
Un grand cœur peut compter ses droits par ses vertus.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

THARBIS, ISMENE.

THARBIS.

C'EST ici le Palais où je fus amenée,
Où dans le doux espoir d'un auguste hymenée,
D'une pompeuse Cour j'attachois tous les yeux.
Déja l'Egypte entiere en rendoit grace aux Dieux;
Mais chere Ismene, hélas! la fortune contraire
M'enléva tout à coup cet espoir & mon pere;
Son trépas imprévû changea tous les traités,
Et les troubles derniers en furent excités.

ISMENE.

Dans ce même Palais, ainsi donc la fortune
Jette encore à vos pieds une foule importune?
Le Ciel vous y destine aux honneurs souverains;
Il vous unit au sort du plus grand des humains,
Par vous cent Rois vaincus sortent de l'esclavage,
D'une éternelle Paix vous devenez le gage,
Lorsque de Thermutis en épousant le Fils...

THARBIS.

Tu ne me parles point encor d'Amenophis.

A l'offre de sa main crois-tu que destinée,
On dispose de moi quand je me suis donnée;
Que bravant leur pouvoir tant de fois attesté,
Je démente les Dieux qui me l'ont présenté?
Me voici dans Memphis : j'ignore encore Ismene,
Ce qu'y prétend de moi le Destin qui m'amene;
Mais du moins ne crois pas que mon cœur combattu,
Jusqu'à trahir ma gloire abaisse ma vertu.
Quelques maux que souvent un noble orgueil s'apprête,
On ne m'obtiendra point à titre de conquête.
Je sçaurai m'affranchir d'un injuste pouvoir,
Et ne connoître ici de loi que mon devoir.
Ne crois pas toutefois qu'un aveugle caprice
Aux exploits d'Osarphis fasse quelque injustice;
Que mes ressentimens regnent assez sur moi
Pour ne lui rendre pas tout ce que je lui doi.
Toi-même juge mieux du trasport qui m'anime.
La haine en moi pour lui n'ôte rien à l'estime.
Cette même fierté, pour te dire encor plus,
S'applaudit de sa gloire, & croît par ses vertus.

ISMENE.

A l'hymen d'Osarphis par le sort réservée,
Songez que sur ses pas dans Memphis arrivée,
Le Héros doit bien-tôt vous conduire à l'Autel.
Qu'attendez-vous? du moins passez chez Jocabel.

THARBIS.

J'y consens; mais envain tout fléchit devant elle,
Ne crois pas qu'en ces lieux soumise à sa tutelle,
J'aille lui déférer par delà mon devoir.



SCENE II.

THARBIS, OSARPHIS, ISMENE.

OSARPHIS.

UN Peuple impatient brûle de vous revoir,
Madame, & ſon amour vous place au rang ſuprême:
Mais je ne veux devoir votre main qu'à vous-même.
Ainſi que dans Seba, maîtreſſe dans Memphis,
C'eſt à vous d'ordonner du deſtin d'Oſarphis.

THARBIS.

De tels diſcours, Seigneur, ont droit de me ſurprendre.
Par tout ce que je vois j'ai peine à les comprendre.
Le ſort qui ſur vos jours jette un nouvel éclat,
Ne me livre en ces lieux qu'en victime d'Etat.
Du Fils de Thermutis je ſçai quelle eſt la gloire.
Mais eût-il à ſon char enchaîné la victoire,
Cette gloire pour moi n'eſt qu'un titre odieux
S'il ne faut conſulter ni Tharbis, ni les Dieux.

OSARPHIS.

Madame, à votre hymen le Ciel vient de ſouſcrire.
C'eſt lui ſeul qui vous ouvre un chemin à l'Empire,
Et vous devez laiſſer aux vulgaires Amans
Le ſoin de conſulter ces ſecrets ſentimens,
Ces penchans dont ſouvent le retour eſt funeſte.
Le deſtin nous unit: la vertu fait le reſte.

THARBIS.

Et c'eſt cette vertu qui dans les changemens
D'un cœur tel que le mien régle les mouvemens;
Qui dans le triſte état où le Deſtin me livre,

Seule me prescrira les loix que je dois suivre.
Si ma main tient sa place entre vos interêts,
C'est un don de ce cœur & non point de la paix :
Je compte en rougissant tout ce qu'on en raconte ;
Et de mes sentimens s'il faut vous rendre compte,
S'il faut me déclarer, je dépens de ma foi,
Aucun respect forcé ne peut agir sur moi.
Mon devoir m'est prescrit & ma gloire m'est chere ;
Toujours devant les yeux j'ai les conseils d'un pere,
Tous les droits de son sang qui m'étoient confiés,
J'ai son ombre, ses Dieux : voilà mes alliés.

Elle sort.

OSARPHIS.

C'est de ce même orgueil qu'excite sa naissance,
Que j'espere . . . .

SCENE III.

OSARPHIS, ISMENE, ASAPH.

ASAPH.

Seigneur, le Grand-Prêtre s'avance ;
Devant lui d'Osiris marche l'auguste Loi.
Tout un Peuple le suit & demande son Roi.
C'en est fait, vous montez au trône de vos Peres.

OSARPHIS.

Si j'en recueille, Asaph, des dépouilles si cheres,
C'est pour mieux affermir & leur sang & leurs droits.

ASAPH.

Seigneur, voici Phanés.

SCENE IV.

OSARPHIS, PHANE'S, ASAPH,
Assistans de la Cérémonie.

PHANE'S.

DIgne Fils de nos Rois
La mort de Thermutis, & nos Loix souveraines
De ses vastes États, te remettent les Rênes.
Mais de la Royauté quand tu ceins le Bandeau,
Autant que sa splendeur connois-tu son fardeau ?
Ne crois pas qu'abusés du pouvoir qu'elle donne,
Tous les cœurs à l'envi volent autour du Thrône,
Ni que le Ciel au Sceptre attache un bien si doux,
C'est souvent un présent que nous fait son courroux.
A ce superbe joug mesure au moins tes forces.
La Couronne n'a plus de puissantes amorces,
Pour qui de mille soins justement combattu,
Veut autant que ses droits consulter sa vertu.
Je vais te revêtir de la grandeur suprême.
Maître d'un Peuple entier, deviens-le de toi-même.
Songe que l'équité doit régler tes conseils;
Qu'entre ton peuple & toi les devoirs sont pareils;
Que le Ciel vous a fait dépendre l'un de l'autre.
Ta puissance te lie, & ton droit est le nôtre,
Et cet ordre sacré d'une immuable loi,
Ne peut agir sur nous, s'il ne regne sur toi.
Il doit te rendre tel que l'Egypte l'espere.
Tu n'en es point le Roi, si tu n'en es le pere,
Et pour en réunir les titres glorieux,
Tiens à nous d'une main & de l'autre à nos Dieux.

Voilà le Livre saint, c'est la Loi de l'Empire;
Où de ces mêmes Dieux la Majesté respire,
Où leur esprit repose & se plaît d'habiter,
Jure-moi d'y souscrire & de l'exécuter.

OSARPHIS.

Oui, par le Ciel auteur de nos destins prosperes;
J'espere d'obéir à la Loi de mes Peres:
Je sçai que le premier je dois m'y conformer.

PHANE'S.

Selon l'usage au Temple il faut le proclamer.
Mais pour le faire encor sous de plus saints auspices;
Pour rendre à tes projets les Dieux toujours propices,
Daigne entendre nos cris; un Hebreu dans ces murs,
Enfant d'un Peuple vil, & d'esclaves obscurs,
Y doit de sa valeur consacrer la mémoire,
Et de sa Nation y rélever la gloire,
Humilier l'Egypte, & par de grands exploits
Marcher impunément sur la tête des Rois:
Avec lui de son Dieu, tel fut, dit-on, le pacte.
Ordonne qu'on en fasse une recherche exacte,
Que ses jours immolés dissipent notre effroi.
Voilà ce que ton peuple exige encor de toi.
Par ce sanglant tribut viens confirmer ta gloire;
Et satisfaire aux Dieux auteurs de ta victoire.

OSARPHIS.

Je sçai que sur la foi des Prêtres d'Osiris,
D'une vaine frayeur Pharaon fut surpris.
Une sanglante loi par lui-même ordonnée,
De tout Hebreu naissant tranchoit la destinée;
Et tel, dont la pitié l'eut soustrait à la mort,
Sur lui, sur tous les siens en détournoit le sort.
Le Nil vit en courroux dans ses flots moins perfides;
Les Peres & leurs Fils devenir homicides;
Une Mere éperduë à ces objets nouveaux,

D'une tremblante main les plonger dans les eaux.
Un peuple tout entier cédoit à sa disgrace.
Et c'étoit en effet en éteindre la race,
Si bien-tôt Pharaon rejettant ses terreurs,
N'eut lui-même arrêté le cours de tant d'horreurs.
Et qu'a fait Israël à ses superbes Maîtres ?
Ne se souvient-on plus de l'un de ses ancêtres,
Que jadis parmi nous le sort avoit jetté
Entre Hebron & Sichem jeune esclave acheté ?
Que ne peut la vertu dans le cœur qu'elle inspire !
Il approcha vos Rois, il gouverna l'Empire,
D'une longue famine il détourna le cours.
Hé, quel fut pour les siens le prix de ses secours !
On n'a point encor mis de bornes à leurs peines.
L'injuste autorité les accabla de chaînes,
Elle aigrit leur misere, à des tourmens nouveaux
Ajoûta le mépris pire que les travaux.
Mais dans leurs maux toujours quelque espoir se retrouve,
Et tout semble servir un Dieu qui les éprouve :
Sans que la main qui tient chacun d'eux abattu,
Tente leur patience ou lasse leur vertu.

PHANE'S.

Toi-même contre toi quelle pitié t'inspire ?
Parmi ce peuple enfin ton ennemi respire.
A l'ombre de ce Trône en secret élevé,
C'est peut-être en ton sein que tu l'as conservé.

OSARPHIS.

Le Dieu du Ciel, ce Dieu qui marche sur les nuës
Ouvre à tous ses conseils des routes inconnuës.
Dès qu'il voudra sauver cet Hebreu du trépas,
Par quels efforts, comment l'arracher de ses bras ?
Le Ciel d'ailleurs veut-il de pareils sacrifices ?
Quoi, de mon regne ici, ce seroient les prémices :
Sur la foi d'un Oracle ardent à m'engager
Dans le sang innocent je pourrois me plonger ?

PHANE'S.

Des Dieux dans leurs decrets reſpecte la colere.
Garde-toi de vouloir en percer le myſtére.
Songe, dans le pouvoir dont ils t'ont revêtu,
Que le crime les ſert autant que la vertu.

OSARPHIS.

Ne ſonde point ici la Sageſſe éternelle,
Et d'accord avec toi, ſi ce n'eſt avec elle;
Miniſtres des Autels, c'eſt à toi de ſçavoir
Qu'elle eſt de tes pareils la gloire & le devoir.
Ce n'eſt point ſur leurs pas que l'orage doit naître;
A l'eſprit ſeul de paix ils ſe font reconnoître;
Un zéle toujours pur animant leurs projets,
Donne aux Rois des leçons & l'exemple aux Sujets.
De tes deſſeins, crois moi; j'entrevois le myſtére,
Et quant à cet avis que tu crois ſalutaire,
Sans en faire l'objet d'un plus long entretien,
Je ferai mon devoir; ſonge à remplir le tien.

PHANE'S.

Ah! je ſçaurai du moins prévenir ta vengeance.

SCENE V.

AMENOPHIS, PHANE'S.

PHANE'S.

Oui, Prince, tout dépend de notre intelligence;
Et ſans doute Oſarphis prêt à nous ſoupçonner,
A quelque coup d'éclat peut ſe déterminer.
Vous ſçavez de quel œil lui-même il envisage
Cet avis de nos Dieux, ce terrible préſage....

AMENOPHIS.

Je respire, Phanés. Ton zéle & tes secours
Sçauront de mes malheurs interrompre le cours.
Ah! sans prendre pour loix son rang ni son audace
Va de l'Oracle au peuple annoncer la menace.
Le peuple en son effroi ne connoit plus de frein :
De l'injuste Osarphis peins-lui le cœur d'airain,
Ose-lui donner même une ame Israëlite.
Et moi de mes amis j'assemblerai l'élite.
Du moins je puis au nombre opposer la vertu.
L'espoir dans un grand cœur ne peut être abattu;
Et ces extrémités dont tu me peins l'image,
Avec elles toujours portent leur avantage.
Non, qu'en aveugle ici je cherche à m'exposer;
Mais on peut tout, Phanés, quand on peut tout oser.

PHANE'S.

Le succès ne dépend que de votre prudence....
Vous connoissez la Cour, combien sa dépendance...

AMENOPHIS.

De l'orgueil d'Osarphis déja la Cour se plaint.
Autant qu'elle l'admire, autant elle le craint.
Trop de gloire lui pese, & lassant son hommage
D'un pouvoir tyrannique offre à ses yeux l'image.
Que sçais-je? sous ce joug qu'elle porte à regret
Peut-être mon malheur l'attendrit en secret.
Tout doit favoriser le zéle qui le presse.

PHANE'S.

Le Ciel vous assûra des vœux de la Princesse:
Moi-même ici pour vous j'en reçus les sermens:
On sçait quel noble orgueil entre ses sentimens,
Quelles hautes vertus Tharbis eut en partage,
Elle est chez Jocabel, sans tarder davantage;
Seigneur, il faut le voir.

AMENOPHIS.

Oserois-je penser
Qu'entre le Trône & moi son cœur pût balancer?

PHANE'S.

PHANE'S.

N'en doutez point, fidele à sa premiere flame...
Mais la voici, Seigneur, je vous laisse.

SCENE VI.

THARBIS, AMENOPHIS.

AMENOPHIS.

Ah! Madame,
Quel que soit le traité qui vous offre en ces lieux,
Je ne puis vous y voir sans rendre grace aux Dieux.
Mes pleurs, mon désespoir, mes regrets, mes alarmes
Dans ce moment tout céde au pouvoir de vos charmes:
J'en oppose l'aspect au destin irrité.
Mais, hélas! Jocabel a-t-elle mérité
D'être de vos projets seule dépositaire?
Cet hymen que rompit la mort de votre Pere,
Ne vous a-t-il de moi laissé nul souvenir?
De mes propres malheurs venez-vous me punir?
L'excès de mon bonheur excita seul l'orage.
Mes cruels ennemis en prirent trop d'ombrage:
Au bruit de cet hymen on les vit éperdus,
Ils craignirent vos droits dans les miens confondus;
Ah! de quels déplaisirs j'ai senti les atteintes!
Ce Palais doit encor retentir de mes plaintes.
Aux Autels de nos Dieux mes cris furent portés:
J'implorai leur justice & l'honneur des traités;
J'osai semer le trouble & crus dans ma disgrace
Pouvoir de mes amis intéresser l'audace.
Mais je fus jusques-là persecuté du sort,

Qu'on ne me permît point d'aller chercher la mort ;
Ni de remettre un cœur dans les bras de la gloire
Plein de mon desespoir & de votre mémoire.

THARBIS.

Prince, rassûrez-vous. Je n'ai point oublié
Par quels sermens mon cœur au vôtre étoit lié.
Les Dieux dans mon malheur soutiennent mon courage,
Et pour les conjurer d'achever leur ouvrage,
De joindre nos destins par des nœuds immortels,
Tharbis alloit au Temple embrasser leurs Autels.
Je n'aurai point en vain imploré leur puissance ;
Ils m'ont déja rendu le prix de ma constance.
Je vous revois, Seigneur, & moi-même je puis
Exposer devant vous ma flâme & mes ennuis.
L'un de l'autre écartés, combien dans mes allarmes
Vos desseins, vos périls m'ont arraché de larmes !
Si c'est par les tourmens que se maintient la foi,
Nos devoirs sont remplis. Contre vous, contre moi
J'ai vû par des succès qu'à peine on pourroit croire,
S'élever l'injustice & même la victoire.
J'ai vû l'Ethyopie & ses Rois réunis,
Esclaves en secret du Fils de Thermutis,
Et toujours à son gré terminant leur querelle,
N'en assûrer pour moi qu'une paix plus cruelle ;
On m'en fait la victime ; un pouvoir souverain
Comme de mes Etats dispose de ma main.
Par mon Pere, Seigneur, elle vous fut promise.
D'un Héros tel que lui la gloire en moi transmise,
Rendant d'un sang si cher les nœuds encor plus saints,
Comme aux Arrêts des Dieux m'attache à ses desseins :
Que le succès en soit favorable ou funeste,
Je les suivrai, Seigneur, & vous charge du reste.

AMENOPHIS.

Ah! vos moindres désirs sont des ordres sacrés,
Madame, & c'est assez qu'ils me soient déclarés.
Ils m'ouvrent vers la gloire une route éclatante.
Commandez, & je vais répondre à votre attente.
Ou par un beau trépas terminant mes malheurs,
Au prix de tout mon sang justifier vos pleurs.
Mais, que dis-je, à travers tant d'injustes querelles,
Au sang de Sesostris des cœurs encor fideles,
Sçauront, n'en doutez point, seconder votre foi.
Mes droits vous sont connus, & Phanés est pour moi.
Ministre de nos Dieux, il approuve ma flâme.
Vous vous rendez au Temple, il y sera, Madame,
Et le peuple appellé doit l'y suivre à grands flots.
Non, que Phanés se prête à d'injustes complots.
Un plus noble motif le conduit & l'inspire.
Il s'agit du salut des Dieux & de l'Empire,
De ce grand jour enfin quels que soient les apprêts...

THARBIS.

Ecoûtez-moi, Seigneur, vous agirez après.
Vous suivrez les transports de cette illustre haine.
Dans les murs de Memphis le destin me ramene,
J'y suis, tous vos malheurs, l'état où je vous voi
Sont les titres sacrés, les garants de ma foi.
La piété, l'amour, mon devoir & ma gloire,
Tout parle ici pour vous, & vous devez m'en croire.
Mais de mon sort aussi, l'ascendant inhumain
En vous donnant mon cœur suspend encor ma main.
Il est vrai que Tharbis, quoi que la paix ordonne,
Ne pouvant être à vous ne doit être à personne.
Mais il vous faut regner, & le Trône est l'Autel
Où je puis confirmer cet amour immortel,
Autorisez la foi que je vous ai donnée,
L'Amour seul peut luter contre la Destinée.
Et le Trône aux grands cœurs de si beaux feux épris,

Doit en être l'objet, s'il n'en est pas le prix?
Aux yeux de l'Univers lui seul me justifie :
Irois-je en ses projets troublant l'Ethyopie ;
Pour fruit de tant d'efforts, vil spectacle aux humains;
Sans Sceptre & sans Etats me remettre en vos mains?
Cet Empire jaloux de sa premiere gloire,
Des Héros de ma race aime encor la mémoire,
Sur son Trône affermi par leurs bras redoutés,
Me verroit avec joye assise à vos côtés.
Osez tout pour fixer son bonheur & le nôtre:
Allez, poursuivre l'un, je vous réponds de l'autre.
Où ce cœur par ma main percé de mille coups,
Prononcera bien-tôt entre Osarphis & vous.

SCENE VII.

AMENOPHIS *seul.*

AH! d'un zéle si beau je dois du moins l'exemple.
Allons...

SCENE VIII.

AMENOPHIS, PHANE'S.

PRince, venez, & rendez-vous au Temple.
Venez, j'ai differé d'y proclamer le Roi;
Et du pied des Autels ému d'un saint effroi,
Au Peuple qui du Temple inonde les portiques,
J'ai rendu les secrets de nos fastes antiques;
Dit que prêt à subir le joug d'un Etranger.

Le culte d'Osiris, l'Empire est en danger.
Le Peuple que saisit un effroi légitime
Aussi-tôt à grands cris demande la Victime,
Dans ses vœux réunis il veut le sang d'Aron,
Le nomme; mais, Seigneur, l'Autel tremble à ce nom.
Du fond du Sanctuaire il sort des cris funebres.
Le Ciel gronde, le jour se couvre de ténébres.
L'air s'allume d'éclairs. Du Nil en ce moment
Les flots ont répondu par un mugissement,
Et livrant nos esprits à des terreurs plus grandes,
Les Dieux épouvantés rejettent les offrandes.
Pour implorer moi-même, & hâter vos secours,
Des mystéres sacrés j'ai suspendu le cours:
Je ne sçai; mais mon ame en ses soupçons contrainte
Doute de la Victime, & porte ailleurs sa crainte.
Dans cette incertitude où d'un peuple inégal...

AMENOPHIS.

Viens, suis moi, profitons de ce trouble fatal.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OSARPHIS, ASAPH.

ASAPH.

Quel que soit le péril, Seigneur, qui le menace
Aron semble ignorer encor ce qui se passe.

OSARPHIS.

Va-t'il venir ?

ASAPH.

Il vient plein d'un noble courroux.
Mais s'il faut vous le dire, il ne craint que pour vous
Et lorsque pour ses jours votre ame est allarmée....

OSARPHIS.

Il sçait que je l'attends, il suffit. Que l'Armée
Instruite du parti qui m'ose traverser
Aux portes de Memphis commence à s'avancer;
Qu'au tour de ce Palais à mes ordres rendue
Ma Garde Israëlite, Asaph, soit repandue;
Digne de me servir sous un Chef tel que toi
Tu vois jusqu'à quel point je compte sur sa foi.
Mais souviens-toi sur tout d'avertir la Princesse.
Je veux la voir. Tu sçais que cet entretien presse.



SCENE II.

OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

DAns ces lieux où je viens à peine d'arriver
Vous voyez quel orage est prêt à s'élever.
J'entrevois le projet qu'Amenophis médite:
Non que pourtant, Aron, j'en craigne aucune suite.
Mais à ma gloire ici ce trouble injurieux
Peut surprendre Tharbis & lui blesse les yeux.
Songeons à lui sauver ces secrettes allarmes.
Renfermons dans Seba ses vertus & ses charmes:
Jusqu'à ce que le Ciel ait reglé mes destins
Et calmé de l'Etat les troubles intestins.
Du moins c'est la remettre au sein de son Empire.
Et j'ai fait choix de vous, Aron, pour l'y conduire.
Vous pouvez mieux qu'un autre adoucir ses regrets.
Allez, j'ai déja sçu par des ordres secrets
Assurer jusques là sa retraite & la vôtre.
Je vous laisse à regret éloigner l'un & l'autre.
Mais sans perdre en discours de précieux instans,
Je dois la disposer....

AARON.

Seigneur je vous entends;
Et connois à ces soins ce qui peut vous contraindre.
Ce n'est point pour Tharbis que vous avez à craindre.
Pour elle dans ces lieux tout conspire à la fois.
Trop de prudence ici nous offense tous trois.
Ce n'est que contre moi que s'éleve l'envie.

Voilà l'oracle ſeul qui demande ma vie.
Immolez-la. Du moins, cette fatale erreur
Va de vos ennemis détourner la fureur :
Votre propre intérêt demande qu'on l'accorde.
Par là dans ſa naiſſance étouffant la diſcorde,
Tout prétexte finit. Mon ſang va cimenter
La puiſſance & le Thrône où vous allez monter.

OSARPHIS.

Et quels biens à ce prix pourroient jamais me plaire ?
Quel reproche à mon tour n'ai-je point à vous faire ?
Qui moi ? que juſques là de ma gloire jaloux
Le ſoin de la ſauver retombe ainſi ſur vous,
Que juſques à ce jour à l'amitié fidelle
Une aveugle terreur me rende indigne d'elle ?
Je ne ſçais, ſans vouloir en rappeller le cours,
Quel interêt m'anime & m'attache à vos jours,
Quel mouvement ſecret & m'agite & me preſſe,
Si j'en dois conſulter ma gloire ou ma tendreſſe ;
Mais au ſeul bruit du coup que l'on veut vous porter,
J'ai ſenti tout mon ſang prêt à ſe revolter.
Le Ciel me charge enfin du ſoin de votre vie :
Je ne ſouffrirai point qu'elle vous ſoit ravie.
En vain vos ennemis s'arment de toutes parts.
Je vais mettre entre vous d'invincibles remparts.
Leur courroux va rentrer dans de juſtes limites
Je vais vous confier à ces Iſraëlites
Qui toûjours ſûrs de vaincre en combattant ſous vous
Ont fondé ſur vos jours leur deſtin le plus doux.

AARON.

Quel que ſoit le danger, Seigneur, qui me regarde ;
Dieu me voit, c'eſt aſſez, laiſſez-moi ſous ſa garde.
S'il faut mourir, ma mort importe à ſes deſſeins.
Auſſi bien que vos jours ma vie eſt dans ſes mains :
Peut-être en la perdant je ſauverai la vôtre.
Peut-être nos deſtins ſont liés l'un à l'autre

Et

[illegible]

Et dans [illegible]
La [illegible]
Dans [illegible]
[illegible]
J'a[illegible]
Il [illegible]
Ce [illegible]
Ce C[illegible]
Des [illegible]
Il [illegible]
Ses [illegible]
Des [illegible]
Qu[illegible]
Le[illegible]
Ce [illegible]
Sans [illegible]
A[illegible]
Isaac et [illegible]
La [illegible]
Mais [illegible]
Dieu [illegible]
Et [illegible]

[illegible]

[illegible]
T[illegible]
Ma G[illegible]
Ce [illegible]
Je [illegible]
Ou je [illegible]
Ou nos [illegible]
Le [illegible]
Et c'est [illegible]
J'attendrai [illegible]
Par vous [illegible]
Mais [illegible]

FIN.

SCENE III.

THARBIS, OSARPHIS.

OSARPHIS.

MAdame, pardonnez ſi je vous ai mandée.
On veut troubler la paix tant de fois demandée.
De la Religion le voile ſpecieux
Couvre ici les complots de quelque factieux.
Je pourrois cependant, quoique Phanés ordonne;
Du pied de ſes Autels vous élever au Trône.
Rejetter ſur lui-même un injuſte courroux,
Et partager le Peuple entre ſes Dieux & vous.
Mais non, & dans un Camp que la foudre environne
Venez avec ma main recevoir la Couronne.
J'y veux du moins, j'y veux confier vos attraits
Et remettre en dépôt le gage de la paix.

THARBIS.

Moi, Seigneur, qu'au mépris des Autels que l'on brave,
Je ſorte de Memphis & vous ſuive en Eſclave?
Arrachée à regret du ſein de mes Etats,
C'eſt dans l'horreur d'un Camp & parmi des ſoldats
Que l'on croit m'aſſurer un deſtin plus tranquille?
On me flattoit d'un Sceptre où j'ai beſoin d'azile.
Je ne trouve à Memphis en dépit des traités,
Que des Peuples mutins, & des droits conteſtés.
On dépouille pour moi l'heritier legitime.
Si l'on m'offre le Trône, on m'aſſocie au crime;
Je n'ai pour y monter que les débris des loix
Et les Dieux n'oſent plus faire entendre leurs voix;
D'un Empire à ce prix, je ne ſuis point avide.

J'attendrai qu'en ces murs le destin se décide.
Je puis me garantir contre tout autre effort
Et ce n'est plus à vous d'ordonner de mon sort.

OSARPHIS.

Madame à ce discours, je n'ai pas dû m'attendre.
Mais dumoins Osarphis commence à vous entendre;
Et parmi les transports d'un esprit combattu
Croit voir quel interêt surprend votre vertu.
Mais pour Amenophis, soit pitié magnanime,
Soit qu'un autre motif vous touche & vous anime;
Epargnez-vous le soin d'examiner ses droits.
De pareils differends sont au dessus des loix.
Sur quoi qu'il fonde ici ses plaintes éternelles,
Ma derniere victoire a tranché nos querelles.
De là ces grands projets & ces engagemens
Que de tant d'Alliés confirment les sermens.
Aujourd'hui votre main regle leur destinée,
C'est peu d'être promise, elle me fut donnée.
Tout m'en repond, Madame, elle est tout à la fois
Le lien de la paix, le prix de mes exploits.
Dans le cœur de Tharbis trouverois-je un obstacle?
Voudroit-elle à son tour m'opposer quelque oracle?
Permettez que mon cœur ose ici s'épancher.
Il est peu d'interêts qui doivent vous toucher.
L'honneur de terminer les horreurs de la guerre,
De regler à son gré le destin de la terre,
L'hommage de vingt Rois, tout un Peuple à genoux,
Voilà les seuls objets qui soient dignes de nous.

THARBIS.

Pour ma gloire, pour moi trop de soin vous anime,
Et ce conseil prudent marque au moins peu d'estime.
L'instruction offense; un grand cœur doit sçavoir,
Seigneur, jusqu'où s'étend la loi de son devoir.
Il sçait du moins, il sçait sans qu'on l'en avertisse
Que la gloire des Rois dépend de leur justice;
Qu'elle n'est pas toûjours bornée à leurs exploits.

C'est par moi qu'on commence à violer les loix.
On a fait de Seba le prix de la victoire.
Sur ma propre dépouille, on établit ma gloire.
Sur les débris du mien un Trône m'est offert,
Et je dois tenir tout de la main qui me perd.

OSARPHIS.

Quels que soient les soupçons où votre ame s'abuse,
Un homme tel que moi ne cherche point d'excuse ;
Et, si dans ses devoirs il pouvoit s'oublier,
Balanceroit peut-être à se justifier.
J'ose en faire l'aveu ; mais gardez-vous de croire
Que je prétende user des droits de la victoire
Et ne plaçant que là ma gloire & mon appui
Je tyrannise un cœur qui n'est plus même à lui.

THARBIS.

Dites que cette main plûtôt où l'on aspire,
A des droits plus sacrés en a remis l'Empire.
Du moins s'il faut un choix à ma gloire assorti
Quand il en sera tems, je prendrai mon parti.
Elle sort.

SCENE IV.

OSARPHIS *seul.*

NOn, je ne vois que trop jusqu'au fond de son ame
Les traits encore empreints de sa premiere flamme ;
Mais à ma gloire ici qu'importe sa rigueur ?
L'amour ne regle point le destin d'un grand cœur.
Que de ses Alliés rejettant l'assistance
Tharbis poursuive ici le prix de sa constance ;
Que reglant sur ses feux tant de droits discutés. . ;

SCENE V.

OSARPHIS, ASAPH.

OSARPHIS.

MEs ordres, cher Asaph, sont-ils exécutés ?

ASAPH.

Seigneur, dans tous les cœurs jamais ardeur plus belle
Ne parût s'élever contre un Parti rebelle :
Mais, Ciel ! dans quel terrible & subit embarra
Lui-même . . .

OSARPHIS.

Acheve . . .

ASAPH.

Aron s'est sauvé de nos bras ;
Dans les mains du Grand-Prêtre il vient de se remettre :
Phanés de son trépas ose tout se promettre,
Le peuple qui tantôt admiroit sa vertu,
Hâte le sacrifice.

OSARPHIS.

O Ciel ! que me dis-tu ?
Quoi ! Phanés dans sa crainte injuste & légitime,
Phanés ne frémit pas au nom de la victime ?
En vain sur ses Autels, il s'ose reposer ;
Moi-même de son sang je cours les arroser.

ASAPH.

Ah ! gardez d'exposer cette tête sacrée.
Quoi donc oubliez-vous quelle est cette contrée ?
Peuple en effet ingrat & superstitieux !
Je ne sçai dans ces murs quel Oracle des Dieux

Suscitant de la terre une injuste puissance ;
De la Religion exerce la licence ;
Mais tout en est à craindre ; & surtout quand l'erreur
Marque des mêmes traits le zéle & la fureur.
Alors du châtiment qui semble légitime,
L'exemple est dangereux encor plus que le crime ;
L'ombre seule en excite un soudain changement,
Et la moindre étincelle un vaste embrasement.

OSARPHIS.

Dis plûtôt que du Ciel je connois la justice ;
Qu'il ne permettra point un si noir sacrifice ;
Mais que sans trop d'égards pour ce peuple insensé,
Je dois venger du moins mon honneur offensé.
C'est trop tarder. Allons...

SCENE VI.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

JOCABEL.

Quel transport vous inspire ?
Arrêtez.

OSARPHIS.

Votre Fils m'est plus cher que l'Empire.
Je sçai dans quels périls lui-même il s'est jetté ;
Et le Trône à ce prix seroit trop acheté.
Dans le fond de mon cœur j'ignore quel murmure,
Dans ses transports confus étonne la nature,
J'ai peine à concevoir tout ce que je ressens.

JOCABEL.

Calmez du moins, calmez des troubles si pressans.
Aron dans nos malheurs n'est pas le plus à plaindre,

Et ce n'eſt plus pour lui que nous avons à craindre,
Il n'eſt plus au pouvoir de ſes fiers ennemis,
Seigneur, & dans nos mains il vient d'être remis.

OSARPHIS.

Ah! laiſſez-moi du moins punir leur inſolence.
Eſt-ce à vous ...

JOCABEL.

C'eſt à moi de rompre le ſilence.
Cet Oracle terrible, & par vous rejetté,
Cet Oracle s'accorde avec la vérité.
Un Enfant d'Iſraël qui parmi nous reſpire,
D'un déluge de maux doit couvrir cet Empire;
Et doit avec ſon peuple en ſortir triomphant.
Phanés a dans Aron méconnu cet Enfant,
Et vient d'en rejetter par-là le ſacrifice.
Nos malheurs ſont comblés, s'il faut qu'il s'éclairciſſe;
S'il faut que ce ſecret trop prompt à s'échaper,
Lui déſigne le cœur où ſa main doit frapper.

OSARPHIS.

Repoſez-vous ſur moi, j'écarterai l'orage;
Et quant à cet Hebreu qui cauſe tant d'ombrage,
Madame, c'eſt un bruit conçu ſans fondement
Qu'un peuple trop crédule embraſſe avidement.
Je vais, n'en doutez point, l'arrêter dans ſa courſe:
Je puis ſans trop d'effort remonter à la ſource.
Comme un avis du Ciel cet Oracle vanté,
Madame, contre moi n'eſt qu'un piége inventé.
Sans doute, en factions l'Egypte ſe partage,
On veut me diſputer ce ſuperbe heritage.
Que dis-je? en puniſſant ces premiers attentats,
J'étouffe un feu tout prêt d'embraſer ces Etats.
Ah! lorſque pour tenter une haute avanture,
Ces Miniſtres des Dieux dirigent l'impoſture,
Je ne ſçai quel démon par de ſecrets reſſorts,
De leurs projets hardis marque tous les dehors,

Prête à la piété ses cruelles maximes,
Toujours sous de beaux noms nous présente les crimes,
Sous un modeste front nous cache un cœur d'airain;
Et parlant en Esclave, agit en Souverain.

JOCABEL.

Seigneur, il est trop vrai, quoi que l'on entreprenne,
L'intrigue des méchans ne se perce qu'à peine:
Mais la vérité sainte étend par tout ses droits,
D'une bouche étrangere elle emprunte la voix,
Du sein de l'erreur même annonce ses Oracles.
Cependant, pour son nom, Dieu prodigue en miracles,
Quelquefois nous livrant à nos propres besoins,
De la prudence humaine exige tous les soins.

OSARPHIS.

Lui-même, son courroux plus prompt à se résoudre,
Souvent avant l'éclair a fait partir la foudre.
A nos fiers ennemis enlevons tout espoir,
Trop de prudence ici nuiroit à mon pouvoir.
Un grand cœur doit toujours garder moins de mesures;
Il trouve en sa fierté des ressources plus sûres,
Et d'un projet trop lent écartant les apprêts,
Il tente la fortune & délibere après.

JOCABEL.

Périsse de Phanés la sacrilege audace;
Et toi qui vois le sang que l'Oracle menace,
O Ciel? oublirois-tu que ton choix dans ces lieux
En fit de tes decrets l'instrument glorieux?

OSARPHIS.

Sur qui tombent enfin ces secrettes allarmes?

JOCABEL.

Quoi, vous me demandez la cause de mes larmes;
Lorsqu'ici tout vous livre à des périls certains?

OSARPHIS.

De qui fait Jocabel dépendre mes destins?

La foi des alliés, ma naiſſance, ma gloire,
Tout avec ſon eſpoir ſort-il de ſa mémoire ?
Hé quoi, me tiendroit-on de plus triſtes diſcours,
Si dans un ſang proſcrit j'avois puiſé mes jours ?

JOCABEL.

Ah! Seigneur, de ces jours ſource de tant de crainte,
Le ſalut entre nous n'admet plus de contrainte.
Dans les maux où je vois tout le peuple expoſé,
Il faut rompre le ſceau ſur mes levres poſé.
Il faut... ſur quels ſecrets facile à me répandre...

OSARPHIS.

Ah! quels qu'ils ſoient, Madame, oſez me les apprendre.
Quel ſoupçon avec moi tient vos eſprits flottans ?

JOCABEL.

Oui, je vais obéir. Je vois qu'il en eſt tems.
Le Ciel dans ce myſtére intéreſſé lui-même...

SCENE VII.

OSARPHIS, JOCABEL, ISERIDE, ASAPH.

ASAPH.

AMenophis, Seigneur, brigue le rang ſuprême;
Tharbis de ſes traités redemande le fruit :
Du danger de l'Etat tout un peuple eſt inſtruit ;
Et bien-tôt appuyé d'une injuſte puiſſance
Va ſous l'ombre du zéle exercer la licence.
Memphis, qui mieux que vous, Seigneur, peut en juger ?
Dans le ſang d'Iſraël brûle de ſe plonger ;
Le traite d'ennemi du culte véritable,
Du courroux de ſes Dieux, le rend lui ſeul comptable.

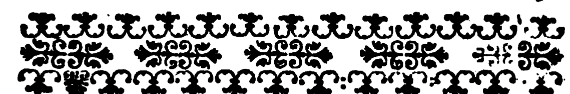
Le Soldat, dit-on, même en ces troubles preſſans
Ouvre l'oreille aux cris des femmes, des enfans.
Chacun porte aux Autels un trouble légitime,
Prêt à les arroſer du ſang de la victime.
Un Prêtre qui du Prince épouſe l'interêt,
Du Ciel en ſa faveur va détourner l'arrêt;
Semble ne voir en vous dans l'effroi qui l'inſpire
Que le ſang d'Abraham, l'ennemi de l'Empire;
Que l'eſpoir & l'appui d'un peuple déteſté.
Qu'attendez-vous? veillez à votre ſûreté.

OSARPHIS.

C'en eſt fait, & j'y cours, prêt à tout entreprendre:
Oui, Madame, je ſçai le parti qu'il faut prendre,
Et plus fier des périls qu'il me reſte à braver,
Pour ſçavoir mes deſtins je viens vous retrouver.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOCABEL, ISERIDE.

JOCABEL.

DEs Enfans d'Iſraël, grand Dieu! dans ſa diſ-
grace
Si jamais ta faveur doit proteger la race,
Le moment eſt venu. Prodigue ton appui;
Ce n'eſt plus Oſarphis, c'eſt tout un peuple en lui.
C'eſt ton peuple choiſi dont le péril éclatte.
Que ſeroit-ce grand Dieu! ſi cette Egypte ingratte
Découvroit de quel ſang tient le jour Oſarphis?
Qu'il eſt ce même enfant qui fait frémir Memphis?
Que d'un voile pompeux couvrant ſon origine,
C'eſt lui que tes decrets chargent de ſa ruine,
Et de qui le pouvoir par toi-même affermi,
Cache dans un eſclave un ſi fier ennemi?
Je l'attens. Sans témoins il doit ici ſe rendre.
Sur ſes deſtins ſecrets il brûle de m'entendre.
De quel œil verra-t'il dans ſa plus noble ardeur,
Du ſang de tant de Rois s'éclipſer la ſplendeur?
Daigne mettre, grand Dieu! ta prudence en ma bou-
che,
Et fais qu'en l'éclairant ta parole le touche;

Toi seul lui peux donner dans ses prosperités
Le goût de la sagesse & de tes vérités.
Il est tems que ta main d'un raion de lumiere
A ses hautes vertus ouvre une autre carriere;
Que sauvé par tes soins de tant d'écueils divers,
Il annonce ton nom, ta gloire à l'Univers;
Que confondant ces Dieux que l'erreur a fait naître,
La nature en toi seul reconnoisse son Maître,
Au Dieu seul de Jacob déclare son respect.
Terre tremble à sa voix! Mer fuis à son aspect.
Et toi Ciel! devant lui sous sa main souveraine
Rentre dans le néant d'où tu ne sors qu'à peine.
Mais mon Fils vient, prends garde, & que de nos discours,
Iseride, on ne puisse interrompre le cours.

SCENE II.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

OSARPHIS.

MAdame, enfin Memphis voit l'Armée à ses portes.
Des fideles Hebreux les vaillantes cohortes,
Défendent ce palais, tout est en sûreté.
Le Temple est investi, le Prince est arrêté.
Contre tout Israël, m'en croirez-vous, Madame?
On alloit employer & le fer & la flâme.
Dans le secret le coup devoit être conduit
Le jour eût révelé les horreurs de la nuit.
De nos divisions à l'Egypte funestes,
La mort d'Amenophis va dissiper les restes;

D'une brigue insolente étouffer les complots;
Et doit de tout l'Etat affermir le repos.
Déja pour le juger tout le Conseil s'assemble..:
Mais, Madame, en ces lieux nous voici seuls ensemble.
Il en est tems, daignez m'apprendre mon destin.

JOCABEL.

Je l'ai promis, il faut vous satisfaire enfin.
Le Ciel même l'ordonne, & parle par ma bouche.
Ces murs; Seigneur, ces murs dont l'aspect seul vous touche
Cette auguste demeure...

OSARPHIS.

Achevez cet aveu.

JOCABEL.

Ne vous ont point vû naître, & vous êtes Hebreu.

OSARPHIS.

Moi, juste Ciel, Hebreu! comment de ma naissance
A-t'on pû si long-tems cacher la connoissance?
Est-ce pour me ravir à de mortels dangers
Qu'on remit mon enfance en des bras étrangers?
Mais d'où vient tout à coup que votre ame est émûe,
Qu'étouffant vos sanglots, levant au Ciel la vûe...

JOCABEL.

Dans leur espoir, Seigneur, tous nos Hebreux troublés,
Sous le poids des travaux gemissoient accablés.
Depuis long-tems déchûs de l'état de leurs Peres,
L'Eternel en pitié regarda leurs miseres,
Quand tout à coup un Prêtre, un Ministre odieux
Vint trouver Pharaon, lui fit parler ses Dieux.
„ D'une race étrangere un Enfant vient de naître,
„ Que cet Empire un jour reconnoîtra pour Maître,
„ A ses pieds il verra tous les peuples tremblans.
Il dit, delà quel trouble & quels Edits sanglans!
Touché de nos malheurs votre vertueux Pere;

Ce n'eſt qu'en toi, dit-il, que tout un peuple eſpere,
Ce n'eſt que de toi ſeul qu'il attend ſon ſecours,
Grand Dieu! de tant d'horreurs daigne arrêter le cours.
Dieu lui parut en ſonge émû de ſa diſgrace.
„ Tes vœux ſeront comblés, ce ſera de ta race
„ Que naîtra cet Enfant à l'Egypte prédit.
De joye & de douleur il demeure interdit.
Dieu confond les projets de la prudence humaine;
A la foi la plus ſimple, heureux qui ſe ramene!
Chargé de mille vœux & de pleurs arroſé
Sur le Nil au berceau vous fûtes expoſé.
Quelle reſſource, ô Ciel! contre un dur eſclavage!
Mais Thermutis alors parut ſur le rivage.
Les yeux de la Princeſſe erroient de toutes parts.
Dieu, ſur votre berceau détourna ſes regards.
Elle en pouſſa des cris, trembla pour votre vie.
D'ordres preſſans bien-tôt ſa pitié fut ſuivie,
Et parmi les périls que le Ciel écarta
Preſque à ſes pieds, Seigneur, le flot vous apporta.
Thermutis dans ſes bras long-tems vous enviſage,
Et de vos grands deſtins crut lire le préſage.
Mes yeux juſques alors n'avoient pû vous quitter;
Moi-même à Thermutis j'oſai me préſenter,
Et le Ciel de vos jours confirmant la défence,
Voulut que dans mes bras on remît votre enfance.

OSARPHIS.

O ſurpriſe! ô prodige! & quel heureux tranſport
Juſque là vous pouvoit attacher à mon ſort?
A quoi dois-je imputer ce mouvement ſi tendre?
D'où vient...

JOCABEL.

Juſques au bout, Seigneur, daignez m'entendre.
Amenophis encor n'avoit pas vû le jour.
Thermutis déroba ce ſecret à la Cour;
Perdit alors un fils & vous mit à ſa place,

Pharaon crut en vous voir revivre sa race,
Et bien-tôt secondant les voeux d'un peuple entier,
De l'Egypte après elle il vous fit l'heritier.
La victoire depuis dévançant vos anneés,
De l'Empire en vos mains remit les destinées.
Sans les troubles cruels dont l'Etat est rémpli,
Ce secret languiroit dans l'ombre enseveli:
Mais il faut écarter un orage funeste,
J'ai dû parler., Seigneur, vous sçavez tout le reste.

OSARPHIS.

Ah! Madâme, achevez. Du moins vous pouvez voir
Que sur moi vos discours ont un sécret pouvoir,
Et rien n'est au-delà de ma reconnoissance.
Mais de plus de clartés enfin sur ma naissance,
Ce secret entretien devroit être suivi..

JOCABEL.

Moyse est votre nom, vous sortez de Levi.
Mais parmi nous le sang n'établit point nos Maîtres,
Nous comptons les vertus & non pas les ancêtres.
D'ailleurs notre esclavage en ce cruel séjour,
Ne permet point...

OSARPHIS.

De ceux à qui je dois le jour,
Le sort, sans doute, avoit place en votre mémoire.

JOCABEL.

Ils ont vêcu contens, ils voyoient votre gloire;
D'une mere éplorée, un Dieu soutint l'espoir.

OSARPHIS.

Je sens que mon bonheur dépendroit de la voir:
Et sans plus me laisser dans mon erreur premiere,
Hélas! vit-elle encore?

JOCABEL.

Elle voit la lumiere.

OSARPHIS.

C'est trop me dérober à des objets si doux.

JOCABEL.

Le Ciel de ses desseins jusques-là fut jaloux ;
Et ces mêmes parens, du jour qu'il vous fit naître,
Dans un Fils tel que vous n'ont dû voir que leur Maître.

OSARPHIS.

A leur amour du moins tout accès fut permis ?

JOCABEL.

Plus vous leur fûtes cher, plus ils étoient soumis.

OSARPHIS.

Ah ! grand Dieu ! dans l'éclat d'une pompe trop fiere,
Peut-être sans pitié j'ai pû voir leur misere.

JOCABEL.

Non, Seigneur, aux honneurs par vous-même élevé,
Votre pere...

OSARPHIS.

Qu'entends-je ! auroit-il retrouvé
Le prix de sa vertu, celui de sa tendresse ?

JOCABEL.

Sur vous, sur vos desseins ses yeux s'ouvroient sans cesse.

OSARPHIS.

Enfin, puis-je le voir !

JOCABEL

O respects surperflus !

OSARPHIS.

Que dites-vous ? ô Ciel !

JOCABEL.

Votre pere n'est plus.

OSARPHIS.

Quel coup l'a pû ravir ! & d'où naissent vos larmes ?

JOCABEL.

Lui-même à vos côtés subit le sort des armes.

OSARPHIS.

OSARPHIS.

Ciel !

JOCABEL.

Aux dépens des siens vos jours furent sauvés ;
Son sang vous redonna la lumiere...

OSARPHIS.

Achevez,
Et daignez éclaircir ce que je n'ose croire.

JOCABEL.

Osarphis paya cher sa derniere victoire.

OSARPHIS.

Ah! de quelle douleur mes sens sont attendris ?

JOCABEL.

Tes yeux furent fermés par la main de ton fils,
De tes soins paternels ce fut là le salaire,
Cher Zaram !

OSARPHIS.

Votre Epoux ?

JOCABEL.

Oui, lui-même.

OSARPHIS.

O ma mere !

JOCABEL.

O mon fils ! de ce nom j'ose vous appeller :
Ciel ! à des pleurs si chers quel bien peut s'égaler ?

OSARPHIS, *reprend un ton grave dans les trois vers suivans.*

Ce changement est grand. Mais quoi que j'envisage,
J'ai fait du moins, Madame, un noble apprentissage ;
Osarphis a payé l'honneur d'un si beau nom.
Enfin le Ciel me rend un frere dans Aron,
Lorsque dans Jocabel je retrouve ma mere.

JOCABEL.

Aaron ignore encor que vous êtes son frere ;

Et sur votre naissance il n'a nulles clartés ;
Mais du sang d'Israël il sçait que vous sortez :
Enfin, mon fils, enfin, quoi que le Ciel ordonne ;
Memphis n'a plus pour vous ni sceptre ni couronne.
Mais celui devant qui tout doit s'humilier,
A ses vertus aussi va vous associer.
Et que sont devant lui tous ces Dieux de la terre,
Ces puissances qu'enfante & l'audace & la guerre !
Vous même apprenez-leur à respecter ses loix,
A ne plus pour vertus nous donner leurs exploits.
Qu'ils sçachent dans quel soin leur gloire les engage,
Et qu'il est des devoirs dont le trône est le gage.
Quelque appui cependant qui nous puisse flatter,
Quoi que pour vous le Ciel soit prêt d'exécuter,
C'est loin de ces climats, loin de cette contrée,
Que Jacob a marqué cette Terre sacrée,
Canaan, qu'il promit à sa posterité,
Lorsque d'un saint transport en mourant excité,
L'avenir devant lui se laissoit voir sans voiles.
Le sable de la mer, le nombre des étoiles
Doit à peine égaler celui de ses enfans.
Quel peuple audacieux ! que de Chefs triomphans !
Juda comblé de gloire est ceint du Diadême,
Et va porter au loin sa puissance suprême.
O race de Jacob ! fidele à tes Autels,
De toi doit naître un Dieu, l'attente des mortels.
Dans cet espoir, mon fils, entrez dans la carriere,
Laissez sur tous vos pas des traces de lumiere.
C'est cette même ardeur dont on vous vit brûler,
Qui désormais....

SCENE III.

SCENE III.

JOCABEL, OSARPHIS, ISERIDE.

ISERIDE.

ASaph demande à vous parler.
Du Conseil assemblé l'ordre, dit-il, le presse.

OSARPHIS.

Qu'il entre. Permettez, Madame....

JOCABEL.

Je vous laisse;
Et quoi que le Conseil, mon fils, ait ordonné,
Songez surtout, songez de qui vous êtes né.

SCENE IV.

OSARPHIS, ASAPH.

OSARPHIS.

HE' bien, Asaph?

ASAPH.

Seigneur, de ce Prince coupable
On vient de prononcer l'Arrêt irrévocable.
Mais on n'en voit encor, qu'avec plus de fierté
De ses ayeux en lui briller la Majesté.
C'est à vous de prévoir tout ce que l'on hazarde,
Et tout proscrit qu'il est, s'il....

OSARPHIS *quoique déjà ébranlé par la reconnoissance qui vient de se faire, couvre encore ici ses sentimens interieurs; c'est à l'Auteur à sçavoir prendre les tons de convenance à sa situation, dans cette Scene & dans la suivante.*

Redouble sa garde;
De sa mort dans Memphis que l'apprêt soit dressé;
Et que dans ce palais à l'instant exhaussé
Un trône où de vos Rois éclate l'opulence,
A des peuples mutins annonce ma puissance.
Va, ne differe point, le tems est précieux.
Mais, que vois-je?

SCENE V.

THARBIS, OSARPHIS, ISMENE.

THARBIS.

C'Est toi que je cherche en ces lieux.

OSARPHIS.

Moi?

THARBIS.

Parle. As-tu dicté l'Arrêt qu'on vient de rendre,
Par qui d'Amenophis le sang va se repandre?

OSARPHIS.

A qui dois-je aujourd'hui compte ...

THARBIS.

A qui tu le dois;
A moi-même, à ta mere, aux Dieux, à tous les Rois.

OSARPHIS.

Ainsi vous prétendez qu'aux droits de sa naissance?

Un Prince criminel doit placer ſa défence ;
Et qu'à l'abri du trône avec impunité
Il pourroit de ſon ſang ſouiller la dignité ?

THARBIS.

Ah ! ſous quelques couleurs qu'aujourd'hui tu l'opprimes,
C'eſt ton ambition qui lui prête des crimes.
Dans tout ce qu'il a fait, que lui reproches-tu ?
Que n'ait autoriſé le ſang ou la vertu.
Il te faut ordonner encor d'autres ſupplices ;
Et tu peux me compter au rang de ſes complices.
Acheve tes projets, loin de te retenir,
J'ai tout fait, & c'eſt moi ſurtout qu'il faut punir.
Tu n'as point oublié que pour notre hymenée,
Dans ce même palais ma foi lui fut donnée ;
Que ma gloire aujourd'hui m'attache à ſes malheurs;
Que je lui dois mon ſang, c'eſt trop peu de mes pleurs.
Et les Dieux qui tantôt l'ont offert à ma vûe ;
Ménageoient ce moment à mon ame éperdue.
Je ne me préviens point de leur auguſte appui ;
Mais écoute un ſerment qu'il emporte avec lui :
„ Je n'accepterai point, quoi qu'ici l'on ordonne ;
„ Ni le trône ſans toi, ni ta main ſans le trône
„ Regne ſi tu le peux ; régle-toi là-deſſus.
„ S'il faut que tes efforts, que mes vœux ſoient déçus ;
„ Je ſauverai mon nom d'une indigne mémoire.
„ La main qui t'eſt promiſe aura ſoin de ma gloire.
„ Je mourrai toute à toi ; voilà de quels diſcours,
„ Et l'amour & la gloire autoriſoient le cours.
J'ai mis ſeule en ſon cœur le tranſport qui l'anime ;
C'eſt à toi de juger ſi j'ai part à ſon crime.

OSARPHIS.

Je vois de quelle ardeur votre cœur eſt épris :
De pareils ſentimens en montrent tout le prix ;

On doit quelque respect au courroux qui l'enflame;
Mais de votre équité j'attendois plus, Madame,
Le peuple ne voit point comme un lâche attentat,
Ce que mon bras a fait pour sauver cet Etat,
C'est à lui de juger du prix de ma victoire...

THARBIS.

Oui, je sçai que le peuple est tout plein de ta gloire;
Mais pour le sang des Rois l'amour a ses dégrés.
L'heritier legitime a des titres sacrés;
Dans le cœur des sujets, c'est un dépôt suprême,
Un ordre que des Dieux a gravé la main même.
Juge donc si Memphis verra devant ses yeux
Répandre de ce sang le reste précieux,
Et de leur gloire antique encor accompagnées,
Frémir de tant de Rois les Ombres indignées.
Ah! s'il est vrai qu'un Dieu répande ici l'effroi,
On n'en doit imputer la colere qu'à toi.
C'est par ses mains qu'il va renverser un Empire.
Cet ennemi commun, c'est en toi qu'il respire.
Pourquoi l'aller chercher au milieu d'Israël?
Que pourroit dans ces murs tenter de plus cruel,
Cet Enfant, quel qu'il soit, d'une odieuse race,
Ce redoutable Hebreu dont le Ciel vous menace,
A l'Egypte allarmée annoncé tant de fois?
Mais prêt à te baigner dans le sang de tes Rois,
Peut-être ton destin, quoi que ton parti fasse,
Avant la fin du jour va prendre une autre face.
De haine ou de faveur du Ciel a ses instans.
Adieu. Je vais me joindre au peuple, & je t'attens.



SCENE VI.

OSARPHIS *seul.*

QU'au gré de tes désirs Memphis éclatte & tonne,
Sa vaine inimitié n'est pas ce qui m'étonne :
Mais Dieu d'Isac, quel est l'état où je me voi ?
Il me faut décider entre un Empire & toi.
Le moment est terrible ensemble & respectable.
O de l'orgueil humain puissance redoutable !
Espoir flatteur du trône, objet de tant de vœux,
Et vous tyrans des cœurs, préjugés dangereux,
Fiers Enfans de l'exemple, égaremens funestes
Qui de vos droits sur nous traînez long-tems les restes,
Et souvent consacrez mille objets odieux,
Défendez-vous encore & l'Egypte & ses Dieux ?
Et toi qui que tu sois Dieu des Israëlites !
Dieu terrible, & par qui les nations proscrites
Verront devant ton nom s'abaisser leur pouvoir
Seul tu peux m'arracher à mon premier espoir.
Son charme encor m'abuse & regne sur mon ame ;
Daigne la pénétrer d'un rayon de ta flâme ;
Que la foi verse en moi ses dons victorieux.
Mais un nouveau spectacle ici frappe mes yeux ;
Et les voûtes du Ciel s'ébranlent & s'entrouvent.
Où suis-je ? Dieu puissant ! tes grandeurs se découvrent ;
Mais quoi ! pour t'annoncer le jour pâlit d'effroi,
La terre se confond, elle fuit devant toi.
De l'œuvre de tes mains laisse au moins quelque trace.
Comment seul avec toi soutiendrai-je ta face ?
Un mot seul de ta bouche appuyant ta fureur,

Sur les aîles des vents promene la terreur.
Tu franchis d'un ſeul pas les limites du monde.
Mais quel jour tout à coup perce la nuit profonde ?
A travers mille feux je l'entens, je le vois.
Il m'appelle, c'eſt lui, le Ciel tremble à ſa voix ;
Des morts dans le tombeau la cendre eſt ranimée.
Qu'attendons-nous ? perçons cette route enflamée,
Retoutable ſentier qu'il a mis entre nous,
Et ſervons à ſon gré ſa gloire & ſon courroux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JOCABEL, AARON.

AARON.

Quoi, Madame, déja tombe notre eſperance ?
Les ordres d'Oſarphis nous cachent ſa préſence;
Et de ſes volontés moins que vous éclairci,
N'ayant pû lui parler, je viens l'attendre ici.

JOCABEL.

Et quel courroux encor peut regner dans ſon ame ?

AARON.

Du ſort [illegible]nophis ce que je ſçai, Madame,
C'eſt que de ſon ſupplice on dreſſe l'appareil ;
Que parmi les horreurs d'un ſpectacle pareil,
Dans ſon appartement on garde la Princeſſe.

JOCABEL.

Pour le ſauver, mon fils, du péril qui le preſſe,
Au Dieu que nous ſervons ſuffiſent les momens.
Le jour annonce au jour de grands évenemens.
D'Oſarphis en ſes mains ce Dieu tient l'ame altiere;
Mais il faut vous ouvrir la mienne toute entiere.
Zaram vous a parlé de ces jours ténébreux,
Où Dieu ſembla jurer la perte des Hebreux ;
Où de ces triſtes flancs qui vous ont donné l'être,

Vint un enfant proscrit, même avant que de naître.

AARON.

Je sçai ce que devint ce fruit de votre amour.

JOCABEL.

O mon fils ! il respire, il voit encor le jour.

AARON.

Quels climats reculés, quelle terre étrangere
A gardé le dépôt d'une tête si chere ?
Pourquoi d'un long exil ne pas finir le cours ?

JOCABEL.

Ah ! si le Ciel, mon fils, veut conserver ses jours,
Qu'est-il besoin qu'au loin sa sagesse l'exile ?
La Cour d'un Tyran même en deviendroit l'azile.

AARON.

Je vous entens.

JOCABEL.

Memphis và l'offrir à vos yeux.

AARON.

Ciel ! confirme un espoir si doux, si glorieux.
Non, ce n'est point en vain que mon ame éperdue
A cet espoir si cher tout à coup s'est rendue.
Ce frere m'est connu.

JOCABEL.

N'en doutez point, mon fils,
C'est lui, c'est cet enfant sauvé par Thermutis.
Par moi de ses destins il a sçu le mystére,
Et tantôt... Mais on ouvre.

SCENE II.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

Embrassez-moi mon frere.

AARON.

De quels transports divers mes sens sont combattus!

OSARPHIS.

J'ai dû vous reconnoître à vos seules vertus.
Mais les momens sont chers. Ecoutez l'un & l'autre.
Je porte dans mes mains mon destin & le vôtre.
Le Très-Haut m'a parlé, sa redoutable voix
De la nature encor trouble ou suspend les loix.
Ce n'est point un phantôme, une ombre qui s'efface,
Un songe, c'étoit lui, je l'ai vû face à face.
Son aspect n'est point fait pour les foibles humains.
L'Eclair est dans ses yeux, la foudre dans ses mains,
Et j'ai vû sur son front l'Eternité terrible.
C'étoit sur le sommet d'un mont inaccessible.
Son Trône étoit en flame & sans se consumer,
D'un feu toujours nouveau sembloit se r'allumer.
Va, pars, & d'Israël par de nouveaux miracles
Confirme, il en est tems, la foi de mes Oracles.
C'est toi que j'ai choisi pour annoncer ma loi.
La terreur & la mort marcheront devant toi.
Deja de ma justice attendant les victimes,
La terre ouvre son sein, & la mer ses abîmes.
Des arides rochers voi jaillir les torrens,
Et par tout devant toi les dons du Ciels s'offrans.
De ce peuple d'élûs la gloire t'est remise,
Ouvre lui Canaan cette terre promise,
Lieux sacrés, que déja dévoroit son espoir,
Et que Jacob mourant n'avoit fait qu'entrevoir.
Il dit, & devant moi sur deux augustes Tables,
J'ai vû se déployer ces arrêts redoutables,
Ces préceptes tracés d'une immortelle main,
Qu'il grava dans nos cœurs bien plus que sur l'airain:
Monumens comme lui d'éternelle durée.
J'ai même recueilli de sa bouche sacrée,
L'ordre & l'enchaînement de ces décrets divers,
Formidables trésors d'un voile affreux couverts.

JOCABEL.

O combien de raisons d'esperer & de croire!

Dieu lui-même à nos yeux vous couvre de sa gloire.
Sa présence s'annonce à ces traits de splendeur ;
Et parmi nous, mon fils jette une sainte horreur.

AARON.

Seigneur, car dans l'état où je vous considere,
Il ne m'est plus permis de vous nommer mon frere,
Entre le Ciel & nous, arbitre glorieux...

OSARPHIS.

Le dessein en est pris. J'abandonne ces lieux.
Dans ce départ, Madame, où l'Eternel m'engage,
De sa faveur en vous je vais sauver le gage.
Je vais vous délivrer d'un injuste pouvoir,
Et vous rendre en des lieux plus chers à votre espoir.

JOCABEL.

Ah! c'est de trop de soin que votre amour m'honore.
Partez. Sauvez-vous seul, il n'est pas tems encore,
Mon fils, que Jocabel s'écarte de ces lieux ;
Et c'est assez pour moi que vos jours précieux
A Dieu seul confiés, dans une autre contrée,
Se trouvent à l'abri de son aile sacrée.
Laissez-moi des Hebreux partageant les destins,
Etre un garant pour eux de vos secours certains,
Soutenir leur espoir parmi tant de miseres,
Esclaves dans l'Egypte, & toutefois nos freres.

OSARPHIS.

Du salut d'Israël fiez-vous à ma foi,
Et laissez ce secret entre le Ciel & moi.
Il est tems qu'en ces lieux son ordre s'accomplisse ;
Madame, il m'a remis le glaive & la justice.
C'est par-là qu'en quittant les remparts de Memphis,
C'est à moi d'ordonner du sort d'Amenophis,
Et mettant dans l'Egypte un terme à nos disgraces,
J'y dois de ma sortie au moins laisser des traces
Dignes de mes destins & d'un projet si haut,
Et déja...

SCENE III.

OSARPHIS, JOCABEL, ASAPH.

ASAPH.

Tout est prêt, le trône & l'échafaut.
Le fer brille par tout, & Memphis allarmée,
Dans ses Places déja voit les Chefs de l'Armée.
Une nombreuse Garde occupe le Palais.

OSARPHIS.

Non, ma justice, Asaph, n'admet plus de délais;
Qu'Amenophis éprouve un sort qu'il doit attendre.
Mais avant tout, je veux & le voir & l'entendre.
Il s'agit de ma gloire & des droits les plus saints.

Asaph sort.

Va le chercher, cet ordre importe à mes desseins.

SCENE IV.

JOCABEL, OSARPHIS, AARON.

OSARPHIS.

Ne perdons point de tems, & sous votre conduite,
Aron, que cette nuit tout soit prêt pour la fuite;
Que ma Garde s'assemble autour de l'étendart,
Et vole sur nos pas au signal du départ.
Je sçaurai vous soustraire au tumulte des armes,
Madame, on vient. Allez.

JOCABEL *en s'en allant.*

Toi! pardonne à mes larmes.
O Ciel!

SCENE V.

AMENOPHIS, OSARPHIS*, ASAPH, PAMENE, GARDES.

AMENOPHIS.

DAns ta vengeance un babare pouvoir
Me réservoit encor la douleur de te voir.
Ce trait, ce dernier trait le fruit de ta victoire,
Manquoit à mon supplice aussi-bien qu'à ta gloire.
Prêt à subir le coup par toi-même ordonné,
Tu veux voir si je porte un visage étonné.
Tu veux que dans l'éclat d'une poursuite ouverte
Je puisse comparer ton triomphe & ma perte.

OSARPHIS.

Ne crois pas qu'abusant ici de mon pouvoir
Ce soit pour t'insulter que j'ai voulu te voir.
Je sçaurois affranchir d'une indigne colere,
Même en te punissant respecter ta misere,
Juge mieux, tu le dois, de mon inimitié.

AMENOPHIS.

Epargne-moi ta plainte, encor plus ta pitié.
Laisse-moi sans tarder subir ma destinée.
De toutes les horreurs qui l'ont environnée
Celle-ci réünit tous les maux differens,
Et le plus grand supplice est l'aspect des Tyrans.
J'ignore si ma mort va t'assurer l'Empire;
Mais ce qui me console au moment que j'expire,
Les Dieux n'ont point encor confirmé ton projet,
Je mourrai ta victime & non pas ton sujet.

* *Osarphis doit garder un milieu dans les tons qu'il doit prendre dans cette Scene, attendu que son parti est pris interieurement de remettre le sceptre à Amenophis.*

OSARPHIS.

Je vois à ta fierté le sang qui t'a fait naître,
Mais toi-même à ton tour tu dois mieux me connoître.
Qu'on amene Tharbis.

AMENOPHIS.

Tharbis? dans ton courroux
Barbare, tu crois donc mon supplice trop doux?
Et que foulant aux pieds & mes droits & ma gloire,
Ma mort ne suffit pas pour souiller ta victoire?
Sans respecter ni sang, ni vertu, ni beauté,
Veux-tu d'un sang plus cher nourrir ta cruauté?
Et que dans ce palais conduite en criminelle,
Au mépris des Heros qui revivent en elle,
La Princesse . . . mais Dieux! elle vient. La voici.

OSARPHIS.

De son sort & du tien tu vas être éclairci.

SCENE VI.

OSARPHIS, AMENOPHIS, THARBIS, PHANE'S, ISMENE, ASAPH, GARDES.

THARBIS.

Quelle profane main me conduit & m'entraîne?

PHANE'S.

Barbares, arrêtez. Respectez votre Reine.

THARBIS.

Te revois-je cher Prince? Et quels sont mes malheurs,
Si ta vûe est pour moi le comble des douleurs?
Encor si dans l'état où le Ciel nous rassemble,

Il ne m'offroit à toi que pour mourir ensemble.
Et toujours entre nous partageant ses rigueurs,
Unissoit nos tourmens comme il a fait nos cœurs?
Que sans donner de borne au courroux qui l'enflâme,
Le Tyran....

OSARPHIS.

Il est tems de vous montrer, Madame,
Quel supplice en effet, je lui garde en ces lieux, *
Prince, voilà le Trône où regnoient tes ayeux.
Du Fils de Sesostris c'est le noble heritage,
Je n'en conteste plus le superbe avantage.
C'est à toi d'y monter, & de reprendre un rang
Que l'équité des loix accordoit à ton sang.

AMENOPHIS.

Qu'entens-je?

THARBIS.

Juste Ciel!

OSARPHIS.

Une main immortelle,
Entre nous deux, Madame, a tranché la querelle,
Et remettant le sceptre au veritable Roi,
Dégage mes sermens (*à Tharbis*) & vous rend votre foi.

THARBIS.

Qu'il est beau dans le cours d'une gloire suprême,
Quand on a tout soumis, de se vaincre soi-même!
De la pourpre des Rois un mortel revêtu
En tire moins d'éclat que toi de ta vertu.
A l'exemple des Dieux arbitre des Empires...

AMENOPHIS.

En de tels changemens à peine tu respires.
Amenophis! ton cœur n'ose encor s'y fier,
Toi-même de ton sort tu sembles t'effrayer.

* *La ferme s'ouvre & l'on voit au fond du Theatre le superbe Trône des Rois d'Egypte.*

Mais devant vous, Seigneur, lorsque je trouve grace.
Quand on fait tout pour moi, que faut-il que je fasse ?

OSARPHIS.

Hé bien, tu vas regner, & l'Hebreu t'est soumis :
Promets de l'appuyer contre ses ennemis,
Et de favoriser toi-même sa retraite.
Voilà....

AMENOPHIS.

J'accomplirai ce qu'Osarphis souhaite.
J'en jure par les Dieux, dont je subis la loi,
Par celui d'Israël. Si je manque à ma foi
Que son courroux s'armant de châtimens funebres
Couvre après mille éclairs l'Egypte de ténebres ;
Que de cris effrayans retentissent ces murs ;
Que jusqu'en ce Palais des reptiles impurs,
Mille insectes brulans nous déclarent la guerre ;
Que le Nil teint de sang n'arrose plus la terre...

OSARPHIS.

Prince, un mot seul suffit dans la bouche d'un Roi ;
Et ma propre vertu me répond de ta foi.
Maître dans ce Palais, que rien ne t'y contraigne.
Avec ta liberté va s'annoncer ton régne.
Montre toi sans tarder aux peuples de Memphis,
Et qu'au trône du pere ils retrouvent le fils.
Ceux des tiens qu'à mes pas attacha la victoire,
En combattant pour moi travailloient pour ta gloire.
Dans tes ressentimens tu dois les épargner.
Pardonne, c'est déja commencer à regner.

PHANES.

Ta vertu, je l'avouë, étonne mon courage.
J'ignore de quel œil il faut que j'envisage
Ce concours éclatant d'évenemens divers.
Un jour seul a changé l'ordre de l'Univers.
Le sceptre est un présent de ta main triomphante.
Est-ce donc un projet qu'un Dieu lui-même enfante
Et qui par toi conduit à des succès certains,

Des siécles à venir prépare les destins?
Quel pouvoir inconnu, quelle main invisible
Fait passer dans tes traits sa Majesté terrible?
N'en es-tu point l'organe? & franchissant ses loix
La nature va-t'elle obéir à ta voix?
Mais d'où vient cependant qu'au milieu de ta gloire
Parmi des vœux publics & des cris de victoire,
Lorsque le Ciel en toi laisse voir à nos yeux
Le modele des Rois & le rival des Dieux,
D'un Oracle toujours s'éleve la menace,
Et...

OSARPHIS.

Du Dieu d'Israël reconnois mieux la trace.
Tremble, son regne approche, il est tems qu'Osarphis
Pour de plus grands desseins abandonne Memphis.

AMENOPHIS.

Quoi donc oubliez-vous le sang qui vous fit naître
Ce que ce jour, ce Ciel, l'Egypte vous doit être?
Et qui peut balancer de si chers intérêts?

OSARPHIS.

Garde-toi de sonder ces augustes secrets.
Ne tente point du Ciel la fureur vengeresse.

AMENOPHIS.

Vous sçavez quel peril nous menace, nous presse;
Qu'un Enfant...

OSARPHIS.

Ce mortel qui cause tant d'effroi,
Qu'enfin tu veux connoître...

AMENOPHIS.

Hé bien, quel est-il?

OSARPHIS.

Moi.

AMENOPHIS.

Vous, cet Hebreu?

THARBIS.

Grands Dieux!

PHANE'S.

Quel étrange myſtére!

AMENOPHIS.

Le Fils de Thermutis.

OSARPHIS.

Jocabel eſt ma mere.
Seul ſauvé par ta ſœur de tant d'enfans proſcrits.
Le Nil, l'adoption, dans ſes bras m'ont remis,
D'un fils mort au berceau, je pris alors la place.
Mais n'attens pas qu'ici je te demande grace.
Je ſers un Dieu terrible & le Maître des Rois,
Ce ſecret revelé rétablit tous tes droits.
Tu regnes. C'eſt à toi de peſer toutes choſes.
Tu me connois. Adieu. Pourſuis moi ſi tu l'oſes.

SCENE DERNIERE.

THARBIS, AMENOPHIS, PHANE'S, ISMENE, PAMENE, GARDES.

PHANE'S.

QU'attendez-vous Seigneur? venez dans ces momens
De l'Armée en vos mains recevoir les ſermens.

AMENOPHIS.

Toi-même auparavant ſonge à la foi jurée,
Et que des Rois ſur tout la parole eſt ſacrée,
Qu'à nos engagemens le Ciel lui-même a part.
Suis moi. Viens. D'Oſarphis aſſurons le départ,

* *à Tharbis.*

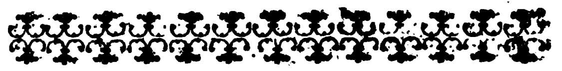
Sa vertu dans ces lieux nous laiſſe un grand exemple.

Pour notre hymen, Madame (*à Tharbis*) allez m'attendre au Temple,
Allez, si toutefois tremblans de leur côté
Les Dieux qui l'habitoient ne l'ont point déserté.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Gardes des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Osarphis ou Moyse, Tragedie*, & j'y ai remarqué, que les regles de la Poësie, auquel l'Auteur s'est assujetti, ne font rien perdre à la dignité du sujet; & que dans les endroits où il a pû se donner le plus de liberté, il n'avance rien dont la plus grande délicatesse en fait de Mœurs & de Religion puisse être blessée. Fait à Paris ce 3. Mai 1728. *Signé*, COUTURE.



LETTRE
DU R. PERE R. ** JESUITE, à l'Auteur d'Osarphis.

MONSIEUR,

Des affaires pressées & des distractions importunes n'ont pû m'empêcher de lire Osarphis avec tout l'empressement qu'inspire un ouvrage reçu de votre main, & qui porte votre nom. Le plaisir que m'a donné cette lecture a égalé la curiosité & l'impatience que je sentois de la faire.

Osarphis est un personnage de nouvelle espéce pour le Théatre François ; un Héros sans amour, un conquerant sans ambition, à qui la singularité de son caractere n'ôte rien du mérite propre à paroître avec éclat sur la Scene. Vous avez remplacé par les situations vives & interessantes, par les grandes images, par les sentimens sublimes, par la forte expression de ces instincts précieux, que la nature grave si avant dans les bons cœurs & dans les ames les plus élevées ; par le merveilleux enfin que fournit la Religion : vous avez, dis-je, remplacé par ces puissans ressorts le jeu des passions tendres ou cruelles, si nécessaire au commun des Poëtes pour attacher & émouvoir le Spectateur.

La terreur & la pitié, ces deux grandes sources du vrai tragique, ne sont cependant pas négligées chez vous. La terreur commence avec la piéce & survit encore à l'action théatrale & à la représentation. On retrouve par-tout, ramenée à propos, l'effrayante idée de ces desastres dont l'Egypte incrédule est menacée, & Moyse en quittant la scene ne fait qu'a jouter à ces terribles peintures de nouvelles horreurs.

Les perils reciproques de Moyse, d'Aron, & des Hebreux d'un côté, d'Amenophis & de Tharbis de l'autre, réunissent aux sujets de terreur ceux de la plus vive compassion ; & l'effet naturel de presque tous vos incidens, c'est d'effrayer ou d'attendrir, & de produire souvent ces deux effets à la fois.

Au plaisir que m'ont donné ces beautés, s'est joint encore celui de la surprise. Je ne parle point ici de ces surprises irregulieres & mal ménagées, ressource trop ordinaire de plus d'un Auteur pour soutenir l'intrigue mal digerée d'une piéce dont l'action languit & s'éteint dès les premiers Actes. Je ne parle pas même de celles qui sont le fruit du genie & de l'art, qui naissent naturellement du fonds du sujet ou des incidents qu'on y a liés avec justesse. On en trouve chez vous de cette derniere espéce : mais ce n'est point à votre invention que je suis proprement redevable de celle qui m'a le

plus frappé dans la lecture d'Osarphis. C'est à la peinture peu fidele, qu'on m'avoit tracée de cette piéce. Je ne crains point de vous l'avouer, on m'avoit donné du rôle que vous faisiez jouer à votre Heros, une idée bien éloignée de la réalité.

Je m'attendois à vous voir démentir par la fiction, le portrait que les historiens sacrés & profanes nous ont laissé du Liberateur des Hebreux. Je comptois ne trouver dans le Heros de votre Tragédie qu'un homme, d'abord dominé par l'amour ou l'ambition, ou également en proye à ces deux passions ; & que le seul éclat des plus étonnantes merveilles, & les impressions de la grace les plus fortes, avoient contraint en quelque sorte de se prêter aux desseins que la Providence avoit formés sur lui ; & je craignois ce contraste, oserai-je le dire ? non pour la Réligion, dont les interêts n'en pouvoient souffrir, mais pour votre ouvrage qui en eût été défiguré.

Des excès qui auroient précedé la vocation d'Osarphis, n'auroient point deshonoré la sainteté d'un Ministere qui en les faisant cesser leur auroit substitué les plus éclatantes vertus. Sa conversion eût été un triomphe de plus pour la Réligion, un nouveau prodige égal à ceux que le ciel avoit mis en oeuvre pour fléchir l'opiniatreté de l'indocile Egyptien, & animer

la confiance des timides Hébreux. Cette suppo-sition d'ailleurs n'auroit contredit ni le Pentateuque, ni Josephe. Les éloges que l'un & l'autre donnent à la vertu de Moyse, ne regardent que le temps où il étoit le conducteur du peuple de Dieu. Leur silence sur ses mœurs avant cette époque, laissoit en ce genre une libre carriere aux fictions propres à embellir votre sujet ; & sans deroger au respect dû à la revelation, ou à la fidelité qu'exige l'histoire, vous auriez pû, au besoin, répandre avec art quelques ombres sur le brillant portrait que l'une & l'autre tracent de votre Heros.

Mais ce que l'autorité sembloit vous permettre, les loix du Théâtre vous l'interdisoient. Docile à ses régles vous avez sagement renoncé à un mélange, qui, sans dégrader la vertu de Moyse, auroit déparé son rôle. Cette duplicité de mœurs dans le principal personnage, auroit produit une espéce de duplicité d'intrigue & d'action, & vous auroit conduit nécessairement à une conversion brusque, à un de ces denouemens postiches, sans préparations dans les mœurs, dans les incidents de votre piéce ; ouvrage enfin d'un miracle subit dont la machine est toujours employée bien plus pour suppléer à l'invention de l'Auteur & pour le tirer d'embarras, que pour décorer son heros ou interesser le Spectateur.

Vous mettez, il est vray, en œuvre le miracle; mais c'est en vous conformant à la nature de votre sujet où tout est miraculeux; c'est en ajustant habilement ensemble le merveilleux & le vrai-semblable. Le Spectateur est dès les premieres scenes préparé, sans les prévoir, aux prodiges qui couronnent les dernieres. Fidele au précepte d'Horace,

Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet;

Votre héros toujours semblable à lui même, soutient par-tout la dignité de son caractére. Les premiers traits d'Osarphis annoncent déja Moyse, & l'on apperçoit d'avance dans le Monarque d'Egypte, les semences des vertus qui doivent former le Chef du peuple d'Israël. Ses qualités naturelles disposent insensiblement l'esprit du Spectateur, & en quelque sorte le cœur même de ce Heros, aux révolutions qu'y opere enfin la grace de sa vocation: par une gradation presque imperceptible, & comme de nuance en nuance, vous l'amenez à cette généreuse docilité qui lui fait sacrifier sa gloire & sa couronne à l'obscur espoir de devenir par les perils, les souffrances, les opprobres, le Liberateur d'une nation cherie de Dieu. Le Spectateur se livre de lui même aux transports de l'étonnement que causent ces merveilles, sans être arrêté par les embarras d'une surprise précipitée.

Ses desseins sur Tharbis ne sont point un écueil pour son heroisme. Si Osarphis aspire à l'alliance de cette Princesse, c'est en Roi & non pas en Amant: Il ne vient point en Amadis ou en Heros de l'Astrée ramper à ses pieds, & démentir puerilement auprès d'elle, comme Alexandre auprès de Cleofile, ou Pyrrhus auprès d'Andromaque, cette fierté farouche qui dans tous les siécles, & même encore de nos jours, mêle ses hauteurs aux transports les plus tendres des Monarques les plus polis de l'Orient.

Mais pour tracer avec uniformité & avec decence le caractére de Moyse, ce n'étoit point assez d'en bannir les fadeurs & les ridicules, il falloit encore en exclure les passions & leurs fougues. Aussi n'ont elles point de part chez vous aux sentimens qui font souhaiter à Osarphis d'unir son sort à celui de Tharbis, & de l'emporter dans le cœur de cette Princesse sur son rival Amenophis. Le seul interêt d'Etat, la foi des Traités, la nécessité d'assûrer à l'Egypte ses conquêtes en Ethiopie, & à Osarphis lui-même le Throne sur lequel il devoit monter, sont les ressorts de ses empressemens pour ce mariage. Pas la moindre étincelle d'amour, dans ses procedés ou dans son langage. La raison régle ses goûts comme la politesse inspire ses manieres & ses discours.

L'ambition ne le domine pas plus que l'a-

mour. C'eſt méconnoître la nature de cette paſſion, que de confondre avec elle le deſir qu'a Oſarphis de monter ſur le Throne, où l'ordre de la ſucceſſion, les vœux de l'Egypte entiere, & le ſuccès de ſes victoires l'appelloient. L'Ambitieux eſt un homme qui cherche à étendre ſon autorité ou à élever ſon rang au-deſſus des limites que la providence & l'ordre de la ſociété ſemblent avoir preſcrit à l'une & à l'autre. Oſarphis éloigné des ces prétentions, borne les ſiennes à diſputer à Amenophis une Couronne dont les titres les plus legitimes le mettoient en droit de s'aſſûrer ; la vertu la plus pure permet de défendre un bien que la juſtice rend notre partage. Oſarphis eſt donc partout un ſujet propre à l'eſpéce d'heroïſme que la Réligion fait enfin éclater chez Moyſe.

L'uniformité, la vrai-ſemblance, la décence ne ſont point les ſeuls mérites de ſon caractére; à ces traits qui forment les beautés régulieres, vous uniſſez les ſentimens & les ſituations qui y joignent les graces. Que vous en faites éclore de nobles & d'élevées dans ſon rôle, & que cet enthouſiaſme qui regne dans le langage de l'Ecriture ſe fait ſentir avec énergie dans la bouche d'Aaron, de Jocabel & de Moyſe!

En Maître de l'art vous avez gardé les plus beaux traits pour la fin : les deux derniers Actes rencheriſſent ſur les précedens. Le ſort de

Moyse demeure en suspens jusques au bout ; le denoüement ne se présente qu'avec les derniers vers. La reconnoissance de Moyse & de Jocabel, de Moyse & d'Aaron, de Moyse & d'Amenophis ; la simplicité & le naturel avec lequel ces incidens se developpent ; la vision prophétique où l'avenir & toute la suite des desseins de Dieu se devoile aux yeux de Moyse ; le recit où il retrace à Aaron & à Jocabel ces sublimes objets ; sa renonciation à la possession de Tharbis & du Thrône d'Egypte ; la générosité avec laquelle oubliant leurs injures il couronne des dons les plus magnifiques, & la résistance que cette Princesse avoit opposée à ses recherches, & les complots & les trahisons d'Amenophis qui lui disputoit le cœur de Tharbis & la Couronne d'Egypte ; la généreuse confiance avec laquelle en les rendant maîtres de l'Egypte il renonce aux précautions nécessaires pour mettre son sort & sa personne à l'abri de leurs ombrages & de leurs ressentimens : *tu me connois, Adieu ; poursuis-moi, si tu l'oses.* La surprise a adroitement préparé ce que fait naître la prompte revolution du sort d'Amenophis ; & son rapide, mais naturel, passage des horreurs de l'échaffaut à la félicité du Thrône : tous ces traits remuent vivement le cœur d'un Spectateur né avec quelque élevation dans les sentimens.

L'obstacle le plus marqué que puisse, ce me semble,

semble rencontrer une piéce de cette nature, aux succès qu'elle mérite; c'est que le personnage d'Osarphis a dans l'éclat & dans le rang que vous lui donnez, avant que d'en faire le chef des Israëlites, quelque chose d'opposé au caractére que les préjugés d'éducation forment de Moyse dans un certain public. Le rôle de ce grand Législateur commence, pour eux, au temps où errant & fugitif, la crainte des persécutions ausquelles il eût été exposé en Egypte, le reduisit à garder les troupeaux de son beau-pere Jethro; & son histoire sous ce point de vûe n'offre d'autre idée à leur esprit, que celle d'un Pâtre élevé par le choix du Seigneur, du sein de la poussiere à la plus sublime des dignités.

Une connoissance médiocre des Auteurs anciens rectifieroit ce préjugé, & vous disculperoit sans peine. Josephe au livre second, chapitre cinquiéme de son histoire, vous à fourni tous les traits qui forment chez vous le portrait de Moyse conquerant, vainqueur des Ethiopiens, époux de Tharbis, fils adoptif de Thermutis. Vous avez puisé dans la même source les personnages du second ordre que vous mettez sur la Scene, & jusques aux noms que vous leur donnez. Tharbis, Thermutis, Jocabel sont les mêmes dans l'histoire que dans votre Tragédie.

Vous n'aviez pas même besoin du témoignage de Josephe pour prêter à Moyse le rôle que vous lui faites joüer avant sa vocation; l'écriture seule vous suffisoit. Elle dit en termes exprès au chapitre 2. de l'Exode, que Moyse dans un age déja formé, *Adultum*, avoit été adopté comme fils par la fille de Pharaon : dès-lors la fiction seule pouvoit chez vous remplacer l'histoire sur les suites naturelles de cette adoption. Cet évenement donne aux situations les plus brillantes où vous pouviez placer Moyse, toutes les vrai-semblances qu'exige le Théatre le plus regulier & le plus scrupuleux. Rien de plus naturel que de voir un homme d'un mérite distingué, fils adoptif d'une puissante Princesse, remplir les premieres places, & à portée d'aspirer & de parvenir à tout, chez une nation où un esclave Hebreu, un des ancetres de Moyse, le vertueux Joseph, étoit quelques années auparavant sorti des cachots pour devenir en quelque sorte le Dieu de l'Egypte ; & dans les climats où, encore aujourd'hui, le fanatisme & l'imagination fougueuse des peuples, ne laisse qu'un pas à faire de la servitude au Thrône, ou du Thrône à la servitude.

Voila, Monsieur, ce que je pense du fonds de votre piéce. Le détail de l'exécution offre encore un grand nombre de traits brillants & de vers heureux à mes justes éloges. Que n'ai-je

autant de loisir pour en peindre toutes les beautés, que j'ai eu de plaisir à les sentir! Si le Théatre n'en présentoit jamais que de semblables, les maîtres de la morale chrétienne, loin de le proscrire comme une source féconde de vices, le recommanderoient à leurs disciples comme une école des plus sublimes vertus.

Ne regardez point, Monsieur, ce jugement comme l'ouvrage de mon amitié; il est le fruit de mon discernement. J'ai jugé de cette piéce par son propre mérite, & non par celui de l'Auteur. En donnant à votre personne tous les sentimens qui lui sont dûs de la part de ceux qui ont l'honneur de vous connoître aussi bien que moi, je me réserve toujours la liberté de la critique pour vos écrits, comme je prétens que vous en fassiez, à bien plus juste titre, usage pour les miens. Ces dispositions, bien loin de l'affoiblir, ne servent qu'à augmenter le tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

A Poitiers, le 14. de
Décembre 1736.

Votre très-humble & très-
obeïssant Serviteur,

R. **, Jesuite.

A BRUXELLES,

De l'Imprimerie de GEORGE FRICK, Libraire, ruë de la Cour. 1738.

Avec permission des Superieurs.

SAUL,

TRAGEDIE

Tirée de l'Ecriture Sainte.



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.



ONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ROYALE *a bien voulu me permettre la liberté*

que je prends de lui offrir cette Tragedie, mais je la supplie de croire, que quelque puissante que soit sa protection, c'est un hommage rendu à des qualitez plus précieuses que toute la gloire & tous les avantages de son Sang. Cet esprit de discernement, qui dans les Ouvrages les plus élevez, saisit d'abord ce qu'il y a de bon & de mauvais; qui se fait jour au travers de toutes les expressions, & de toutes les Images qui peuvent nous séduire & nous éblouïr davantage, pour considerer les choses de plus près, & ne les regarder qu'en elles-mêmes; cet esprit de discernement, MONSEIGNEUR, *tel que nous l'admirons dans V. A. R. n'est d'ordinaire que le partage des ames du premier Ordre, & ne marche gueres, si j'ose le dire, qu'avec les plus grandes vertus. Quel bonheur pour toutes les personnes dont la profession est de cultiver les belles Lettres, de trouver dans un grand Prince, comme vous, le Protecteur de ces mêmes Ouvrages, dont vous êtes*

devenu l'Arbitre par la netteté de vos jugemens & de vos décisions ! Si lorsqu'on entreprend de faire des Tragedies, on se proposoit l'honneur de vous plaire, & de travailler selon votre goût, ce seroit sans doute un objet capable de remuer puissamment, & d'élever l'ame d'un Poëte. Il faut le dire aussi, MONSEIGNEUR, *rien n'est plus digne du loisir des plus grands Hommes, que ces sortes de spectacles, qui sont faits pour le cœur & pour l'esprit, & dont la raison elle-même s'est servie, pour nous ramener à nos devoirs par le plaisir le plus noble & le plus délicat. Pour moi,* MONSEIGNEUR, *excité par une approbation aussi glorieuse que la vôtre, j'oserai tenter de nouveaux efforts. Heureux, si ayant à peindre des Heros, non pas toujours tels qu'ils étoient, mais souvent tels qu'ils devoient être, cette occasion me procuroit l'honneur d'approcher de plus près* VOTRE ALTESSE ROYALE, *& me mettoit à la source de ces grands sentimens*

dont nous n'avons que de legeres idées.
Je suis avec un respect profond,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
L'ABBE' NADAL.

PREFACE.

J'Ai toujours regardé Saül comme un sujet, qui dans l'Ecriture Sainte revenoit en quelque sorte à celui d'Oedipe dans la Fable, c'est-à-dire, comme un sujet qui avoit toutes les qualitez qu'Aristote demande pour la perfection du Poëme Dramatique.

Saül, en effet, ne nous paroît d'abord ni juste, ni méchant dans un souverain dégré, & à ne regarder que d'une premiere vûë ce qui a donné lieu à sa réprobation, il seroit difficile de le condamner jusqu'à lui refuser sa pitié. Il entre même dans sa désobéissance, je ne sçais quelle religion & quelle vertu; & s'il tombe ensuite dans une infinité de crimes, c'est comme involontairement, & comme emporté par l'effet d'une Justice terrible.

Le Prophête Samuel lui ordonne de se rendre à Galgala, & de l'y attendre pendant sept jours pour offrir le Sacrifice au Seigneur. Saül pressé par les Philistins, & même abandonné par les siens, voyant que le septiéme jour étoit venu, & qu'il n'avoit point encore de nouvelles de Samuel, crut qu'il ne devoit point engager le combat sans avoir appaisé le Seigneur;

il osa donc lui sacrifier, & Samuel arriva lorsqu'il achevoit d'offrir l'Holocauste. Cette précipitation de Saül contre les ordres de Dieu & de son Prophête, a été la premiere cause de sa réprobation.

Les Amalecites étoient venus fondre avec toutes leurs forces sur le Peuple de Dieu, au sortir de l'Egypte. Dieu fut irrité contre la perfidie d'un peuple, qui étant sorti d'Esaü, & par consequent d'Abraham, comme les Israëlites, se devoit considerer à leur égard comme leur étant uni par le lien du sang. Dieu dans sa colere dit à Moyse, *J'exterminerai Amalec; & il y aura une guerre de race en race entre lui & moi.* Quatre cens ans après, Dieu choisit Saül pour exécuter sa volonté dans la ruine de ce Peuple. Il lui fit dire par Samuel de marcher contre Amalec, & de passer tout au fil de l'épée, depuis l'homme jusqu'à l'enfant qui seroit à la mamelle, & jusques aux vils troupeaux. Saül tailla en pieces tout ce qui se trouva depuis Hevila jusqu'à Sur, qui est vis-à-vis de l'Egypte; mais il épargna Agag leur Roi qu'il avoit pris vif, & réserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les Troupeaux pour l'immoler au Seigneur.

Telle a été la seconde désobéissance de Saül; de-là ce trouble dans son esprit, qui

ſucceda à l'eſprit de Dieu; de-là le meurtre de plus de quatre-vingts Prêtres revêtus de leurs habits ſacrez; la déſolation de toute la Ville Sacerdotale de Nobé; cette haine ſi injuſte & ſi cruelle dont Saül fut animé contre David; cette conſultation de la Pythoniſſe ſur la défaite d'Iſraël; & enfin la mort de ce malheureux Roi, qui eſt l'action de ma Tragedie.

J'ai dérobé l'apparition de l'ombre de Samuel au Spectateur, non-ſeulement par la difficulté de l'exécution ſur le Théatre, mais encore parce qu'il m'a ſemblé que l'ombre en paroiſſant, n'ajouteroit rien à la terreur que j'ai cru qu'exciteroit la reconnoiſſance du Roi, de la maniere qu'elle eſt amenée. D'ailleurs la conduite que je gardois en cela, rejettoit dans le quatriéme Acte le recit de cette même apparition, qui pouvoit être aſſez vif pour ſe ſoutenir encore après la Scene de la Pythoniſſe & de Saül. Je ne dois chercher à juſtifier ma conduite en cela, que par le grand ſuccès de cette même Scene, qui (ſi j'oſe le dire) a également ſaiſi la Cour & la Ville.

Les Interpretes de l'Ecriture demeurent d'accord, que cette apparition de l'ombre de Samuel ſe fit par un ordre particulier de la Juſtice de Dieu, qui prit le moment d'une évocation vaine & ſterile, pour pro-

duire un événement aussi extraordinaire que celui-là, & qui épouvanta la Pythonisse elle-même.

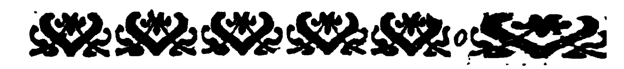
Quelques-uns disent que le Démon qui se transforme en Ange de lumiere, se presenta alors à Saül sous la figure de Samuel; & le sentiment de quelques autres est que l'ame même de Samuel s'apparut à Saül. Ce qui est dit dans l'Ecclesiastique favorise cette derniere opinion: *Samuel*, dit l'Ecriture, *s'endormit du sommeil des Justes, & il fit connoître au Roy la fin de sa vie. Sa voix s'éleva du fond de la terre pour prophétiser la ruine des Impies.*

L'Episode d'Asser m'a parut necessaire. J'ai cru qu'il falloit mettre David dans un plus grand peril, & par conséquent lui opposer quelqu'un qui fût interessé à le perdre, & à qui je donnerois toute la confiance de Saül. C'est ce qui m'a obligé même de rendre Asser amoureux de Michol, pour lui donner par-là des motifs plus pressans pour agir contre David.

Je fais venir David du Camp des Philistins dans celui de Saül; quoi qu'ayant été quelque tems dans l'Armée ennemie, disposé même en apparence à combattre contre Israël, il eût cependant été obligé, sur l'émulation des Chefs des Troupes des Philistins, de se retirer dans Siceleg, qu'A-

chis Roy de Geth lui avoit abandonné pour sa demeure, & qui passa depuis de cette maniere sous la domination des Rois de Juda. Mais cette licence m'a paru d'autant plus permise, qu'elle m'a servi à déployer le caractere, & à mettre dans un plus grand jour les moeurs & les sentimens de David. Je n'ai point cru que Saül dût expirer sur sa haine. Et voulant sauver aux yeux du Spectateur cet air de réprobation qui auroit pû le lui rendre odieux, je me suis servi du retour de David pour ménager une reconciliation entre lui & Saül mourant d'un coup mortel qu'il vient de se donner, & qui semble lui rendre toute son innocence.

J'ai pris quelques libertez à l'égard de quelques noms, pour ne me servir que de noms connus & consacrez. J'ai parlé de Sion, comme étant sous la domination de Saül, quoique je n'ignorasse pas que les Jebuséens en fussent alors les maîtres, & que ce fut sur eux que David long-tems après reprit cette Forteresse. Le Poëte ne peut ni ne doit être aussi exact & aussi scrupuleux que l'Historien, & ceux qui ont traité de sacrilege la moindre alteration des circonstances tant soit peu considerables de l'Ecriture Sainte, nous ont appris par leur exemple à négliger quelquefois leurs préceptes.



ACTEURS.

SAUL, Roi d'Ifraël.

JONATHAS, Fils de Saül.

MICHOL, Fille de Saül & Femme de David.

DAVID, Mari de Michol.

ASSER, Confident de Saül.

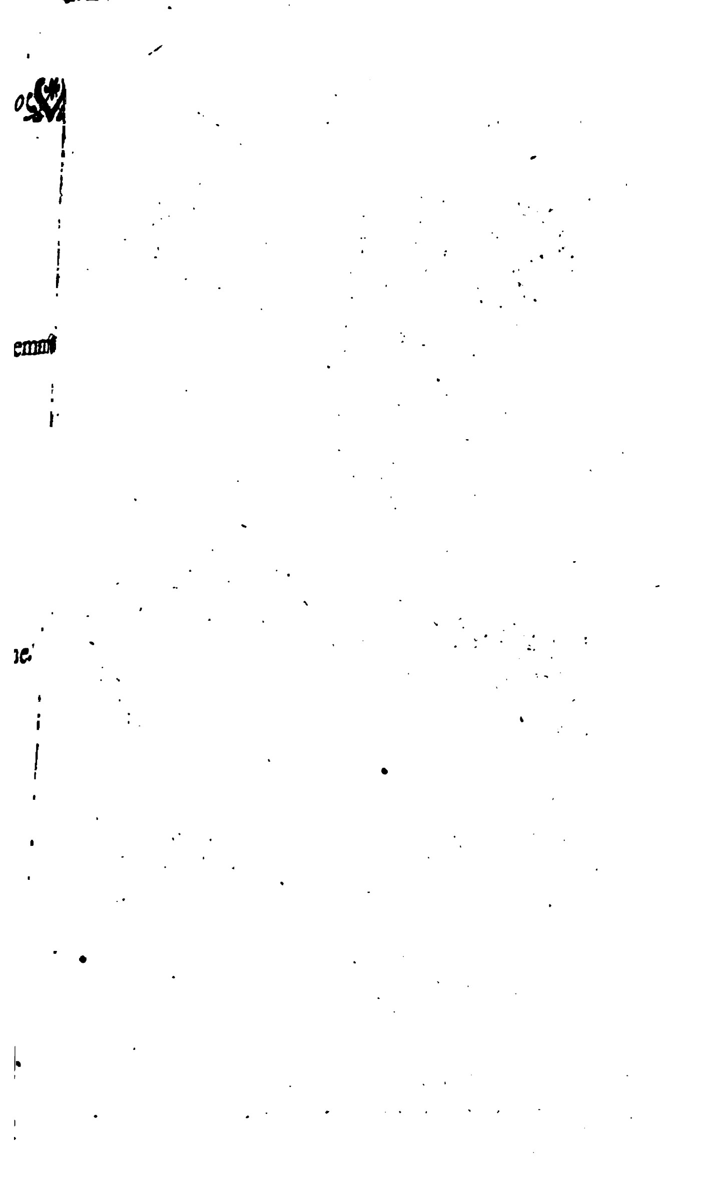
ELISE, Confidente de Michol.

ACHAS, Confident de Jonathas.

LA PYTHONISSE, ou Magicienne.

ISRAELITES, de la fuite du Roi.

La Scene eft dans le Camp, aux environs de Gelboé, dans la Tente de Saül.





l'Ombre de Samuel évoquée par Saül. Act. III. Sc. 7.



SAUL,

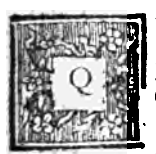
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, ACHAS.

ACHAS.



Uoi? Saül, qui par tout vainqueur
des Philistins,
D'Israel abatu releva les destins,
Qui vit à le servir nos Tribus toujours
prêtes,
D'Hevila jusqu'à Sur étendre ses con-
quétes,
Brisa l'orgueil des Rois soulevez contre lui,
Attend-il qu'en son Camp on le force aujourd'hui?
Et démentant ici sa conduite ordinaire....

JONATHAS.

Et ne connois-tu pas le trouble de mon Pere?

Dans les divers transports dont il est combattu;
De ses malheurs, du moins, sépare sa vertu.
J'en rougis comme toi; mais parmi tant d'allarmes,
Il faut le plaindre, Achas, & lui donner des larmes.
Tu sçai pour l'élever au suprême dégré,
De quel état obscur le Ciel l'ayant tiré,
Fit monter sur un Trône où tant de splendeur brille,
De Benjamin en lui la derniere famille.
De sa grandeur alors plus qu'un autre étonné,
Long-tems à s'y soustraire on le vit obstiné.
Mais si jamais le Ciel par d'éclatantes marques,
Justifia le Sceptre & le choix des Monarques;
Si sa voix aux mortels peut se faire écouter,
Tout l'appelloit au Trône où tu l'as vû monter.
De ce nouvel empire enfin dépositaire,
Des Decrets du Seigneur il perçoit le mystere.
Du feu de l'Esprit saint effets prodigieux!
Le plus sombre avenir se montroit à ses yeux.
Par sa bouche le Ciel annonçoit ses Oracles,
Il confirmoit son choix par de nouveaux miracles;
Et sa faveur depuis se déclarant toujours,
Par d'immortels exploits signaloit tous ses jours.
Mais depuis qu'épargnant une odieuse race,
L'ennemi du Seigneur devant lui trouva grace,
Reste impur d'Amalec à nos coups échapé,
D'une secrette horreur il est toujours frapé.
David, sur-tout David, est l'objet qui le blesse.
Appliqué sans relâche à nourrir sa foiblesse,
Dans d'éternels soupçons conçus sans fondement,
Son esprit inquiet trouve son châtiment;
Et rappellant en vain sa vertu démentie,
Il semble que du Ciel la main appesantie,
Cherche à vanger sur lui le mépris de ses Loix,
Et veut par son exemple effrayer tous les Rois.

ACHAS.

J'ignore le succès que le Ciel lui destine;

Mais l'Empire, Seigneur, panche vers sa ruine :
Pressé de tous côtez, Israël aujourd'hui
Ne peut trouver qu'en vous sa gloire & son appui.

JONATHAS.

Ah! si pour détourner un si funeste orage,
Il ne falloit, Achas, qu'écouter mon courage,
Qu'au milieu des perils précipiter mes pas,
Tu vois toujours en moi ce même Jonathas,
Qui vingt fois à tes yeux emporté par la gloire,
Des bras de tant de Rois arracha la Victoire.
Mais nos Juifs qu'en tous lieux entraînoient mes exploits,
N'ont plus pour moi l'ardeur qu'ils avoient autrefois.
Le Ciel ajoute encor, pour comble de misere,
La révolte d'un camp, au trouble de mon Pere;
Et parmi le Soldat tu vois quelle chaleur
De David jusqu'au Ciel éleve la valeur.
L'espoir de son retour est tout ce qui le flatte,
Tout le camp à la fois, presse, murmure, éclate...

ACHAS.

D'un camp tout plein encor de vos faits glorieux,
Le murmure, Seigneur, vous est injurieux;
Mais songez qu'il s'agit de sauver un Empire.
Quelque ressentiment qu'un noble orgueil inspire;
Ne nous écoutons plus quand l'Etat veut parler;
S'il demande David, faites-le rappeller;
Et par là Jonathas assûrant la victoire,
Même en la partageant augmentera sa gloire.

JONATHAS.

De sa gloire en ces lieux tu crois donc que jaloux,
Je détourne un secours qui les rassûre tous?
Non, non, mon amitié qu'un pareil soupçon blesse,
Ne connoît point pour lui cette indigne foiblesse.
Mais pense-t'on qu'après ces cruels traitemens,
A la Cour de Saül reçus à tous momens,
Tous ces pieges dressez que sa valeur évite,

Cette soif de son sang, son exil & sa fuite;
Seul & funeste fruit des plus nobles hazards,
David que Siceleg reçut dans ses remparts,
Au mépris d'une vie utile à la Judée,
Tentât encor du Roi la foi si mal gardée?
Que dis-je? il t'en souvient; à ses coups dérobé,
La fureur de Saül le cherchoit dans Nobé.
Du Pontife avec lui suspect d'intelligence,
Le funeste trépas signala sa vengeance;
Israël en pâlit; Nobé dans ses remparts
Vit la flamme & le fer briller de toutes parts;
Parmi les cris, les pleurs, l'enfance confondue
Dans les bras tout sanglans d'une mere éperdue;
Jusqu'aux pieds des Autels nos Prêtres assiegez,
Et de Ministres saints quatre-vingts égorgez.
Tu vis combien son ame encor peu satisfaite,
Rejetta les conseils de ce fameux Prophête,
Samuel, qui du Ciel en naissant inspiré,
De Saül jeune alors, oignit le front sacré.
Et qui sçait en effet si Dieu dans sa colere,
Ne poursuit point sur nous les crimes de mon Pere!
Cependant le tems presse, & pour dernier secours,
J'ai fait venir ma Sœur ici depuis deux jours.

ACHAS.

Depuis ce même temps, éloigné de l'armée,
J'en ai trouvé par tout la nouvelle semée.
Mais quel dessein, Seigneur, l'appelle dans ces lieux
Où rien ne peut s'offrir qui ne blesse ses yeux?
Où le fier appareil...

JONATHAS.

Comme toi, par avance,
Du retour de David j'ai senti l'importance.
Et comme par ma Sœur je puis mieux l'esperer,
Du secours de ses pleurs j'ai voulu m'assurer.
Même interêt confond son destin & le nôtre,
Elle est femme de l'un, elle est fille de l'autre;

Même

Même, aux brigues d'Aſſer je pourrai l'oppoſer,
Tu vois que de mon Pere il peut ſeul diſpoſer,
Quoiqu'il ſouffre à regret l'éclat qui l'environne,
Reſte d'un ſang fatal qui prétendit au Trône,
Et qui jadis armant les plus ſéditieux
Oppoſa ſes complots au choix même des Cieux.
Sans doute il ſe ſouvient qu'en d'autres mains remiſe,
Ma Sœur aux feux d'Aſſer avoit été promiſe;
Que mon Pere depuis s'impoſant une loi,
Rompit l'hymen d'Aſſer, & dégagea ſa foi.
Mais ſoit qu'en lui l'effet de quelque ardeur ſecrette,
Nourriſſe de ſon cœur l'eſperance indiſcrette,
Que juſques à ma Sœur il leve encor les yeux,
Ou ſoit qu'il tourne ailleurs ſes vœux ambitieux,
Ennemi de David il cherche à le détruire.
Dans les deſſeins ſecrets qu'il forme de lui nuire,
Et dont tu le peux voir jour & nuit occupé,
Je me ſuis vû ſouvent moi-même enveloppé.
Mais ma Sœur vient, quel trouble élevé dans ſon ame
Conduit vers nous ſes pas?

SCENE II.

JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ELISE.

JONATHAS.

Que fait le Roy, Madame?

MICHOL.

Ah! venez avec moi combattre ſes tranſports.
C'eſt maintenant qu'il faut redoubler nos efforts.
Des vengeances du Ciel déplorable victime,
De ſa vertu premiere un reſte encor l'anime,
Et dans ce triſte état ſon exemple fait voir

Tout ce qu'en un grand cœur produit le desespoir.
S'il suit ses mouvemens, sa perte devient sûre ;
De tout le camp mon Pere ignore le murmure.
Mais, mon Frere, à lui seul c'est trop l'abandonner.
Prévenez un malheur qui peut tout entraîner.
Hâtez-vous, craignez tout du trouble qui l'inspire,
Et songez que sa chûte est celle de l'Empire.

JONATHAS.

Vous-même de David assurez le retour.
Venez faire parler la nature & l'amour.
Je sçai qu'Eliézer à vos ordres fidelle,
De l'état de Saül lui porte la nouvelle ;
Mais c'est peu qu'une lettre exposant vos douleurs,
Trouve encore David sensible à nos malheurs,
Du Soldat mutiné lui peigne l'insolence,
Et nos fiers ennemis triomphant par avance ;
En vain vous flechiriez le cœur de votre Epoux ;
Si nous n'avons du Roi desarmé le courroux.

MICHOL.

Helas ! de ce courroux injuste ou legitime,
Je ~~suis, Prince, je suis la premiere victime.~~
Ciel arbitre des Rois, où me reduisez-vous ?
Je vois sans cesse un Pere armé contre un Epoux :
Tour à tour dans mon cœur leur défense m'est chere,
Si j'aime mon Epoux, je respecte mon Pere ;
Et dans ce triste état une sanglante loi
Semble en les separant les unir contre moi.

JONATHAS.

Madame, il n'est pas temps de repandre des larmes ;
Songez à prévenir de plus tristes allarmes.
Allons où le devoir vous appelle avec moi,
Ne tardons plus, courons. Mais on vient, c'est le Roy.



SCENE III.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ASSER & ELISE.

SAUL.

Que vois-je ici ? quel ſoin raſſemble ma famille,
Et preſente à mes yeux Jonathas & ma Fille ?
(*à Aſſer.*) Rentre, ce que je veux confier à ta foi
Ne permet point, Aſſer, d'autre temoin que toi.
Aſſer ſort.
Mais moi-même je ſens que mon tranſport me laiſſe.
Ah ! ſortons, & fuyons une indigne foibleſſe.
Mon deſſein a beſoin de toute ma fureur.

MICHOL.

Mon Pere, où courez-vous ?

JONATHAS.

Où fuyez-vous, Seigneur

SAUL.

Pourquoi ne puis-je, helas ! fuyant plus loin encore,
Derober à vos yeux l'ennui qui me dévore,
Et du Ciel ſur moi ſeul épuiſer le courroux
Qu'un noir preſſentiment me fait craindre pour vous?
Je crains que ſa fureur, par de nouveaux ſupplices,
De mes crimes encor ne vous rende complices,
Et de tant de grandeurs ne vous laiſſe pour fruit,
Le malheur qui m'accable, & la mort qui me ſuit.

MIÇHOL.

Le Ciel ſur vous, Seigneur, jette un œil moins ſevere.
Quel crime avez-vous fait ? Jadis dans ſa colere,
Lui-même il vous dicta ſes ordres ſouverains,
Et voulut châtier Amalec par vos mains.

Sa voix parle. Une aveugle & prompte obéïssance,
De nos Peres trahis entreprend la vengeance.
Le bruit de votre nom déja sert son courroux,
La victoire & l'effroi marchent loin devant vous;
Tout l'Orient se trouble, & malgré tous ses Princes
Un deluge de sang inonde ses Provinces.
Votre main triomphante en arrête le cours,
Ou plûtôt d'Agag seul elle épargne les jours;
Echappé d'une guerre en tant d'horreurs fertile,
A vos genoux, Seigneur, un Roy trouve un azile;
D'un ennemi vaincu vous devenez l'appui,
Est-ce là le forfait qui vous trouble aujourd'hui?

SAUL.

Des jugemens d'un Dieu qui peut percer l'abîme?
Cette même clemence à ses yeux est un crime.
Soit qu'il faille lui plaire, ou servir son courroux,
La pitié cruelle exige tout de nous.
Sans cesse, ou l'instrument, ou l'objet de sa haine,
Nous n'avons qu'à ce prix la grandeur souveraine.
Et si son bras sur nous vient à lancer ses traits,
Alors ses châtimens passent tous ses bienfaits.
Plus heureux dans l'état d'une obscure naissance,
J'aurois peut-être encor ma premiere innocence:
Pourquoi venant lui-même au devant de mes pas,
M'offroit-il des grandeurs que je ne cherchois pas!

JONATHAS.

Mais, Seigneur, quels malheurs marquent votre disgrace;
Et depuis quand l'Empire a-t-il changé de face?
Quel est votre ennemi? Jadis le Philistin
N'offroit à votre espoir qu'un triomphe certain:
Pourquoi donc dans ce jour...

SAUL.

Helas! que vous dirai-je?
Je crains Agag, je crains cette main sacrilege,
Qui jadis au mépris des ordres immortels,

Se hâtâ d'allumer le feu sur les Autels.
Je crains dans ma fureur Nobé réduit en cendre,
Le sang d'un Peuple saint que l'on a vû répandre.
Tant de vœux rebutez, tant d'impuissans regrets,
Nos victimes, le Ciel, nos Prophêtes muets;
Tout m'épouvante, & n'offre à mon ame abbatue,
Qu'une foule de maux, dont le moindre me tue.

JONATHAS.

Hé bien, de nos destins, sans hazarder vos jours;
Souffrez, Seigneur, que seuls nous poursuivions le cours;
D'autant plus assurez au combat qui s'apprête,
Que nous ne craindrons point pour votre auguste tête.
Mais avant tout, Seigneur, daignez nous accorder,
Un secours important que j'ose demander.
Rappellez un Héros qui chérit votre gloire,
Dont par-tout la présence entraîne la victoire,
Que de ses envieux la fureur vous ravit;
Que par des nœuds sacrez...

SAUL.

Moy, rappeller David?
Vous voulez qu'en mon sein je recelle un perfide,
Un rebelle, un ingrat, que dis-je! un parricide?
D'une indigne amitié perdez le souvenir,
Vous pressez son retour, craignez de l'obtenir.
Qu'à bon droit aujourd'hui mon courroux implacable
N'impute qu'à lui seul le malheur qui m'accable;
Mais enfin sans chercher à déssiller vos yeux,
Ne vous suffit-il pas qu'il me soit odieux?
Ah! le sang contre vous à peine me rassure:
Et quand vous épousez l'interêt d'un parjure,
Puis-je après ses forfaits, & le nœud qui vous joint;
Parmi mes ennemis ne vous confondre point?

MICHOL.

Je ne vous parle plus, Seigneur, comme à mon Pere.
Hélas! ce nom sacré ne vous touche plus guére;

Mais pleine de douleur, aussi-bien que d'effroi;
Oubliant qui je suis, je m'adresse à mon Roi.
Je viens pour un Epoux vous demander justice;
Et s'il est criminel ordonnez son supplice.
Mais de son innocence aujourd'hui défenseur
De l'imposture aussi confondez la noirceur.
En vain j'ai recherché les crimes d'une vie
Et toujours enviée, & toujours poursuivie;
De tous côtez, Seigneur, je ne vois que vertus,
Que des Rois subjuguez, des Peuples abatus,
D'un superbe Ennemi l'audace reprimée,
D'Israël consterné la gloire ranimée,
Et tant d'autres exploits dont votre cœur épris,
Dans mon Hymen alors lui fit trouver le prix.
Errant & fugitif avec quelques Cohortes,
On dit que Siceleg l'a reçu dans ses Portes;
Mais que sur Amalec détournant tous ses coups,
Parmi vos ennemis, il n'agit que pour vous.
Qu'Achis même, trompé par ses marches couvertes,
Croit tous les jours par lui s'enrichir de nos pertes,
Lorsque le même bras qui devient notre appui,
N'a pû nous épargner sans retomber sur lui.
Mais si dans ces remparts Siceleg le recelle,
Que de vos mains, Seigneur, un ordre l'en rappelle:
Ces monstres dont l'envie attira le courroux,
S'enfuiront devant lui, s'il paroît devant vous.

JONATHAS.

Oui, Seigneur, écartez un soupçon qui l'outrage;
De ses persecuteurs votre haine est l'ouvrage,
Leur envie alluma ce courroux éternel,
David moins vertueux seroit moins criminel.
Quand l'oreille d'un Roi s'ouvre à la calomnie,
D'injustices, de maux, quelle suite infinie!
Des plus nobles dehors le méchant revêtu,
Attaque l'innocence, & poursuit la vertu;
Et jaloux d'un Sujet dont la gloire le gêne,

Fait servir & l'Empire, & les Rois à sa haine.
Dût enfin m'accabler, Seigneur, votre courroux,
Je ne ménage rien quand je parle pour vous.
De ma Sœur en ces lieux dissipez les allarmes,
Accordez un Epoux à ses vœux, à ses larmes;
A vous même, aux destins d'Israël hazardez....

SAUL.

Hé bien, il faut vouloir ce que vous demandez.
Immolons à David votre gloire & la mienne.
Vous voulez son retour, je consens qu'il revienne;
Qu'à son ambition ici nos propres mains,
D'un Trône qu'il dévore ouvrent tous les chemins:
Malgré moi, contre vous, il vous faut satisfaire.
Si par tous les complots que j'attens pour salaire
Il justifie encore un si juste courroux,
Sa perfidie au moins me vengera de vous.

MICHOL.

Ah! dans mon Roi, Seigneur, je retrouve mon Pere.
Ainsi le Ciel s'apprête à finir ma misere.
Sur nos sacrez Autels que d'encens va bruler!
Courrons hâter l'instant qui doit le rappeller.
Bien-tôt vous le verrez voler pour vous deffendre.
Mais, que vous veut Asser?

SCENE IV.

SAUL, JONATHAS, MICHOL, ASSER, ACHAS.

SAUL.

Que viens-tu nous apprendre?

ASSER.

Ah! preveniez les maux qui menacent l'Etat.

D'un Enfant d'Israël apprenez l'attentat.
De l'Empire déja partageant la conquête,
Le Philistin s'avance, & David à leur tête.
L'élite de nos Juifs par lui-même séduits,
A paru dans leur Camp sous les Drapeaux d'Achis.
Et que sert à Sion l'appui de ses murailles,
Lorsque ses propres mains déchirent ses entrailles ?
Du combat dans le Camp on a semé le bruit,
Et l'on ne doute point que le jour qui nous luit,
De vos fiers ennemis n'excite le courage,
Et n'éclaire entre vous un horrible carnage.

MICHOL.

Ah ! Ciel !

JONATHAS.

Qu'entens-je ?

SAUL.

Hé bien, daignez ouvrir les yeux ;
Reconnoissez enfin ce Héros glorieux.
C'est donc là pour son Roi cette ardeur qui le presse ?
Où m'alloit emporter une aveugle tendresse ?
Mon courroux dans mon cœur étoit prêt d'expirer.
Ah ! barbare ! avec toi tout semble conspirer.
De tous ses attentats le Ciel même est complice.
Allons, je vais moi seul poursuivre son supplice.
Trahi de toutes parts, je mourrai sans effroi,
Si j'entraîne en mourant le perfide avec moi.

SCENE V.

JONATHAS, MICHOL, ACHAS, ELISE.

MICHOL.

De tout ce que j'entens, grand Dieu, que dois-je croire ?
Quoi ! jusques-là David auroit trahi sa gloire ?

Quoi !

Quoi ! de Sion en pleurs le triste souvenir,
Votre amitié, le sang n'ont pû le retenir ?
Si malgré tant de nœuds, le soin de sa vengeance
Entre un barbare & lui remet l'intelligence,
S'il dément en ce jour tant d'exploits immortels,
Et du Dieu d'Abraham foule aux pieds les Autels,
Hélas ! puis-je penser que fidele à sa flamme,
Quand il immole tout, il épargne sa femme ?

JONATHAS.

Vous écoutez peut-être un injuste transport :
D'Eliezer au moins attendez le rapport.
Adieu, de mon côté je vais moi-même apprendre
D'où naît ce bruit fâcheux que l'on vient de répandre.
L'imposture sans doute aura pû le semer.

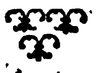
SCENE VI.

MICHOL, ELISE.

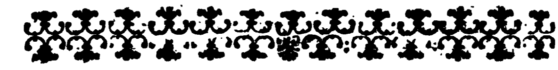
MICHOL.

AH ! courons sur leurs pas pour mieux m'en informer.
Hélas ! de quels desseins faut-il qu'on le soupçonne !
Et toi, qui vois la crainte où mon cœur s'abandonne,
Daigne m'apprendre, ô Ciel, dans un mal si pressant,
Si David est coupable, ou s'il est innocent.

Fin du premier Acte.







ACTE II.

SCENE I.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

Elise, ce rapport n'étoit que trop fidele;
Et confirmant d'Asser la sanglante nouvelle,
Eliezer déja de retour dans ces lieux,
A des pleurs plus cruels ouvre encore mes yeux.
On dit qu'avec Achis David d'intelligence,
Par des liens plus forts s'unit à sa vengeance :
Et le coup qu'à mon Pere il adresse aujourd'hui,
Doit me percer le cœur pour aller jusqu'à lui.

ELISE.

Quel est le fondement d'un discours qui m'étonne?
O Ciel! que dites-vous?

MICHOL.

Que l'ingrat m'abandonne.
Par quel éclat trompeur d'amour & de vertu
Au dernier des affronts, Ciel, me préparois-tu?
Quelle honte pour moi, pour toute ma famille,
Si de ce Roi barbare il épouse la fille!
Ce bruit dont à tes yeux mon cœur est éperdu,
Dans toute la Judée est déja répandu.
Aux filles d'Israël mon malheur se raconte,
Tout l'Univers bien-tôt sera plein de ma honte.
Mais, chere Elise, enfin connois-en tout l'excès,

Tu vois de tant de pleurs le funeste succès.
Fille d'un Roi puissant, sous qui trembla l'Asie,
Vil enfant de Jessé, David me sacrifie,
D'un sacrilege amour je sçais son cœur épris;
Et loin de l'en punir par un juste mépris,
Ordinaire réssource en de telles disgraces,
Je sens que mon cœur vole encore sur ses traces;
Que loin de s'indigner contre un perfide Epoux,
J'ai plus d'amour encor que je n'ai de courroux.

ELISE.

Quoi! sans chercher, Madame, aucune autre lumiere,
Votre ame au moindre bruit se livre toute entiere,
Et déja croit David rangé sous d'autres Loix?
Ah! songez bien plûtôt à quels brillans exploits
Saül de votre cœur attachant la conquête,
De six cens Philistins lui demanda la tête.
Après tous ses efforts pour aller jusqu'à vous,
Quel soudain changement craignez-vous d'un Epoux?
Je vois dans ses desseins un secret que j'ignore:
Mais sans doute pour lui le Ciel agit encore.
Vous le verrez, Madame; & loin de vous trahir...

MICHOL.

En vain par tes discours tu prétens m'éblouïr.
Mais il faut détourner cet orage funeste.
C'en est fait, commençons, le Ciel fera le reste.
Je cours executer un illustre dessein,
Que l'amour & la gloire ont formé dans mon sein:
Il est digne du sang dont le Ciel m'a fait naître:
Allons trouver le Roi. Mais je le vois paroître.
Quel est le nouveau trouble, ô Ciel, où je le voi?



SCENE II.

SAUL, MICHOL, ACHAS, ELISE.

SAUL.

QUoi ! mes propres Sujets m'imposeront la loi ?
Il ne vous manque plus, trop pleins de vos allarmes,
Qu'à tourner contre moi la pointe de vos armes,
Lâches, vous refusez de marcher sur mes pás.
Allez, Achas, allez qu'on cherche Jonathas ;
Qu'il viènne, de son Pere embrassant la défense,
Et soutenir ma gloire, & punir leur offense.

SCENE III.

SAUL, MICHOL, ELISE.

SAUL.

MA Fille, vous voyez où me réduit le sort.
Au sortir de ces lieux, plein d'un juste transport,
J'allois, vous le sçavez, par l'effort de mes armes,
Ou périr, ou venger ma puissance & vos larmes ;
Mais tout un Camp est sourd à mon commandement,
Je n'ai trouvé que trouble & que frémissement.
A quelle foi, grand Dieu, quelle fureur succede !

MICHOL.

Cedez, Seigneur, cedez au tems à qui tout cede.
Sçachez par un conseil prudent & genereux,
De leur propre fureur sauver des malheureux.
Sauvez l'Etat, vous-même. Un seul secours vous reste,

Détachez un Héros d'une Ligue funeste ;
De ses engagemens rompez tous les liens,
Je puis vous en ouvrir d'infaillibles moyens.

SAUL.

Qui moi! j'irois, frappé d'une crainte servile,
Contre ma gloire encor prendre un soin inutile?

MICHOL.

Non, non, c'est à mes pleurs que ce soin est permis.
Souffrez que j'aille...

SAUL.

Où donc?

MICHOL.

Au Camp des Ennemis.

SAUL.

Qu'entens-je, juste Ciel! ma surprise est extrême.
Ma Fille dans leur Camp? Vous?

MICHOL.

Oüi, Seigneur, moi-même.
Qui pourroit m'arrêter, & que redoutez-vous?
La presence, le nom, le rang de mon Epoux,
La splendeur de ce sang dont je suis descenduë;
La majesté des Rois avec moi confonduë;
L'éclat de ce projet, tout paroît écarter
Ce qu'un autre peut-être auroit à redouter.
Ah! quelque affreux péril que vous puissiez me peindre,
Mes malheurs m'ont appris, Seigneur, à ne rien craindre.
Toujours loin d'un Epoux, tremblante pour ses jours,
Le fer jusqu'en mon lit en poursuivit le cours.
Un frere condamné dans les bras de la gloire,
A presque de son sang racheté sa victoire.
J'ose vous l'avoüer avec quelque pudeur,
Je n'ai pû m'affranchir d'une trop vive ardeur.
Plaignez mon infortune, & voyez sans colere

Mes soins pour un Epoux quand ils sauvent un Pere.

SAUL.

Non, non, qu'un choix plus digne & de vous & de moi,
Ma Fille, en d'autres mains remette votre foi.
Et qui sçait si du Ciel la haine redoublée
Ne redemande point cette foi violée,
Et d'Asser avec vous renoüant le destin,
Ne veut pas vous contraindre à lui donner la main?

MICHOL.

Que dites-vous? ô Ciel! & que viens-je d'entendre?
A quelque nouveau choix, moi, je pourrois prétendre?
Je mettrois dans mon lit l'implacable ennemi
Qu'en ses ressentimens j'ai moi-même affermi?
Au destin de David votre fille attachée,
Par aucune autre loi n'en peut être arrachée,
Et contre un nœud si saint quoi que l'on puisse oser,
Ce n'est que par ma mort qu'on pourra le briser.

SAUL.

Ah! craignez d'irriter un Pere qui vous aime.
Oubliez un Epoux qui vous trahit lui-même;
Qui maintenant peut-être à l'aspect des faux Dieux,
Lorsque pour lui de pleurs se remplissent vos yeux,
Digne appui des Autels où sa main sacrifie,
Forme les nouveaux nœuds de l'Hymen qui le lie.
Ah! du moins renfermez ces regrets odieux.
Ne vous souvient-il plus ....

SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ACHAS, ELISE.

ACHAS.

Je rentre dans ces lieux,
Seigneur, & tout le Camp par mille cris de joye

Vous annonce un ſecours que le Ciel vous envoye.

SAUL.

Que dis-tu ? quel ſecours ? Où donc eſt Jonathas ?

ACHAS.

Par votre ordre, Seigneur, je marchois ſur ſes pas,
Lorſqu'un deſſein ſecret l'éloignoit de l'armée.
Deja ſur ſon abſence elle étoit allarmée,
Trop pleine des périls où ſon cœur l'a conduit.
Mais il rentre, & plus fier d'un ſecours qui le ſuit;
Il ſemble dans l'éclat d'une nouvelle gloire,
Sur ſes pas en triomphe entraîner la victoire.
Le Ciel eſt auſſi-tôt frappé de mille cris.
L'allegreſſe par-tout s'empare des eſprits.
On ſe mêle, on s'embraſſe; & parmi quelques larmes,
L'eſperance ſuccede aux plus vives allarmes.
Enfin de leur effroi tous vos ſoldats remis.....

SAUL.

Quoi ? quelque eſpoir encor pourroit m'être permis ?
Le bras de Dieu, ſervant le courroux qui me guide,
Puniroit des mutins, pourſuivroit un perfide ?
De l'honneur d'Iſraël le Ciel ſeroit jaloux ?

SCENE V.

SAUL, JONATHAS, ACHAS, ASSER, MICHOL, ELISE.

JONATHAS.

N'En doutez point, Seigneur, l'Eternel eſt pour vous.
Ainſi dans ſes deſſeins ſa ſageſſe éclatante
Dérobe ſa conduite, & ſurprend notre attente.
Les larmes d'Iſraël ne coulent point en vain.
Le Ciel arme pour vous une invincible main.

SAUL.

Quand pourrai-je baiser cette main salutaire,
Mon Fils ? Mais quoi ? parlez, c'est trop long-tems se
taire.
Quels sont-ils ces secours par le Ciel envoyez ?
Quel est l'heureux appui ?

JONATHAS.

Seigneur, vous le voyez.

SCENE VI.

SAUL, JONATHAS, DAVID, MICHOL, ASSER, ACHAS, ELISE.

SAUL.

Que vois-je ? où suis-je ? ô Ciel ! en croirai-je ma
vûë ?

MICHOL.

Quel objet s'offre, Elise, à mon ame éperduë ?

SAUL.

David devant mes yeux !

MICHOL.

Daigne encor le sauver,
Ciel !

SAUL.

Jusques dans mon Camp ose-tu me braver ?
Perfide.

DAVID.

Non, Seigneur. A ma gloire fidele,
N'attendez rien de moi qui soit indigne d'ele.
Moins prompt à s'exposer à cet ardent courroux,
Peut être que quelque autre auroit tout craint de vous.
Mais de pareils soupçons sont d'une ame ordinaire.
Je puis venir vers vous sans être téméraire :
Sûr qu'en Saül par-là retrouvant un appui,

J'excite son grand cœur à s'armer contre lui.

SAUL.

Par quel égard frivole enchaînant ma justice,
Crois-tu te dérober aux rigueurs du suplice?
Et quelle foi doit-on aux perfides mortels?
Quoi donc? foulant aux pieds les Loix & les Autels,
Etouffant dans ton cœur l'amour & la nature,
Infidele à la fois, parricide & parjure,
Avec mes ennemis conjuré contre moi,
Brûlant de te plonger dans le sang de ton Roi,
Prêt d'envahir un trône, où mon aspect te blesse....

DAVID.

Ah, Seigneur! est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Et de ma foi toujours peut-on se défier?
Mais plûtôt est-ce à moi de me justifier?
Ma vertu jusques-là ne doit point se contraindre.
L'innocence en effet ne peut jamais rien craindre.
Le Ciel sçait la défendre, & même la venger.
Entre Saül & moi c'est à lui de juger.
D'ailleurs enfin le tems, le péril, tout nous presse,
Un soin plus important tous deux nous intéresse.
Long-tems dans Siceleg contraint de me cacher,
Le salut d'Israël vient de m'en arracher.
D'un long exil, Seigneur, la honte & la souffrance,
M'a de vos ennemis acquis la confiance;
De leur prévention mon zele s'est servi,
J'ai passé dans leur Camp, de quelques Juifs suivi.
Le Ciel de mes desseins applanissoit la voye,
Le Roi de Geth, Achis me reçoit avec joye.
Bien-tôt me prodiguant ses secrets entretiens,
Il cherche à m'attacher par les plus forts liens,
Et veut d'un malheureux que votre haine chasse,
Par l'Hymen de sa fille honorer la disgrace.
Mais frappé d'un discours que j'écoute à regret,
Tous mes sens soulevez frémissent en secret,
Et mon cœur rappellant des flammes légitimes

De ses offres alors lui fait autant de crimes.
Enfin dans son parti ces Rois interessez,
Ces mille Legions, tous ces chars hérissez,
Prêt de fondre sur vous l'impétueux orage.
Du plus pressant péril me laissant voir l'image;
Malgré le peu d'espoir dont mon cœur est flatté,
Je propose une paix, & je suis écouté.
L'ennemi dans mes mains a remis sa querelle :
Dans votre Camp, Seigneur, voilà ce qui m'appelle.
Du desir de la paix si vous étiez pressé,
Parlez, je cours finir ce que j'ai commencé.
Mais si toujours ardent contre un peuple idolâtre,
Le grand cœur de Saül ne cherche qu'à combattre,
De l'honneur d'Israël & du vôtre jaloux,
Souffrez que je soutienne un si noble courroux.
Commandez, permettez que marchant sur mes traces,
Six cens Juifs qu'à mon sort attachent leurs disgraces,
Dans leur proscription fideles à leur Roi,
Viennent vaincre, Seigneur, ou mourir avec moi.

SAUL.

O Ciel! dans quel état votre entretien me laisse?
Dans mon cœur tout à coup quelle étrange foiblesse!
Quoi, je sens ma fureur prête à s'évanoüir?
Et de mon trouble encor je le laisse joüir?

MICHOL.

Que craignez-vous, Seigneur, d'une vertu si pure?
Achevez le triomphe, étouffez l'imposture.
A ce trouble, du Ciel reconnoissez la voix,
Et cette main de Dieu qui tient le cœur des Rois.

SAUL.

Que me demandez-vous? Ciel! quelle est votre envie?
Vous voulez qu'on m'arrache & l'Empire & la vie,
Et loin de prévenir de funestes desseins....

DAVID.

De quel sang innocent ai-je souillé mes mains?
Par des liens sacrez attachez l'un à l'autre,

Je pourrois commencer par répandre le vôtre ?
Et sur mon Souverain, après tant de bienfaits,
Tomberoit ma fureur & mes premiers forfaits ;
On me verroit passer toutes les perfidies,
Et sur l'Oint du Seigneur porter mes mains hardies ;
Que dis-je ? En votre camp contre moi sans secours,
Le sommeil & la nuit m'abandonnoient vos jours.
D'un ennemi sans cesse ardent à nous poursuivre,
Respecte-t-on le sang, lorsque tout nous le livre ?
Cependant trop content en détournant mes pas,
De vous ravir le fer dont s'armoit votre bras,
Je laissai de ma foi cette preuve certaine.
Ah ! si quelques mortels excitent votre haine,
Puisse le Tout-puissant, arbitre entre eux & moi,
Détourner sur leurs jours le courroux de mon Roi,
Dévoiler à ses yeux l'artifice & le crime,
Et laver de leur sang la vertu qu'on opprime.
Mais si dans ses decrets impénétrable à tous,
Le Ciel excite seul un si cruel courroux ;
J'en adore la main : Heureux si sa justice
De mes ressentimens reçoit le sacrifice !
Mais déja votre cœur commence à s'ébranler ;
Vous soupirez, Seigneur, je vois vos pleurs couler.
Par ces augustes mains, ces genoux que j'embrasse,
Achevez ; qu'à vos yeux je puisse trouver grace,
Voir enfin sur ma foi vos doutes éclaircis,
Mon sang versé, pour vous confirmer...

SAUL.

Ah ! mon Fils !
Vous me demandez grace, & je suis seul coupable.
O piété sincere ! ô vertu qui m'accable !
C'en est trop. Mais souffrez que je respire enfin.
D'Israël aujourd'hui vous sçaurez le destin.
Jonathas, cependant allez revoir l'armée.
Ma Fille, désormais cesse d'être allarmée.
(*David en l'embrassant.*)

Allez vous reposer dans mon appartement.
Que seul avec Asser on me laisse un moment.

SCENE VII.

SAUL, ASSER.

SAUL.

DE son retour, Asser, que faut-il que je pense?
Et dans quel tems le Ciel nous rend-t'il sa presence?
Lorsque de tout un camp prêt à se revolter,
Le murmure déja commence d'éclater;
Que du cœur de nos Juifs la foi va disparoître;
Quand il peut se venger, lorsqu'il le doit peut-être;
Et s'il ne faut enfin rien cacher à ta foi,
Quand l'effroi s'emparant de l'ame de ton Roi...
Mais tu ne me dis rien. Trop plein de ta surprise,
Je vois...

ASSER.

Que voulez-vous, Seigneur, que je vous dise?

SAUL.

Ce que je veux, Asser? est-ce à toi d'en douter?
Ton zele maintenant ne peut trop éclater.
Laisse un déguisement que ton respect affecte.
Ose parler, ta foi ne peut m'être suspecte.

ASSER.

Continuez, Seigneur, un si noble dessein,
Et recevez David jusques dans votre sein.
J'ai vû couler pour lui de veritables larmes.
Mais quoique contre vous, vous lui donniez des armes;
Que peut-être éblouï par des prétextes vains,

Vous le rendiez vous-même à l'eſpoir des mutins,
Quoi que puiſſe ordonner enfin la deſtinée,
Tout vous lie à la foi que vous avez donnée.

SAUL.

A ſon nom ſeul, Aſſer, je pâlis, je fremis ;
Seul il m'occupe plus que tous mes ennemis.
Au bruit de ſes exploits mon ame eſt éperduë.
Mais ſi-tôt que le Ciel le ramene à ma vûë,
J'écarte les ſoupçons que j'avois pû former,
Et contre moi pour lui je ſuis prêt à m'armer.
De mon aveuglement telle eſt la violence...

ASSER.

Ah! Seigneur, s'il faut rompre un dangereux ſilence,
Si mon cœur à ſon tour doit s'ouvrir à vos yeux,
Croirai-je que David, ardent, ambitieux,
Et peut-être touché d'une juſte colere,
Pour votre gloire encor montre un zele ſincere?
Pourriez-vous le penſer? Quoi! ne voyez-vous pas
Son eſpoir, ſes deſſeins marquez dans tous ſes pas?
Croit-on dans le peril qu'en aveugle il ſe jette?
Il laiſſe Siceleg ouvert à ſa retraite,
Il paſſe aux ennemis, où même à notre aſpect
Suivi de tant de Juifs David n'eſt point ſuſpect;
Il quitte enfin leur camp ſur ſa foi, ſans ôtage;
Pour vous déſabuſer en faut-il davantage?
Ah! periſſe le jour qu'il trouva votre appui,
Quelle foule de maux trainoit-il après lui!
En vain dans votre Cour produit par la fortune,
La faveur le tira d'une foule importune,
Seul coupable du ſang que vous avez verſé,
De ce jour vos malheurs, Seigneur, ont commencé;
Comme ſi Samuel par un ordre ſuprême
Eût dès-lors ceint ſon front de votre Diadême.
Et quel eſt dans ces lieux l'appareil qui le ſuit?
De ſes fauſſes vertus Jonathas eſt ſéduit.
De vos peuples cheri, tout votre camp l'adore;

Et pour le condamner qu'attendez-vous encore?

SAUL.

Oüi, c'eſt trop, cher Aſſer, abuſer de ta foi.
Mais pardonne une erreur qui n'accabloit que moi.
Prêt à l'abandonner au zele qui t'anime,
Mais ſans ceſſe agité ſous la main qui m'opprime,
Dans le trouble où je ſuis, je veux executer
Ce que tantôt mon cœur venoit de projetter.
Mon malheur n'admet plus que des moyens extrêmes;
Viens, & ſondons encor les volontez ſuprêmes,
Fallut-il les combattre ou fléchir les genoux,
Rompons un voile affreux entre le Ciel & nous.

ASSER.

Quoi donc, ignorez-vous qu'aux cris de nos Prophêtes
Le Ciel eſt toujours ſourd? que leurs bouches muettes...

SAUL.

Ah! quoique juſqu'ici le Ciel ait pû celer,
Par d'autres voix, Aſſer, il pourra nous parler;
Et pour ſçavoir quel ſort me garde ſa juſtice,
Il faut de l'enfer même employer l'artifice.

ASSER.

Ciel!

SAUL.

Sans vouloir moi-même encor te retenir,
Cherche un de ces Mortels qui percent l'avenir;
Je veux de Samuel interroger la cendre.

ASSER.

Un tel deſſein, Seigneur, a de quoi me ſurprendre;
Et quel que ſoit le ſort de ces eſprits heureux,
Eſt-il un art enfin qui puiſſe agir ſur eux!
D'un pouvoir qui du Ciel perce tous les myſteres,
Quoi? d'aveugles mortels ſeroient dépoſitaires?

SAUL.

Ah! ſoit que de leur art le charme dangereux

Contre le Ciel agisse, ou bien le Ciel par eux;
Au seul bruit de leurs voix on sent trembler la terre,
L'onde arrête son cours au lit qui la resserre,
Le Ciel s'ouvre, dit-on, & se laisse entrevoir,
Par eux enfin, Asser admire leur pouvoir,
Les jours les plus sereins deviennent des nuits sombres,
Et du sein de la mort ils évoquent les Ombres.

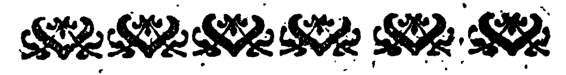
ASSER.

Ordonnez, je suis prêt; mais ne songez-vous pas
Qu'un ordre de vos mains en purgea vos Etats,
Et que par une loi severement suivie,
Nul ne peut s'y montrer qu'aux dépens de sa vie?
Ah! du moins retenu par vôtre propre loi,
Daignez en d'autres soins disposer de ma foi.

SAUL.

Et quel est, cher Asser, cet effroi qui t'inspire?
Un Prince, de ses loix reconnoît-il l'empire?
Ce pouvoir souverain d'où partent tant de droits,
En vous les imposant en affranchit les Rois.
Montre enfin que pour moi ton zele s'interesse,
Et découvre quelqu'un par force ou par adresse.
Mais sur tout en ces lieux conduis-le sans témoins,
Va, pars, j'attens bien tôt le succès de tes soins.
Par là de nos destins devoilons le mystere,
Et que l'Enfer s'explique, où le Ciel veut se taire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

DAVID, MICHOL.

DAVID.

C'Eſt donc ici, Madame, où le Roi dans mes mains
Doit remettre aujourd'hui ſes ordres ſouverains ?
Mais quoi ? lorſqu'à vos yeux ſon changement éclatte,
Lorſqu'après tant de maux la fortune nous flate,
Que la terre & le Ciel pour nous ſont déclarez,
Quel effroi vous ſaiſit ? que dis-je ? vous pleurez.
O Ciel ! de quel accueil ma tendreſſe eſt ſuivie !

MICHOL.

Triſte effet des malheurs dont je ſuis pourſuivie !
Mon cœur d'un nouveau trouble eſt ſans ceſſe agité.

DAVID.

Que craignez-vous ?

MICHOL.

Je crains ce que j'ai ſouhaité.
D'Iſraël en vos mains le Ciel met la deffenſe,
Je vous revois, Seigneur, enfin ; votre preſence
Diſſipe les ſoupçons qui m'avoient pû troubler ;
Mais en me raſſurant, vous me faites trembler.

DAVID.

Qu'entens-je ? quel langage ! Hé quoi ? lorſque j'eſpere....

MICHOL.

Je vous aime, Seigneur, & je connois mon Pere.
Je crains quelque retour d'un cœur toûjours jaloux,
Je crains ce Camp nombreux trop déclaré pour vous,
Leur revolte, leurs cris, la publique allegresse,
Sur-tout de Jonathas le zele & la tendresse,
L'ennemi remettant son sort entre vos mains,
Votre gloire, mes pleurs, voilà ce que je crains.

DAVID.

Ah! Madame! Saül triomphant & tranquile,
A se laisser surprendre, il est vrai, trop facile,
M'a pû loin de vos yeux forcer à me bannir.
Mais enfin ses malheurs vont tous nous réunir.
Le peril m'occupant d'un plus noble exercice,
Fera pâlir l'envie, & taire l'injustice;
Et j'ai, quelque courroux qu'il gardât contre moi,
Son salut pour garant au deffaut de sa foi,
A vos pieds dans ce jour c'est lui qui me ramene,
Madame, & je benis la fortune inhumaine,
Qui nous a rapprochez par cent perils divers.
Voilà ce qu'annonçoient ces Oracles couverts,
Dont la promesse encor presente à ma mémoire,
Du sein de mes malheurs devoit tirer ma gloire.

MICHOL.

Helas! si quelque espoir nous est encor permis,
Si loin de vous compter parmi ses ennemis,
Mon Pere vous remet ses droits ou sa vengeance,
D'où vient à vous revoir si peu de diligence?
Pour de si hauts desseins, quoi? ne devroit-il pas,
Ou vous suivre de près, ou devancer vos pas?
Où sommes-nous enfin? d'où vient que cette tente
Ne nous presente plus cette pompe éclatante,
Cet appareil guerrier, ces brillans monumens,
De la grandeur des Rois terribles ornemens?
Que dis-je, en tous ces lieux rien ne s'offre à la vûë.
Des Gardes dispersez, une Cour disparuë....

Quel silence se joint à l'horreur de la nuit!
Mais on ouvre, Seigneur, & j'entens quelque bruit.

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

Le Roi vous suit sans doute, & doit ici se rendre.

ASSER.

Par son ordre je viens le chercher ou l'attendre.
Seigneur, il ne croit pas vous trouver dans ces lieux;
Je crains que votre aspect ne blesse encor ses yeux.
Prenez pour lui parler un tems plus favorable,
Et donnez ce relâche au tourment qui l'accable.

DAVID.

Et qu'a donc mon aspect qui puisse l'offenser?
Parlez, expliquez-vous.

ASSER.

Daignez m'en dispenser.
Son dessein cependant n'a rien qui vous regarde.
Par son ordre déja j'ai dispersé sa Garde,
Ecarté tout le monde; & Saül par mes soins
Croit pouvoir dans ces lieux me parler sans témoins.

DAVID.

J'ignore les secrets dont trop de confiance
Va bien-tôt dans vos mains remettre l'importance;
Mais je serai surpris, vous ayant consulté,
Si le soin de sa gloire est le seul écouté.

ASSER.

Contre un pareil soupçon ma foi me justifie.
Du moins, Seigneur, du moins il faut que je le die;
Jamais jusques ici contre mon Souverain

Siceleg ne m'a vû les armes à la main..

DAVID.

Moins encore a-t-on vû l'ardeur qui vous excite;
Chasser loin de ses murs le fier Amalecite;
Sur lui, non sur les Juifs, s'enrichir de butin,
Et même en le servant tromper le Philistin.
Près d'Achis pour Saül mon zéle égal au vôtre....

ASSER.

Les menager tous deux, c'est trahir l'un & l'autre.

DAVID.

Je me trompe, & sans vous Israël confondu.....

ASSER.

J'en ai sauvé l'honneur.

DAVID.

Dites plûtôt vendu;
Et d'un crédule espoir trop souvent la victime...
Mais je dois retenir un courroux legitime,
Et ma juste fierté que blessent vos discours,
D'un si long entretien devroit finir le cours.
Mais je veux voir Saül. Sa volonté connuë
Par lui-même.....

MICHOL.

Ah! daignez vous soustraire à sa vûë,
Seigneur! vous connoissez ses transports furieux.

DAVID.

Hé bien, vous le voulez, je vous laisse en ces lieux.
Heureux lui-même enfin, que son sang l'attendrisse.
Ma gloire dépend peu d'un indigne caprice.
Je respècte un courroux à lui-même cruel,
D'où peut-être dépend le destin d'Israël.



SCENE III.

MICHOL, ASSER.

MICHOL.

Seigneur...

ASSER.

Dans ce moment je n'ai rien à vous dire;
Madame, à vos souhaits puisse Saül souscrire.
Suivez votre dessein : mais souffrez que pour moi,
Me dégageant des soins confiez à ma foi...

MICHOL.

Ah! laissez-vous toucher d'un soin plus légitime.
Si jamais votre cœur jaloux de mon estime
A quelque noble effort a voulu s'élever,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il me le faut prouver;
C'est en servant David que je pourrai vous croire;
Et ne suffit-il pas pour ménager sa gloire,
Quel que puisse être en vous ce courroux affermi,
Qu'il ait quelques vertus, & soit votre ennemi.

ASSER.

Madame, sans raison votre ame est allarmée.
Pour lui votre Epoux voit & le Peuple & l'Armée.
Leur zéle dans le Camp vient de se signaler.
Mais enfin le Roi vient, vous pouvez lui parler.



SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ASSER.

MICHOL.

De vos desseins, Seigneur, que faut-il que j'augure?
Quand d'un Pere attendri la bonté me rassure,
Quel changement sensible à mon cœur étonné
Suspend un entretien par vous-même ordonné?

SAUL.

Chargé de mille soins dans mon inquiétude,
Ma fille, j'ai besoin d'un peu de solitude.
Votre presence même irrite mon tourment.
Laissez-moi, retournez dans votre appartement,
Votre Epoux informé de ce que je désire,
Va bien-tôt....

MICHOL.

Il suffit, Seigneur, je me retire.
Puisse le Ciel lui seul vous inspirer ici.

SCENE V.

SAUL, ASSER.

SAUL.

Hé bien, tes soins, Asser, auroient-ils réussi?
Dis-moi, quel est le fruit que je dois en attendre?
Un si soudain retour a droit de me surprendre.
Sans doute le succès a trahi ton ardeur.
Tout enfin se refuse à mes désirs.

ASSER.

Seigneur,

Dans ces antres profonds qu'ouvrent ces monts fertiles,

De vos Juifs éperdus autrefois les aziles,

Quand l'altier Philiſtin inondoit vos Etats;

Dans l'ombre de la nuit conduit par deux Soldats,

Preſque au ſortir du Camp, la fortune m'adreſſe,

Une femme d'Endor, fameuſe Enchantereſſe.

Nous gagnons ſa demeure, après quelques efforts,

Redoutable chemin de l'Empire des Morts,

Sejour affreux où ſemble expirer la nature.

J'entre, non ſans horreur. Là d'une lampe obſcure,

La lueur à nos yeux n'offre de toutes parts,

Que funebres objets, que des membres épars

Des reptiles impurs. Pleine d'un trouble extrême,

Du pouvoir de ſon art frémiſſant elle-même,

La Pythoniſſe ſemble, arbitre alors du ſort,

Tenir entre ſes mains & la vie & la mort.

Je ne vous dirai point combien à notre vûë

Elle a paru ſaiſie, interdite, éperduë....

SAUL.

Où donc eſt-elle, Aſſer?

ASSER.

Seigneur, j'ai crû devoir

Sans elle dans ces lieux quelques momens vous voir.

Auprès de cette Tente elle attend ma réponſe.

Je crains que trop d'éclat encor ne vous annonce;

Que tant d'auguſtes traits, en trahiſſant ma foi,

A ſes regards troublez ne découvrent le Roi.

Qu'elle n'apprenne point que c'eſt lui qui l'implore;

Pour quelque tems au moins il faut qu'elle l'ignore.

SAUL.

Et lui pourrai-je, Aſſer, cacher la verité?

ASSER.

Elle n'en peut, Seigneur, percer l'obſcurité,

Que l'Enfer conjuré ne daigne l'en instruire.

SAUL.

Dans ces lieux en secret prends soin de la conduire.
Va, je brûle de voir mon destin éclairci.

ASSER.

J'obéis, & bien-tôt vous l'allez voir ici.

SCENE VI.

SAUL *seul.*

De mon cœur tout-à-coup quel mouvement s'empare ?
Quelle horreur me saisit! par quel destin bizarre,
Par de nouveaux objets à toute heure emporté,
Redoutai-je de voir ce que j'ai souhaité ?
Ah! qu'Israël touché du courroux qui t'opprime,
Pleure sur tes malheurs sans détester ton crime.
Sauve ta gloire au moins de cē dernier écueil,
Et retire tes pas sur les bords du cercueil.
Mais quel ordre invincible, & quel arrêt funeste
M'attache à des desseins que mon ame déteste ?
Un pouvoir dont le mien ne peut me dégager,
M'entraine dans l'abîme où je cours me plonger.
Ah! que dis-je ? & que craindre après ce que j'endure !
Sans doute mes malheurs ont comblé la mesure.
Dans l'état où du Ciel m'a réduit le pouvoir,
Il ne me reste plus que mon seul desespoir,
Assez & trop long-tems son silence m'accable.
Un nouveau crime enfin soulage un cœur coupable :
Ce cœur de tous côtez si long-tems combattu,
Même de sa fureur se fait une vertu.
C'en est trop, arrachons un secret qu'on me cele.
D'un désastre prévû l'atteinte est moins cruelle.
Hâtons-en le succès, & sans perdre de tems,

Allons. Où veux-je aller, & qu'est-ce que j'attens ?
Rébelle aux loix du Ciel dont le courroux m'assiege,
Je deviens téméraire, impie & sacrilege.
Non, non, retirons-nous de ces funestes lieux,
Où bien-tôt tout l'Enfer va paroître à mes yeux.
Sortons, le moment presse ; & pour punir mon crime,
Déja gronde la foudre & j'entrevois l'abîme.
Fuyons la Pythonisse, éloignons-la de moi.
Qu'entens-je ? on entre : O Ciel ! elle vient. Je la voi.

SCENE VII.

SAUL, LA PYTHONISSE.

LA PYTHONISSE.

Malgré tous les sermens & la foi de mon guide,
Tremblante dans ces lieux je porte un pas timide.
Mon courage sur moi ne fait qu'un vain effort.
Je crois que chaque pas me conduit à la mort.
Aux charmes de mon art la Nature asservie,
De la rigueur des loix ne sauve point ma vie.
Arbitre des mortels dans ce terrible effroi,
Quand je puis tout pour eux, je ne puis rien pour moi.
Téméraire, est-ce toi de qui la violence
Vient malgré moi d'oser m'arracher au silence ?
Quoi ? la Terre m'ouvrant un azile en son sein,
N'a pû me garantir d'un si hardi dessein !
Mais sçais-tu de Saül quelle est la loi sanglante ?
Que dis-je ? la Judée encor toute fumante
Des feux que sa fureur par-tout fit allumer,
Du sort de mes pareils n'a donc pû t'informer ?
Toi-même enveloppé dans la même disgrace,
Quel fruit espere-tu de ta coupable audace ?
Dans le sang innocent trop prompt à se baigner,
Crois-tu

Crois-tu que le cruel puisse ici t'épargner!
Au milieu de son Camp quelle est ton assurance ?
Considere des lieux témoins de sa puissance,
Où sa vengeance éclate, où dans mon juste effroi
Il me semble l'oüir, & qu'il est devant moi;
Et que pour s'éclaircir d'un secret qui le touche,
C'est lui-même qui va me parler par ta bouche.

SAUL.

Je sçais que contre vous un arrêt rigoureux,
Du secours de votre art prive les malheureux.
Si le soin d'un ami qu'a touché ma misere,
Vous a conduite ici malgré cet ordre austere;
Et si l'horrible aspect de ces funestes lieux
Rend Saül plus à craindre, & présent à vos yeux;
N'en craignez rien. Songez qu'au malheur qui me presse,
Autant que la pitié, la gloire s'interesse.
Si de tous les devoirs qui regnent parmi nous,
Le soin des malheureux est le plus beau de tous;
Si leur soulagement veut un effort insigne,
Jamais de vos secours mortel ne fut plus digne.

LA PYTHONISSE.

Il est des maux plus grands que tu dois t'épargner.
Quitte un fatal dessein, laisse-moi m'éloigner;
Et content des malheurs dont ton ame soupire,
Laisse-moi fuir des lieux où le Tiran respire;
Où son cœur, dans l'effroi d'un cruel châtiment,
Et prêt d'immoler tout à son ressentiment:
D'autant plus que mes soins dans ce noir sacrifice,
Laissent à sa fureur quelqu'ombre de justice.
Quelle rigueur sur nous tomberoit aujourd'hui,
Pour détourner le bras appesanti sur lui?
Saül sur-tout jaloux de son pouvoir suprême,
Ardent, prompt à punir...

SAUL.

J'en jure par lui-même,

J'en attefte vos Dieux, Un éternel oubli
Va tenir ce fecret dans l'ombre enfeveli.
Quoique par une injufte & trifte deftinée
La foi d'un malheureux foit toujours foupçonnée,
Soyez fûre pourtant de trouver dans ma foi
Un gage auffi facré que le ferment d'un Roi.

LA PYTHONISSE.

Parle. Que me veux-tu ? de cet ennui fi fombre
Quel eft....

SAUL.

D'un mort illuftre il faut évoquer l'Ombre.
Sa perte m'a jetté dans un trouble cruel.

LA PYTHONISSE.

Et cet illuftre mort quel eft-il ?

SAUL.

Samuel.

LA PYTHONISSE.

Qu'entens-je, Samuel ! Quoi ce fameux Prophête,
Du grand Dieu d'Ifraël le fidele interprete,
Qui des jours de Saül par fa main confacré,
Pour ne pas voir la fin femble avoir expiré ?
Qui fans crainte à fes yeux prodiguant les menaces,
Ofa lui retracer de fanglantes difgraces,
Le Ciel redemandant le fang d'Achimelec,
Et tout prêt à venger le pardon d'Amalec,
Se repentant du choix qui dans le rang fuprême,
De l'état le plus vil fçut....

SAUL.

Hélas ! c'eft lui-même.
Daignez le rappeller.

LA PYTHONISSE.

Hé bien, tu vas le voir.
De qui fert ta fureur, refpecte le pouvoir.
Ecarte-toi, prophane, & pour cette entrevûë
Laiffe à mes pas du moins une libre étenduë.
O vous, de qui je tiens mes fecrets fouverains,
Efprit dont la puiffance eft remife en mes mains;

Vous, Phantômes muets qui regnez ſur les Ombres,
Pâles Divinitez de ces Empires ſombres
Que ne perça jamais la clarté qui nous luit.
Lieux où regnent la mort, le ſilence & la nuit;
Pour achever ici de terribles myſteres,
Prêtez-moi le ſecours de vos noirs miniſteres.
Oppoſez au Ciel même un redoutable appui,
Exercez un pouvoir que vous tenez de lui.
Je ne viens point au jour dérobant la lumiere;
Replonger l'Univers dans ſa maſſe premiere.
Mais que de la Nature interrompant les loix,
L'Ombre de Samuel apparoiſſe à ma voix.
Soutenez votre gloire à la mienne enchaînée;
Autoriſez la foi que je vous ai donnée,
Et rendez-moi le prix de cet affreux ſerment,
Que l'Enfer même oüit avec frémiſſement.
Mon impuiſſance ici vous feroit trop d'injure.
Juſtifiez mes droits; & je vous en conjure,
Par le ſang des enfans que pour vous j'ai verſé,
Par ce bras tant de fois aux meurtres exercé,
Par ces cruels apprêts que ma fureur ordonne,
Accompliſſez...Mais quoi? déja mon cœur friſſonne!
Je ſens tous mes cheveux ſur mon front ſe dreſſer.
Quels ſpectres devant moi viennent ſe retracer?
Le Ciel de tous côtez fait gronder ſon tonnerre.
Le jour perce la nuit. Je vois trembler la Terre.
Dans ſon centre entr'ouvert ſe préſente à mes yeux
Un Vieillard vénérable & ſemblable à nos Dieux;
Ou du moins dans ſes traits leur majeſté s'eſt peinte.
Moi-même il me ſaiſit & de trouble & de crainte.
L'Ombre déja s'ébranle, à mes ſens deſſillez
S'offrent d'un ſang impur ſes vêtemens ſoüillez;
Et du meurtre d'un Roi ſes mains fument encore,
Son aſpect fait frémir juſqu'à ceux que j'implore.
Mais que m'apprend ſa voix en montant juſqu'à moi?
Ah, Dieux! je ſuis perduë, & vous êtes le Roi.

Ma mort seule est le prix que tant d'audace exige.
Qu'ai-je fait ? malheureuse !

SAUL.

Ah ! ne crains rien, te dis-je ;
Mon malheur & ma foi garentiront tes jours.
Acheve. Ç'est à moi d'implorer tes secours.

SCENE VIII.

SAUL, JONATHAS.
LA PYTHONISSE.

JONATHAS *qui trouve de la resistance en entrant.*

TOus vos efforts sont vains, & je veux voir mon Pere.

LA PYTHONISSE.

Ah ! quel audacieux vient troubler ce mystere ?

SAUL.

Ciel ! c'est mon Fils.

LA PYTHONISSE *à Saül.*

Fuyons. Pour sçavoir vos destins ;
Venez, & suivez-moi dans ces antres voisins.

Elle sort avec précipitation.

JONATHAS.

Où courez-vous, Seigneur ?

SAUL.

Et vous, quelle insolence
Vous a conduit ? ...

JONATHAS.

Souffrez, malgré votre défense,
Qu'un interêt pressant m'amene dans ces lieux.

SAUL.

Ah ! sortez ; & sur-tout que ce qu'ont vû vos yeux
Demeure enseveli dans un profond mystere.

SCENE IX.

JONATHAS *seul.*

QUe vois-je ? quelle femme éperduë, étrangere !
Sur les pas de Saül se dérobe à mes yeux !
Moi-même tout à coup que deviens-je en ces lieux !
Quel secret mouvement étonne mon audace ?
D'un funeste pouvoir ont-ils laissé la trace ?
Tout respire l'horreur dont leur cœur est épris.
Mais allons, & du trouble où je les ai surpris,
Prévenons & l'éclat & la suite funeste ;
De mon pouvoir enfin ménageons ce qui reste.
Sur-tout contre un transport dont mon cœur a frémi,
Sauvons l'honneur d'un Pere, & les jours d'un Ami.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAUL *seul.*

QU'ai-je vû ? tout mon sang dans mes veines se
glace.
Juste Ciel ! qu'ai-je oui ? quelle affreuse menace !
Quelle nouvelle horreur succede à tant d'effroi ?
Et toi, spectre odieux, pourquoi t'enfuir sans moi ?
Trop dangereux recours d'une ame criminelle,
Que ne m'entraînois-tu dans la nuit éternelle ?
Pourquoi ...., Mais quelqu'un vient..O mon Fils ;
est-ce vous ?

SCENE II.

SAUL, JONATHAS.

JONATHAS.

QUel est l'effroi, Seigneur, où vous nous jettez
tous !
Quel dessein si long-tems vous cache à notre vûë ?
Tout un camp allarmé, votre Fille éperduë,
De vos projets encor David même incertain ;
Quand le Ciel à vos coups livre le Philistin,
Saül, loin de courir où la gloire l'appelle,
Veut-il....

SAUL.

Je veux sçavoir si vous m'êtes fidele ;
Si pendant qu'à l'envi tout semble me trahir,
Mon fils dans mes malheurs est prêt à m'obéir.

JONATHAS.

Moi ? si je suis fidele aux ordres de mon Pere ?
Commandez seulement ; Seigneur, que faut-il faire ?
Faut-il moi seul ici, forçant vos ennemis,
Montrer à l'univers ce que peut votre Fils ?
Faut-il...

SAUL.

De Philistins la frontiere est couverte ;
Et l'Empire en un mot, mon Fils, court à sa perte ;
D'autant plus que cachant leur funeste dessein,
Nos plus grands ennemis sont encor dans son sein.
Mes malheurs aujourd'hui reveillent leur audace.
Enfin Jerusalem prête à changer de face,
S'il faut qu'ici du sort j'éprouve la rigueur,
Suivra, n'en doutez point, le parti du vainqueur.
Par de nouveaux avis je sçais qu'elle conspire.
Partez, allez sauver les restes de l'Empire ;
Et par vous-même instruit de complots trop certains
Dans Sion ébranlée arrêtez les mutins.
D'ailleurs, considerez quel juste soin nous presse,
Enlevez de ces lieux une triste Princesse
Que le Ciel vous unit par des liens si doux ;
Du malheur qui l'attend sauvez-la, sauvez-vous.
Tout confirme aujourd'hui ma juste défiance ;
Voilà ce que je veux de votre obéissance,

JONATHAS.

Je vois tous les malheurs qui s'assemblent sur nous,
Mais pour me renvoyer quel tems choisissez-vous ?
Aux yeux de l'univers une telle conduite
Ne sembleroit plûtôt que déguiser ma fuite.
Vous obéir, Seigneur, ce seroit vous trahir ;

SAUL.

Eſt-ce ainſi que mon Fils eſt prêt à m'obéir ?
Puiſque malgré les ſoins que j'ai pris pour le taire,
Vous cherchez à percer un funeſte myſtere,
Je ne vous preſſe plus d'accepter mes adieux;
Mais ſachez à quel prix je vous laiſſe en ces lieux.
Sçachez à quels efforts vous devez vous attendre.

JONATHAS.

Parlez, me voilà prêt; je puis tout entreprendre.
A vos ordres, Seigneur, ici tout m'aſſervit.

SAUL.

Hé bien, il faut....

JONATHAS.

Quoi donc?

SAUL.

Immoler....

JONATHAS.

Qui?

SAUL.

David.

JONATHAS.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

SAUL.

Apprenez tout le reſte.
Des volontez du Ciel l'entrepriſe funeſte,
Samuel, en un mot, m'en a preſcrit la loi.

JONATHAS.

Samuel!

SAUL.

Oui, mon Fils, jugez de quel effroi
Mon ame à ſon aſpect a demeuré ſaiſie.
A des charmes puiſſans ſa grande Ombre aſſervie,
M'eſt apparuë au fond d'un antre tenébreux,
A peine on l'évoquoit, O prodiges affreux!
Le Ciel a vainement fait gronder ſon tonnerre.
Tout l'Enfer obéit; & du ſein de la terre,

Non point comme ces morts au ſortir des tombeaux,
Pâles, meurtris, plaintifs & couverts de lambeaux;
Mais formidable, il ſort. Préſage de ma perte,
D'un ornement ſacré ſa tête étoit couverte.
Tel que vengeant l'oubli des arrêts immortels,
Son bras du ſang d'Agag arroſa nos Autels,
Du meurtre de ce Prince il dégoutoit encore,
Triſte & fatal auteur des maux que je déplore,
Quels éclairs, quelle flâme ont parti de ſes yeux,
Qui ſeuls perçoient l'horreur de ces funeſtes lieux!
Ce n'eſt point un phantôme ou des chimeres vaines;
C'étoit lui. Tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.

Pourquoi m'appelles-tu? quel deſſein criminel
Te fait rompre des morts le ſilence éternel?
Dans la nuit du tombeau quelle fureur me trouble?
A-t-il dit. A ces mots ma frayeur ſe redouble.
Une nouvelle horreur ſe répand parmi nous.
Immobile, long-tems, je tombe à ſes genoux.
Je demande à ſçavoir ce que je crains d'apprendre.
J'implore ſa pitié. Que m'a-t-il fait entendre?
Grand Dieu! de quels malheurs ſommes-nous menacez?
Que devins-je à ces mots que l'Ombre a prononcez?
N'attends de moi ni pitié ni reproche.
Le Sceptre va bien-tôt ſortir de Benjamin,
Et de ton ennemi le Regne enfin s'approche.
Tel eſt le decret ſouverain.
Du Dieu vivant la colere t'aſſiege.
Rien à ſes châtimens ne peut te dérober;
Et ce ſang qu'épargna ta pitié ſacrilege,
Sur le ſang innocent doit même retomber:
Par toi de tous les Juifs la race eſt criminelle.
Il dit, & ſoudain rentre en la nuit éternelle;
Et par un ſigne affreux qui me glace d'effroi,
Semble en ouvrir la route, & m'appeller à ſoi.

JONATHAS.

Ciel ! de combien d'horreurs vous venez me confondre ?
Que faut-il que je pense , & que puis-je répondre ?
Ah , Seigneur ! si le Ciel déclaré contre nous ,
Veut aujourd'hui...

SAUL.

Mon Fils , prévenons son courroux.

JONATHAS.

Mais quel est l'ennemi que votre ame redoute ?

SAUL.

Quoi ? votre cœur sur lui forme encor quelque doute?
Dans ses soupçons encor peut être balancé ?
Et ne reconnoît pas la race de Jessé ?
Voyez enfin à qui votre amitié vous lie.
Du moins en m'accablant, le Ciel me justifie.
Je vous l'avois prédit , il falloit le prévoir.
Quoi qu'il en soit, David est en notre pouvoir ;
Et de quelques malheurs dont le sort nous menace ;
Si le perfide meurt , tout peut changer de face.
Du trône son trepas vous r'ouvre les chemins.
Puis-je le confier en de plus sûres mains ?
Ah Dieu ! combien de fois l'occasion offerte
Auroit dû prévenir vos malheurs & ma perte !
Il en est tems encor. Détournez dans son sang
Le coup qui me menace , & cherche votre flanc.
Il va se rendre ici. Que rien ne vous arrête.
Ne vous montrez à moi qu'en apportant sa tête ;
Et tandis que du Camp je cours calmer l'effroi ,
Sauvez l'Etat , vous même , un pere & votre Roi.

SCENE III.

JONATHAS *seul.*

Il me laisse. Ah grand Dieu ! qu'est-ce donc qu'il espere ?
Qui moi, contre lui-même embrassant sa colere,
Que d'un ami si cher j'aille percer le flanc,
Et ne m'offre à ses yeux que couvert de son sang ?
Que tout à coup fidelle à l'ordre qu'il m'adresse,
J'étouffe ma raison, ainsi que ma tendresse ?
Que sur la foi d'un spectre enfant de sa terreur,
Complice de ses maux, j'en redouble l'horreur ?
Ah ! sauvons en effet la gloire & la Patrie,
Sauvons David ; d'un Pere arrêtons la furie.
Mais c'est peu de manquer à son ordre inhumain.
Il peut contre ses jours armer une autre main.
Tout est à redouter de sa fureur extrême.
Allons, ne tardons plus.... Mais le voici lui-même.

SCENE IV.

DAVID, JONATHAS.

DAVID.

He quoi, Seigneur ? envain de momens en momens
J'attens l'ordre du Roi. Par quels retardemens ?
Sur quels nouveaux projets, & par quelle maxime ?
Déja de Gelboé l'Aube a blanchi la cime,
Déja le jour plus grand est venu nous frapper.

JONATHAS.

D'un soin bien different il faut vous occuper.

J'ai vû le Roi, Seigneur : tout a changé de face...
Du Ciel plus que jamais il ressent de disgrace :
Son desespoir s'aigrit ; & de nouveaux soupçons
Renversent ses desseins, confondent nos raisons ;
De ce Camp malheureux, Seigneur, tout vous écarte.
Que vous dirai-je enfin, partez.

DAVID.

Moi ? que je parte ?
Quand tout implore ici le secours de mon bras,
Qu'une indigne terreur précipite mes pas ?
Puisqu'après tant d'efforts mon entremise est vaine ;
Je voi combien d'horreurs, Seigneur, ce jour entraîne,
Jamais peril plus grand, ni combat plus cruel
Ne parut menacer le destin d'Israël.
Aujourd'hui de ce Camp, Ciel ! quel conseil m'exile ?
Ah ! songez dans quels lieux m'est offert un azile.
Quoi d'un Barbare encore embrassant les genoux.

JONATHAS.

Vos jours en sûreté, bien plus que parmi nous,
Au Camp de ce Barbare...

DAVID.

Ah ! que voulez-vous dire ?

JONATHAS.

Du peril qui vous presse il faut donc vous instruire,
Le Roi veut....

DAVID.

Que veut-il ?

JONATHAS.

Que servant sa fureur,
Cette main vous immole à sa noire terreur.
Un esprit éternel de trouble & de ténebres,
Sans cesse offre à ses yeux mille images funebres.
Mais qu'un oubli profond, qu'une éternelle nuit
Enveloppe à jamais l'erreur qui le séduit,
La source des transports dont son ame est saisie,

Et d'où part l'attentat que sa main me confie.

DAVID.

D'un pareil attentat je ne suis point surpris;
De mes travaux, Seigneur, je reconnois le prix.
Et moi-méme...

JONATHAS.

Mon bras, prêt à tout entreprendre,
Loin d'attaquer vos jours, s'arme pour les défendre.
C'est peu de condamner tous ses transports jaloux,
Je vous sers contre un Pere, & même contre vous.
Cependant prévenons une funeste suite.
Partez enfin, mes soins couvriront votre fuite.

DAVID.

Quoi donc, vous prétendez que je fuye un courroux
Dont le funeste éclat retomberoit sur vous;
Et qu'auteur d'un malheur qui comble tous les autres,
Quand vous sauvez mes jours, j'aille exposer les vôtres;
Des fureurs de Saül je vois l'effet certain.
Ne vous souvient-il plus du superbe festin,
Où changeant en des pleurs la pompe & l'allegresse,
Pour moi de votre cœur accusant la tendresse,
Saül que tant de trouble alors n'aigrissoit pas,
Du meurtre de son Fils alloit souiller son bras?
Ma mort à sa valeur ouvre enfin la victoire,
Et du Trône des Juifs vous assure la gloire.
Hé quoi, toujours errant dans des climats divers,
Dans l'ombre des forests, dans le fond des deserts;
Dans les antres affreux où ma vertu s'éprouve,
Je suis par-tout Saül, & par-tout je le trouve?
Je le connois, Seigneur, & sçais jusqu'à quel point
Son courroux rallumé....

JONATHAS.

Non, vous ne mourrez point.
J'en réponds. Je sçais trop ce que l'honneur demande,
Ce que mon amitié...

SCENE V.

JONATHAS, DAVID, UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

SEigneur, le Roi vous mande;
Et son ordre sur-tout pressant votre entretien,
Porte que sans le voir vous n'entrepreniez rien.

JONATHAS.

Le Roi, dis-tu, me mande, & son ordre me presse.
Ah! je le reconnois; & déja sa tendresse
A remis dans son cœur des sentimens plus doux;
Il vient de revoquer l'arrêt de son courroux,
Son cœur ne garde point une haine implacable.
Je cours pour appuyer un retour favorable;
Et dissipant enfin un complot odieux,
Bien-tôt mon amitié vous rejoint dans ces lieux.
Adieu, ne craignez rien.

SCENE VI.

DAVID *seul*.

A Quoi dois-je m'attendre!
Et quel est cet espoir qu'un ami veut me rendre?
En est-il dont le cours puisse m'être permis,
Dans le cruel état où mon malheur m'a mis?
Sans cesse renversant un espoir legitime,
Une fatale main creuse un nouvel abîme.
Saül de mon destin ne peut changer l'horreur;
Et ce retour entraîne ou couvre sa fureur.

Trop heureux, si du moins, au malheur qui s'apprête,
Tous ses cruels desseins n'attaquoient que ma tête!
Quel aveugle transport, comblant ses attentats,
Armoit pour me percer la main de Jonathas!
Amitié, nœuds du sang, est-il rien qu'il respecte?
Sans doute, cette main lui paroît trop suspecte.
Et loin de revoquer l'Arrêt qu'il a rendu...

SCENE VII.

DAVID, MICHOL, ELISE.

MICHOL.

AH! fuyez de ces lieux, ou vous êtes perdu.
Fuyez; & profitez du moment que vous laisse
Le soin d'assûrer mieux leur fureur vengeresse.
De qui peut vous sauver on écarte le bras.
On vient, Seigneur, on vient d'arrêter Jonathas.

DAVID.

Courons de ces cruels détourner la colere,
C'est sur moi seul...

MICHOL.

O Ciel! que prétendez-vous faire?
Venez, ce n'est pas là, Seigneur, votre chemin.
Pourquoi vouloir tenter un courroux inhumain;
Et servir contre vous des trames criminelles?
Il est, pour vous sauver des Juifs encor fidelles.

DAVID.

Non, non, tous vos efforts sont ici superflus.
Je dois le suivre.

MICHOL.

Et moi, je ne vous quitte plus.
Cruel, prétendez-vous que leur fureur jalouse
Vienne vous arracher des bras de votre Epouse?

Mais avant qu'accomplir leur funeste dessein ;
La Fille de leur Roi va leur ouvrir son sein,
Qu'ils frappent ; il n'est rien que mon ame redoute.
Le Ciel, le juste Ciel me soutiendra sans doute.
Pere injuste & cruel ! mais plus barbare Epoux,
Poursuivez-vous sur moi ses fureurs contre vous ?

DAVID.

Hé bien, il faut partir, Madame, & vous en croire
Malgré tant de devoirs, en dépit de ma gloire.
Souillons tous ces exploits que rien n'avoit ternis.
Fuyons, venez, marchez sur les pas des bannis.
Partagez les hazards où mon destin me livre.
Madame, suivez-moi.

MICHOL.

Qui moi, Seigneur, vous suivre ?

DAVID.

Pourriez-vous balancer à suivre votre Epoux ?

MICHOL.

Ah ! de Saül, Seigneur, prévoyez le courroux.
D'un Frere qui vous sert le seul peril m'arrête,
Et c'est à moi, Seigneur, d'en garantir la tête.
A nos malheurs enfin loin de l'associer,
J'en prends sur moi le crime & je dois l'expier.
Partez, puisqu'à vos pas s'ouvre encore la fuite.
Mais on entre. Que vois-je, Asser ? & quelle suite ?
O Ciel !

SCENE VIII.

ASSER, MICHOL, DAVID, ELISE.
Troupe de Gardes.

ASSER.

JE dois juger, Madame, à cet effroi,
Que

Que mon abord vous dit les volontez du Roi.

DAVID.

Je vous entends. Du Roi l'ordre cruel m'arrête.
Mais moi-même à ses pieds j'allois porter ma tête,
J'y cours enfin. Malgré les plus sacrez liens,
Qu'il immole des jours qui sauverent les siens.

MICHOL.

Plûtôt de mille morts je cesserois de vivre.

DAVID.

Ah! si je vous suis cher, gardez-vous de me suivre,
Son courroux me fait grace, & je respire enfin.
Le Ciel même pour moi peut étendre sa main.
Mais quel que soit mon sort, ou funeste, ou prospere,
Madame du même œil voyez toûjours un Pere,
Vous devez séparer, jusques dans son courroux,
De sa haine pour moi, sa tendresse pour vous.
Sur moi seul aujourd'hui cette haine s'épuise.
Adieu, Madame. Allons, Gardes, qu'on me conduise.

SCENE IX.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

Ciel, que devient l'espoir & la foi d'Israël;
Si tu permets d'Asser le triomphe cruel,
Si l'effet suit de près ses complots redoutables?
Voilà de son amour les marques détestables.
Que ne vient-il plûtôt, pour me marquer sa foi,
Teint du sang de David se presenter à moi?
Et sa tête à la main, couronnant son audace,
Bourreau de mon Epoux, me demander sa place?
Chere Elise, tu vois le trouble de mes sens.

Ah ! ſans nous conſumer en efforts impuiſſans
Viens ; que de ſes périls la nouvelle ſemée,
Arme pour lui ſes Juifs, & ſouleve l'armée.

ELISE.

Hélas ! de quel eſpoir vos eſprits raſſurez....

MICHOL.

Viens, dis-je.

SCENE X.

SAUL, MICHOL.

SAUL.

OU courez-vous, ma fille ? demeurez.
Je ſçais pour un Epoux toujours préoccupée,
Quel peut être le coup dont vous ſerez frappée :
Mais de ſes attentats je ne pouvois douter.
Quoi qu'il en ſoit, David n'eſt plus à redouter,
J'ai ſçû le prévenir. J'ai fait ce que m'inſpire
Le ſalut de mon Fils, de mes jours, d'un Empire.
En un mot, j'ai donné mes ordres abſolus,
Et ſans doute déja le perfide n'eſt plus.

MICHOL.

Ah ! craignez que ſur vous tout ſon ſang ne retombe ;
Qu'avec lui tout l'Empire aujourd'hui ne ſuccombe.
Cruels, qu'allez-vous faire ? Arrêtez, ſongez-vous
Quel Guerrier, quel Héros eſt offert à vos coups ?
Le vainqueur de Moab, celui de l'Ammonite....
S'il en eſt tems, Seigneur, ſi ſa tête proſcrite
Peut échaper aux mains que vous venez d'armer...

SAUL.

On vient, & de ſon ſort on va vous informer.

SCENE XI.

SAUL, MICHOL, ASSER, ELISE.

SAUL.

HE bien!

ASSER.

J'allois, Seigneur, à vos ordres fidele,
De vos gardes ſuivi fondre ſur un rebelle,
Lorſque le camp craignant que du Prince arrêté
On attaquât les jours avec la liberté,
Se ſouleve à grands cris : ſes troupes les plus fieres
Des lieux qui l'enfermoient ont percé les barrieres;
Et Jonathas à peine arraché de nos mains,
Contre David alors prévenant vos deſſeins,
Ne nous inſtruit que trop de leur intelligence.

SAUL.

Ah! courons....

ASSER.

Suſpendez, Seigneur, votre vengeance.
De ſes retranchemens le Philiſtin ſorti,
Force de toutes parts votre Camp inveſti;
Tout s'ébranle, déja commence le carnage.
Hâtez-vous.

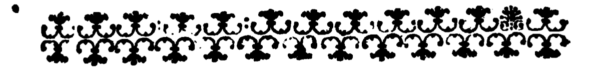
SAUL.

Ah! voilà les maux qu'on me préſage.
Enfin, c'en eſt donc fait, l'Oracle s'accomplit;
L'heure fatale approche, & mon ſort ſe remplit.
Vain eſpoir! vains projets que ma fureur avoüe,
Des efforts des mortels ainſi le Ciel ſe joue,

A ſes propres deſſeins fait ſervir nos forfaits ;
Et qui veut les combattre en preſſe les effets.
Mais il va ſur moi ſeul épuiſer ſa colere.
Je lui confie en vous une tête plus chere.
Ma Fille, & le benis de ne point m'épargner.
Mourir en Roi, vaut bien la gloire de regner.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

MICHOL, ELISE.

MICHOL.

OU vais-je ? où ſuis-je, Eliſe? Incertaine, éperduë,
Dans quels momens affreux, dans quels lieux retenuë,
Ciel ? de quels mouvemens mon cœur eſt combattu ?
Et toi, fatal Hymen, à quoi me réduis-tu ?
Quel fruit de tant d'amour ! O mon Frere ! ô mon Pere !
O mon Epoux, c'eſt moi qui cauſe ta miſere.
Objet infortuné de tes fameux exploits,
J'ai fait naître l'envie, & je vous perds tous trois.
Des malheurs d'Iſraël, je ſuis ſeule coupable.
Ciel ! arrête ſur moi le bras qui les accable.

ELISE.

Madame, eſt-ce donc-là ce génereux effort
Que vous vous promettiez contre les coups du ſort ?
Et pourquoi voulez-vous qu'enfin inexorable,
Le Ciel ne prête plus une main ſecourable ?
David a fui Saül ; mais malgré ſon courroux,
Sçavez-vous ſi ſon bras ne combat point pour nous ?
Et ſi de Jonathas ſa valeur ſecondée,
Ne va point avec lui relever la Judée ?

MICHOL.

Quels cris frappent les airs ? quel tumulte, quel bruit

Menacent Iſraël d'une éternelle nuit!
Non, non, Saül ſuccombe au deſtin des batailles;
N'en doutons point. Je ſens déchirer mes entrailles.
Vous allez triompher dans nos adverſitez,
Vous Geth, vous Aſcalon, orgueilleuſes Citez.
J'entens vos cris: je vois dans vos cruelles fêtes,
A chanter nos malheurs vos Filles toutes prêtes.
Le Ciel le veut. Que dis-je, ô mon Roi ſouverain,
Sauve un ſang précieux qu'a conſacré ta main.
Daigne dans ces horreurs prendre ſoin de ta gloire.
Un ſeul de tes regards peut fixer la victoire.
De tant de Rois liguez confonds le fier courroux,
Un ſoufle, ſi tu veux, les va diſſiper tous.

ELISE.

N'en doutez point, pour lui l'éternel s'intereſſe;
Sa bonté ſe meſure au péril qui le preſſe.
Et pourquoi prévenir un ſuccès incertain?
N'allez point par des pleurs que vous verſez en vain,
Ni du Ciel par vos cris irriter la Juſtice.
Et du moins attendez que l'on vous avertiſſe.
On vient, Madame, on vient.

MICHOL.

Ciel, qu'eſt-ce que je voi!
Dans ces lieux, chere Eliſe, Aſſer ſeul ſans le Roi!
Quel affreux mouvement s'empare de mon ame!
Quelle horreur me ſaiſit!



SCENE II.

MICHOL, ELISE, ASSER.

Troupe de Gardes.

ASSER.

NE craignez rien, Madame;
Ces Gardes que mes soins vous ont fait reserver,
Vont périr à vos yeux, ou sçauront vous sauver.

MICHOL.

Ah! conduisez au Roi le secours qu'on m'amene;
Parmi tant de périls, dans l'effroi qui m'entraîne,
C'est pour lui que mon cœur se trouve combattu,
Il me suffit à moi de ma seule vertu;
Je sçaurai la sauver d'une indigne memoire.
Allez, ne craignez rien, j'aurai soin de ma gloire.

ASSER.

Ah! pour vous garantir d'un opprobre éternel,
Trop de retardemens me rendent criminel,
Vous voyez les malheurs où le péril vous livre.
Qu'attendez-vous encor? Madame, il faut me suivre.
Allons, venez; vos jours à ma foi confiez...

MICHOL.

Jusqu'à la violence ainsi donc vous iriez?
Vous pourriez n'écouter que votre seule rage;
Et du sort jusques-là j'éprouverois l'outrage?
Mais que dis-je, moi-même appuyant vos desseins;
Je pourrois me remettre en vos perfides mains?
Ah! de quelques raisons dont votre amour se pare,

Sous le glaive sanglant du Philistin barbare
Plûtôt perir cent fois, que d'avoir consenti...

SCENE III.

SAUL, MICHOL, ASSER, ELISE, GARDES.

SAUL.

MA Fille, il en est tems, prenez votre parti.
Le Philistin triomphe. Ainsi le Ciel l'ordonne.
Vaincus & renversez, tout fuit, tout m'abandonne.
Le Ciel de mes desseins jusqu'au bout s'est joué,
A mille coups mortels je me suis dévoué,
Je cherche en vain la mort, tout trahit mon envie.
On en veut à ma gloire, & non point à ma vie.
Sanglant & desarmé, dans mes pas incertain,
Errant par tout, d'un Fils j'ignore le destin.
(*à Asser.*)
Sans doute il ne vit plus. C'est toi seul qui me restes,
Heureux de te trouver dans ces momens funestes.
J'espere au moins qu'Asser ne me trahira pas;
Viens, frappe; c'est de toi que j'attends le trépas.

ASSER.

De moi, Seigneur!

MICHOL.

O Ciel! qu'en osez-vous attendre?

SAUL.

Et vous de vos efforts que pouvez-vous prétendre?
Ah! laissez-moi du Ciel assouvir le courroux;
C'est le dernier respect que j'exige de vous.
(*à Asser.*)
De ton bras, cher Asser, j'implore l'assistance.

Qu'attens-tu!

Qu'attens-tu ! Montre-moi par cette obéïssance,
En m'accordant la mort que j'espere de toi,
Que Saül regne encore, & que je meurs ton Roi.

ASSER.

De mon respect, ô Ciel ! quelle épreuve sanglante !
Que me demandez-vous ! & quelle est votre attente ?
Sans vous trahir, Seigneur, puis-je vous contenter ?

MICHOL.

Et qui sur votre vie oseroit attenter ?
Venez, venez plûtôt ; & dans quelque contrée
Sauvons, Seigneur, sauvons votre tête sacrée.
Nous le pouvons. Tandis qu'à sa proye occupé,
Votre Ennemi vous croit sans doute enveloppé,
Par Asser en ces lieux cette Garde conduite,
Invincible rempart, assûre votre fuite.

SAUL.

Hé voudroit-on qu'à fuir je fusse condamné ?
Que dis-je ? il n'est plus tems. Par tout environné ;
Le Ciel ne m'offre plus qu'une mort salutaire.
D'un Sceptre malheureux fatal dépositaire,
Prétend-t-on que trainé par de honteuses mains ;
J'aille soüiller en moi l'honneur des Souverains ?
D'un reproche éternel, d'une indigne mémoire,
Sauve mon sang, toi-même, Israël, & ma gloire ;
Et ta pitié cedant à de nobles efforts,
Laisse-moi confondu dans la foule des morts.

ASSER.

Je dois songer plûtôt à me frapper moi-même,
Votre malheur est grand, mais le mien est extrême.
Peut-être seul auteur du coup qui m'a perdu,
Je vois de toutes parts mon espoir confondu.
Quelques maux cependant que le Ciel nous envoye ;
Pour sortir de la vie il est une autre voye.
C'est à moi de la suivre, & je cours sans effroi,
A ma gloire du moins rendre ce que je doi.

Il sort.

SAUL.

Je t'entends, & je cours sur tes pas. . . .

MICHOL.

Ah, mon Pere!

Ah, Seigneur!

SAUL, *des Gardes s'avancent.*

On m'arrête, & qu'est-ce qu'on espere?

Quoi donc? tout me trahit?

SCENE IV.

SAUL, MICHOL, ELISE, UN ISRAELITE.

L'ISRAELITE.

Seigneur, que faites-vous?

D'où vous naît ce transport & cet ardent courroux,
Tandis que Jonathas brûlant pour votre gloire,
Aux Philistins encor dispute la victoire,
Signale sa valeur par des coups éclatans. . .

SAUL.

Quoi, mon Fils vit encor? Ciel! qu'est-ce que j'entends?

L'ISRAELITE.

Il vit, & son ardeur qui n'est que trop connuë,
Par un secours puissant d'ailleurs est soutenuë.
Un Dieu, de Jonathas semble être encor l'appui.

SAUL.

Secourons-le, ou du moins ne mourons qu'avec lui.
Le plus affreux peril n'a rien qui m'épouvante.
Courons. Mais quel objet à mes yeux se presente?
Ne me trompai-je point? & qu'est-ce que je voi?

MICHOL.

Dieu tout-puissant !

SCENE V.

SAUL, MICHOL, DAVID, ELISE.

DAVID.

DAignez vous confier à moi,
Seigneur. De tant d'horreurs sauvé malgré vous-même,
Eprouvez jusqu'au bout cette faveur suprême.
Acceptez de mes Juifs le malheureux débris,
Qui tout couvert du sang de vos fiers ennemis,
Peut encor vous sauver, & vous, & la Princesse;
Mais les momens sont chers & le peril vous presse.

SAUL.

O vertu que j'admire autant que je la crains !
Redoutable instrument des décrets souverains !
Quoi ! lorsque sur mon Fils, à mon ame éperduë,
Toute esperance encore alloit être renduë. . . .

DAVID.

Ne demandez qu'au Ciel le sort de Jonathas.

SAUL.

Achevez.

DAVID.

Siceleg, Seigneur, vous tend les bras.
Je puis vous y conduire, allons, daignez me suivre,
Prevenez les malheurs où ce grand jour vous livre.

SAUL.

Non, non de Jonathas je veux sçavoir le sort.

Allons ; il n'eſt plus tems. O Ciel ! mon fils eſt mort.
C'eſt Achas que je vois. . . . .

SCENE DERNIERE.

SAUL, MICHOL, DAVID, ELISE, ACHAS.

ACHAS.

SA déſobéiſſance,
D'un Heros malheureux embraſſoit la défenſe,
Lorſque dans le combat que le Ciel a permis,
Il tourne ſes efforts contre vos ennemis.
A ce nombre de Juifs dont la terre eſt couverte,
Il ne ſe croit que trop inſtruit de votre perte.
Aſſer même à ſes yeux percé de mille coups,
Ne lui laiſſoit, Seigneur, aucun eſpoir ſur vous.
Mais lui-même indigné de ſes propres allarmes :
Il faut du ſang, dit-il, *c'eſt trop peu de mes larmes.*
De vos Juifs auſſi-tôt ralliant les débris,
Il flatte leur courage, & vole aux ennemis.
Bientôt par ſa preſence à vaincre accoutumée,
Il attire ſur lui les forces de l'armée.
Son bras en ſoutenant l'effort de toutes parts,
De mourans & de morts s'étoit fait des remparts.
Mais que peut la valeur, quand le nombre l'accable?
Il ſubit de ſon ſort l'arrêt irrevocable ;
Et plus fier d'un peril qui les faiſoit pâlir,
Dans ſon triomphe alors ſemble s'enſevelir.

SAUL.

Il eſt mort !

ACHAS.

Accablé lui-même de sa gloire,
Seigneur, l'ennemi doute encor de sa victoire.
Et moi, contre mon sein j'allois tourner mon bras,
Quand Jonathas mourant adresse ici mes pas.
Ah! si par un bonheur, m'a-t-il dit, *que j'ignore*,
Si par un coup du Ciel, mon Pere vit encore,
Tu peux lui dire, Achas, que je meurs satisfait;
Si mon sang répandu peut laver son forfait,
Contre lui du Seigneur appaiser la colere;
Mais qu'aussi de ma mort j'exige pour salaire,
Que David, dont les vœux lui sont tout asservis;
Trop digne de regner, lui tienne lieu de Fils.
A ces mots... Ah! Seigneur.

SAUL *se jette sur l'épée d'Achas, & s'en frappe.*

O Justice severe!
Avec le sang du Fils reçois celui du Pere.

MICHOL.

Dieu puissant!

SAUL.

C'en est fait, l'Eternel est vangé,
Ma faute est expiée & mon cœur soulagé.
(*à David.*)
C'est à vous maintenant, Seigneur, que je m'adresse.
Vous voyez mes malheurs, vous sçavez ma tendresse.
A la main qui me perd vous devez imputer
Cet injuste courroux que j'ai fait éclater.
Mais des desseins du Ciel déplorable victime;
Dans mes plus grands transports vous eûtes mon estime.
Jusques au bout, Seigneur, il faut la mériter.
Jurez-moi donc qu'au Trône où vous allez monter,
Vous ne confondrez point le crime & l'innocence,
Que mon sang joüira de la Toute-Puissance;



A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMONT, PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA Chambre du Roi, Gouverneur de Boulogne & du Païs Boulonnois, &c.



ONSEIGNEUR,

Vous m'avez permis de vous dédier la Tragédie d'Herode : mais en

même tems vous avez souhaité que je supprimasse tous ces éloges, dont la flatterie peut-être a gâté l'usage. Je crois pouvoir vous obéir, sans garder tout le silence que vous exigez de moi. Il y a des qualitez, MONSEIGNEUR, *sur lesquelles la modestie n'a point de droit : Telles sont les vertus de la société, que vous avez poussées à leur degré de perfection. Ce n'est pas vous loüer nonplus, que de relever l'éclat & l'antiquité de votre nom : il y a un certain point de gloire & de grandeur au-dessus de toutes les loüanges ; & je ne pourrois que saisir ici cette conformité de vos qualités, avec celles de tous les grands hommes de votre Maison, qui de-*

puis les tems les plus reculez ont été revêtus des premieres Dignitez de l'Etat, parez de tous les Titres les plus brillans que la subordination a établis, & honorez de la confiance & de l'amitié de nos Rois. Qu'il est beau, dans le rang où la Providence vous a placé, de se ramener, comme vous faites, aux plus legeres bienséances de la vie; de réünir avec tous les sentimens d'une ame élevée, cette bonté, cette générosité, cette onction, qui est bien moins l'effet d'une politesse recherchée, que d'un fond de vertu qui vous attache à tous les devoirs de l'humanité. Avec de telles qualitez, MONSEIGNEUR,

les Grands ne perdent rien à être vûs de près ; on leur rend avec plaisir ce tribut de respect & de consideration qui nous est imposé : on fait plus, on les aime. Pour moi, MONSEIGNEUR, *depuis que vous m'avez donné la plus glorieuse marque de votre estime, en m'attachant à votre personne, j'ai senti qu'on devenoit encore plus honnête-homme en vous approchant. J'ai trouvé en vous des principes & des maximes, qui passent de bien loin les idées ordinaires de l'honneur & de la vertu. J'y ai trouvé un exemple sensible de ces grands sentimens que nous mettons sur la Scene avec confiance. Quel heureux*

mélange tout cela ne fait-il point avec le goût parfait qui est en vous pour toutes les beautez & tous les mysteres de l'art dans toutes les especes de productions! Si la Tragédie, MONSEIGNEUR, *passe pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain, avec quelle admiration ne devons-nous point regarder ce feu d'esprit & d'intelligence que vous possedez souverainement, qui en saisit les rapports & les liaisons, qui suit les caracteres, & cherche cette unité que forment tous les incidens que l'art y a preparez! C'est ce que j'ai utilement éprouvé aux lectures que j'ai eu l'honneur de vous faire d'Herode. Oüi,*

MONSEIGNEUR, *vous lui deviez une protection particuliere; vous étes naturellement engagé à soutenir une Piece qui est faite pour l'esprit & pour la raison, & où l'on met à la place des vains sentimens d'une passion frivole, les images & les instructions terribles qui forment le principal objet de la Tragédie. La maniere vive & genereuse avec laquelle vous en avez appuyé la representation, suffiroit pour m'obliger à vous la consacrer: mais la reconnoissance est ici de trop; votre merite personnel, dépoüillé de tout ce qui vous environne, me détermine tout*

ſeul à vous rendre ce témoignage public du reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,



PREFACE.

CE n'eſt pas ſeulement pour ne point bleſſer les bienſéances de mon état, que je m'attache aux ſujets que l'Hiſtoire Sainte & l'Ecriture nous fourniſſent; la dignité de ces mêmes ſujets & leur nouveauté eſt une des raiſons principales qui m'engagent à les traiter. J'ai regardé la mort des enfans d'Hérode comme une action propre pour la Scéne. La nature, l'amour, l'ambition, la jalouſie de l'autorité, tout eſt de la partie, & entre dans les mouvemens que j'ai tâché d'exprimer. Quelque ſcrupuleux que l'on doive être ſur la verité des évenemens, ſur tout dans ce qui regarde une hiſtoire conſacrée par la Religion, on doit encore s'attacher plus particulierement à rendre les caracteres, & à ramener à ce point tous les incidens. J'ai crû avoir mis ſur la Scéne, Hérode & Salome avec tous les traits qui pouvoient les faire reconnoître. J'ai donné à Salome un objet & des vûes, qui à la verité n'empêchent point qu'elle ne ſoit odieuſe; mais qui donnent à ſon

crime je ne ſçai quel éclat qui ne laiſſe pas de trouver des admirateurs. Joſephe nous parle de ſes intelligences avec Silléus. Ariſtobule, dit-il, lui avoit mandé que le Roi la vouloit faire mourir, ſur ce qu'on lui avoit rapporté que ſa paſſion pour Silléus, qu'Hérode regardoit comme ſon ennemi, lui faiſoit ſecretement donner avis à cet Arabe de tout ce qu'elle ſçavoit de ſes projets. Je n'ai point parlé d'Ariſtobule fils d'Hérode; ſoit que j'aye apprehendé qu'on ne le confondît avec Ariſtobule frere de Mariamne, & Prince d'une grande eſperance, qu'Hérode avoit fait noyer; ſoit que ne pouvant le regarder que dans les mêmes interêts & dans la même ſituation qu'Alexandre ſon frere aîné, je craigniſſe de multiplier les mêmes caracteres. Joſephe m'a fourni l'idée de Thirron: tout ce que j'ai fait a été d'en élever le caractere, & de charger les remontrances qu'il fit à Hérode. C'eſt un morceau tout neuf ſur le Théatre, dont tout le monde a été également frappé; ce qui eſt une preuve ſenſible qu'il y a dans le fond du cœur humain un reſpect pour la vertu à l'épreuve de tout.



ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.

ALEXANDRE, Fils d'Hérode & de Mariamne.

ANTIPATER, Fils d'Hérode, d'un premier lit.

GLAPHIRA, Fille d'Archélaüs, Roi de Capadoce, accordée à Alexandre.

SALOME, Soeur d'Hérode.

THIRRON, Ministre sous les Regnes précedens.

NARBAL, Confident d'Hérode.

PHILON, } Juifs.
ACHAS, }

PHENICE, Confidente de Glaphira.

PHEDIME, Confidente de Salome.

GARDES.

La Scene est à Solime, autrement Jerusalem, dans le Palais d'Hérode.



HERODE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, PHILON.

SALOME.



OUI, des desseins qu'enfante un trop juste courroux,
Ma prudence, Philon, se repose sur vous.
Je vais trouver Hérode : attendez Aléxandre :
Vous pourrez lui parler : il voudra vous entendre.
D'un entretien secret ménagez les momens,
Et portez vos regards dans tous ses sentimens :
Il revient ébloui de la faveur de Rome.
Je vous laisse ; songez que vous servez Salome.

PHILON.

Madame, je ferai tout ce que j'ai promis.

SCENE II.

PHILON *seul.*

PHilon, quels interêts en tes mains sont remis ?
Poursuis, quoiqu'en secret la pitié te condamne,
Remets à ses destins le fils de Mariamne,
Songe, que ses malheurs te pourroient entraîner,
Et qu'où la faveur regne, elle a droit d'ordonner.
Qu'un vain peuple pour lui s'empresse ou le déplore..

SCENE III.

ALEXANDRE, PHILON.

ALEXANDRE.

QUe fait le Roi ?

PHILON.

Seigneur, on n'entre point encore.

ALEXANDRE.

Approchez-vous, Philon. Tandis que dans ces lieux
Mon pere se dérobe encore à tous les yeux,
Puis-je m'ouvrant à vous sans peril & sans crainte,
D'un moment d'entretien bannir toute contrainte ?
Et dans le cœur d'Hérode encor mal affermi,
Au milieu de sa Cour, trouverai-je un ami ?

PHILON.

Seigneur, depuis long-tems vous devez me connoître.
Reste de ces Héros dont le Ciel vous fit naître,
L'auriez-vous oublié ? De tous les fils du Roi,

Celui de Mariamne éprouva seul ma foi..
Combien pour vous, Seigneur, j'ai ressenti d'allarmes,
Depuis le jour fatal où la Judée en larmes
A vû de son supplice élever les apprêts,
Et son sang innocent arroser ce Palais!
De vos accusateurs les complots sanguinaires;
La haine de Salome, & celle de vos freres,
Leur crédit augmenté par votre éloignement,
N'ont pû de mon devoir m'écarter un moment.
Mais que dis-je? Le Ciel vous rend à l'Idumée;
Hérode même aux yeux de Solime charmée
Par quel accueil, Seigneur, digne de votre foi...?

ALEXANDRE.

Dois-je me confier aux caresses du Roi?
Ai-je donc oublié que sa haine couverte
Me conduisit à Rome, y poursuivit ma perte?
Ou plûtôt sans douleur puis-je m'en souvenir?
Au sort de Glaphira l'hymen m'alloit unir:
Je l'aimois, tout sembloit flatter mon esperance:
Son pere Archélaüs hâtoit cette alliance.
Cependant il fallut m'écarter de ces lieux,
Et devorer des pleurs qu'arrachoient nos adieux.
Du Roi dans le chemin les perfides caresses
Cacherent contre moi ses fureurs vengeresses,
J'admirois en sécret l'excès de sa bonté:
Mais de quel trouble affreux me trouvai-je agité,
Quand du Peuple Romain obtenant audience,
Il arma contre moi sa funeste éloquence,
M'imputa des forfaits dignes de sa fureur?
Rome alors, cher Philon, ne put voir sans horreur
Tous les cruels effets de son courroux funeste;
Un Roi qui de son sang poursuit en moi le reste;
Un pere demandant la tête de son fils,
Et là de ses travaux terminant tout le prix.
Je trouvois, à sa haine opposant un refuge,

Un bourreau dans mon pere, un pere dans mon Juge.
Auguste, le Senat, tout le Peuple à la fois,
Du sang qu'il trahissoit prirent en main les droits;
Et la fureur d'Hérode excitant leur murmure,
Pour moi dans tous les cœurs fit parler la nature.
Malgré tous leurs efforts, tous leurs soins redoublez,
Les amis de Salome en parurent troublez.
Le Roi lui-même alors, confus de sa poursuite,
Retourna dans Solime en attendre la suite.
Dans cet état, Philon, toujours mêlé d'effroi,
Les conseils de Thirron passerent jusqu'à moi.
Il se rendit à Rome: à ses maîtres fidéle,
Sa tendresse égaloit l'ardeur de votre zele,
Sa douleur en tous lieux reveilla mes amis:
De Rome contre Hérode il éleva les cris.
Heureux si secondant le zéle qui l'anime,
Le Ciel me le rendoit aujourd'hui dans Solime!
Mais vous, qui d'une cour sujette aux changemens
Avez part aux conseils, ainsi qu'aux mouvemens,
Ne me déguisez rien, Philon; que votre bouche
Me fasse un libre aveu de tout ce qui me touche.
Le Roi, je l'avourai, m'a reçu dans ses bras
Avec des sentimens que je n'esperois pas.
J'ai trouvé Glaphira de mon retour charmée,
Et s'il se peut encor plus digne d'être aimée:
Mais parmi les transports qu'elle a fait éclater,
Quelque trouble secret sembloit l'inquieter.
Elle se prête à peine à l'espoir qui m'anime.
Enfin depuis huit jours de retour dans Solime,
Par quels ordres, Philon, par quels motifs secrets
Vois-je de mon hymen reculer les apprêts?
Et parmi les honneurs que la Cour me défere,
N'ai-je pû qu'en public entretenir mon pere?

PHILON.

Sans doute il n'a pû voir qu'avec des yeux jaloux
Ce zele que le peuple a temoigné pour vous.

Votre retour a fait la publique allegresse :
Moins cheri dans ces lieux vous auriez sa tendresse.
Il craint que dans vos droits votre espoir trop flatté
N'arme votre courroux justement excité.
Des grands Asmonéens la gloire vit encore,
Et le peuple en effet le hait, & vous adore.

ALEXANDRE.

Ah! si je le croyois, si maître de leurs cœurs...
Mais comment accorder leur zele & mes malheurs?
Non, non, je sçais en eux quelle aveugle manie,
Même en la detestant, nourrit la tyrannie.
Je sçai quels sont les Juifs : j'allois loin de leurs yeux
Peut-être pour jamais me bannir de ces lieux ;
Tromper dans son courroux la fortune inhumaine ;
Chercher un beau trepas : mais l'amour me ramene.
Je laissois Glaphira parmi mes ennemis ;
Et son Trône, sa main, son cœur m'étoient promis.

PHILON.

Le Roi la voit toujours avec des yeux de pere ;
Il lui croit retrouver les traits de votre mere ;
Sa presence le flatte ; & calmant son ennui,
Elle peut moins sur vous, qu'elle ne peut sur lui.

ALEXANDRE.

On dit que de ma mort attendant la nouvelle
Mon frere Antipater se declaroit pour elle ;
Que Salome, appuyant ses soins auprès du Roi,
Déja lui promettoit sa couronne & sa foi.

PHILON.

Si quelque espoir, Seigneur, avoit pû les séduire,
Du moins votre retour suffit pour le détruire :
Mais quoi qu'enfin leur haine ait osé contre vous,
Dissimulez, Seigneur, votre juste courroux.
Ah! si sans vous parer de tant d'indépendance,
Vous pouviez de Salome éblouir la prudence ;
Près d'elle quelque tems essayer la douceur....
Vous connoissez du Roi cette implacable sœur ;

Du sang de Mariamne en vous l'orgueil la blesse.

ALEXANDRE.

Qui moi ? que sans rougir d'une indigne foiblesse,
Je déguise mon cœur & farde mes discours ?
Laissons-lui, cher Philon, de semblables détours.
Une noble fierté n'admet point de contrainte,
Tel qu'il est, un grand cœur doit se montrer sans crainte.
Quoi de tant de Heros j'irois indigne fils
Baiser encor la main qui me les a ravis ?
Caresser l'ennemie à me nuire obstinée ?
A ma vengeance ici, ma gloire est enchaînée.
Philon par l'un & l'autre excité tour à tour,
Peut-être je devrai l'un & l'autre à l'amour.
Non que dans mes malheurs une aveugle colere
Parmi mes ennemis confonde ici mon pere :
Je sçai quel saint respect il a droit d'exiger ;
C'est sa gloire & mon sang que je cherche à vanger.
Glaphira me remet les droits d'un Diadême...
Mais quoi l'on ouvre, entrons.

PHILON.

Ciel! Salome elle-même.
Déja...

SCENE IV.

SALOME, ALEXANDRE, PHILON, PHEDIME.

SALOME.

Prince, arrêtez, on ne voit point le Roi.

ALEXANDRE.

Cet ordre, quel qu'il soit, peut-il être pour moi?

SALOME.

SALOME.

L'ordre est pour tous, Seigneur.

ALEXANDRE.

Quoi, Madame, sa vûë
Libre à vous seule ici, me seroit défenduë?

SALOME.

Ignorez-vous, Seigneur, quels transports douloureux
Agitent chaque jour ce Prince malheureux?
Ce n'est plus ce Héros que la sagesse inspire,
Que la gloire amena de si loin à l'Empire,
Qu'Antoine à ses destins avoit associé,
Et dont César vainqueur envia l'amitié.
Jugez de quelle horreur sa fortune est suivie;
Aux derniers des humains Hérode porte envie.
De son amour encore à toute heure occupé,
Des plus noires terreurs il est toûjours frappé.
Après quinze ans entiers son desespoir redouble;
De la Reine en ces lieux l'image encor le trouble;
Il croit qu'en ce Palais, pour l'accabler d'ennuis,
L'ombre de Mariamne erre toutes les nuits;
Et le suivant partout à travers les ténebres,
Exale sa douleur par mille cris funebres.
Sur tout l'aspect d'un fils retrace ses malheurs;
Et loin de le calmer, irrite ses douleurs.
De ses rigueurs enfin Hérode est la victime....

ALEXANDRE.

Madame, sa douleur n'est que trop légitime;
Et je ne doute point que ses ressentimens
Ne le livrent sans cesse aux plus cruels tourmens:
Mais s'il pleure ma mère, à sa douleur fidéle,
Ne peut-il la chercher dans ce qui reste d'elle;
Mêler ses pleurs aux miens.. Ah! loin de m'éviter,
Il est d'autres objets qu'il devroit écarter.

SALOME.

Seigneur, dans une cour à ses voeux asservie,
Ce sont ses seuls regrets qui tourmentent sa vie;

Ses Juifs pour lui de crainte & d'amour prévenus...

ALEXANDRE.

Madame, tous les cœurs ne lui sont pas connus :
Je ne le vois que trop : mais quoi qu'il en puisse être,
Sans son ordre à ses yeux je crois devoir paroître.
Ne suis-je pas ici dans ces augustes lieux,
Où long-temps de ma mere ont régné les ayeux ?
Où rien ne s'offre à moi qui ne me puisse apprendre
Quels sont les droits d'un sang dont ils m'ont vû descendre ?

SALOME.

Je le vois, le courroux dont vous êtes épris
Vous a fait oublier ce qu'ils vous ont appris ;
Et loin de modérer...

ALEXANDRE.

Je vous entends, Madame ;
Je vois quel souvenir on rapelle à mon ame.
Vous voulez, insultant encore à ma douleur,
Me mettre sous les yeux ma honte & mon malheur.
D'un triomphe cruel je reconnois la trace.
Mais enfin j'envisage un terme à ma disgrace.
De nos Tyrans communs les projets dangereux,
Peut-être quelque jour retomberont sur eux.
Adieu.

SALOME *à part.*

Va, c'est à toi de craindre ma colére.

SCENE V.

SALOME, PHILON, PHEDIME.

PHILON.

J'Ay de tous ses desseins découvert le mystére.
D'un ses ressentimens toûjours plus affermi...

SALOME.

Je ſçai juſqu'à quel point il eſt mon ennemi ;
Et vois depuis long-temps ce qu'il en faut atten
Mon courroux inquiet brûle de vous entendre ;
Mais rempliſſez des ſoins commis à votre foi,
Et volant ſur ſes pas, ſuivez-le chez le Roi.
L'éclat de ſon courroux rend ſa perte certaine.

SCENE VI.

SALOME, PHEDIME.

SALOME.

Tu t'étonnes, Phédime, & j'entrevois ta peine.

PHEDIME.

O Ciel! que faites-vous, Madame, en quelles mains
Oſez-vous cônfier de ſemblables deſſeins?
Tout ce qu'a fait Philon n'a donc pû vous apprendre
Le zele qui l'attache au parti d'Alexandre?
Les malheurs de la mere, & les périls du fils,
Long-tems dans ce Palais ont excité ſes cris.

SALOME.

Hé ne connois-tu pas ces flatteurs mercenaires!
Auprès de nous voilà leurs retours ordinaires.
Inquiets, incertains, leur cœur toûjours flottant
Dans leur legereté n'a qu'un objet conſtant,
La faveur : elle obtient leurs hommages ſincéres;
Déteſtables amis, mais pourtant néceſſaires,
Tout autre ſur leur choix ſe pourroit abuſer ;
Mais tout devient utile à qui ſçait en uſer.
Ardens à nous ſervir ils ſe font nos victimes ;
Sur eux la politique a des droits légitimes ;
Souvent dans ſes deſſeins un grand cœur combattu,
Met en œuvre le crime ainſi que la vertu.

Philon m'assure seul la perte d'Alexandre;
Ce qu'il a fait pour lui m'en laisse tout attendre;
Phédime, il ne va point me servir à demi:
Un traître va toûjours plus loin qu'un ennemi.

PHEDIME.

Par tant d'événemens depuis long-tems instruite;
Madame, de vos soins craignez plûtôt la suite:
D'Alexandre plûtôt recherchez l'amitié:
Ses malheurs ont d'Auguste excité la pitié.
Le peuple le chérit: Que dis-je, Hérode l'aime:
Tout a changé pour lui, changez aussi vous-même;
Et quand pour lui les vœux se réünissent tous....

SALOME.

Et c'est-là ce qui doit exciter mon courroux,
Toi-même, tu veux donc que ma haine stérile,
Le revoye en ces lieux triomphant & tranquile?
Tu veux que mon crédit y paroisse abaissé?
Et quel seroit le prix du sang que j'ai versé?
J'ai fait mourir son oncle, & j'immolai sa mere.
Que dis-je, digne objet d'une juste colére,
D'un vil peuple en ces lieux follement révéré,
Hircan, le vieux Hircan vient d'être massacré.
Des Rois Asmonéens Alexandre est le reste.
Quand je n'en craindrois point la vengeance funeste;
Crois-tu que le dessein qui m'occupa toûjours
Etonne mon courage, & périsse en son cours?
Non, non, il faut combler un espoir légitime;
Justifier ma haine, & joüir de mon crime.

PHEDIME.

Je vous vis les poursuivre & ne rien épargner.
Mais que prétendez-vous, Madame, enfin?

SALOME.

Regner;
Voilà le seul objet & l'espoir qui m'entraine.
Ce n'est que pour cela que j'ai perdu la Reine;
Que j'écartai ses fils; que d'Hérode à mes yeux

La gloire est importune, & le sang odieux.

PHEDIME.

Et le sang odieux! mais cependant, Madame;
Vos soins d'Antipater autorisent la flame;
Et quoique dès long-temps liée à d'autres nœuds;
La main de la Princesse est promise à ses vœux.
Quel intérêt peut donc vous...

SALOME.

Arrête, Phédime.
Son interêt n'est point ici ce qui m'anime.
Sur ce que je prétens ne vas point t'abuser.
Ce grand zele pour lui cherche à les diviser;
De deux cœurs orgueilleux j'excite le murmure;
J'oppose en mes desseins l'amour à la nature;
J'allume un fier courroux dont j'attens tout le fruit.
Dans leur désunion l'un & l'autre est séduit:
Pour moi sans le sçavoir contr'eux d'intelligence,
L'un travaille à ma gloire, & l'autre à ma vengeance.
Sur eux de mes destins je vais me reposer.
Dans l'espoir qui les flatte ils pourront tout oser;
Et je répons enfin, pour servir ma colére,
De l'attentat des fils, & de la main du pere.

PHEDIME.

Et ne craignez-vous point que son cœur éperdu,
Ne redemande un sang par ses mains répandu?
Et que de tant d'efforts tôt ou tard le salaire....

SALOME.

Ecoute, contre moi si je n'ai que mon frere,
De sa vengeance alors je préviendrai l'ardeur.
Repose-toi sur moi du soin de ma grandeur;
Mais si je n'ai tenté qu'un effort inutile,
Si le Ciel me trahit, j'ai besoin d'un azyle;
Et c'est ce que sur-tout j'ai voulu ménager.

PHEDIME.

Quels lieux peuvent vous mettre à l'abri du danger?

SALOME.

Hé! quoi ne sçais-tu pas, sans que je te le die,
Quels troubles intestins déchirent l'Arabie;
Qu'elle a gémi long-tems, & qu'un fer assassin
Du dernier de ses Rois a tranché le destin?
Elle demande un maître, & Rome en délibére.
Son choix peut regarder Silleüs, ou mon frere.
Par-là le distinguant des autres Potentats,
Non contente d'avoir reculé ses Etats,
Rome pour digne prix des travaux de sa vie,
A la Judée encore uniroit l'Arabie:
Mais dans tous nos desseins l'un à l'autre opposez,
Nos plus grands intérêts se trouvent divisez....
Cet ennemi d'Hérode & puissant & funeste,
Ce même Silleüs que Solime déteste,
Qui jusques dans ses murs a répandu l'effroi.

PHEDIME.

Eh bien?

SALOME.

S'il monte au Trône il me donne sa foi.

PHEDIME.

De Rome ainsi pour lui vous briguez le suffrage?

SALOME.

Salome une autre fois t'en dira davantage.
Antipater paroît.

SCENE VII.

SALOME, ANTIPATER, PHEDIME.

ANTIPATER.

MAdame, c'en est fait,
De vos bontez pour moi je n'attens plus l'effet,
Le retour de mon frere assure sa conquête;

Pour couronner ses feux je vois que tout s'aprête ;
La tendresse, l'amour, Solime, les Romains,
Tout remet aujourd'hui Glaphira dans ses mains.

SALOME.

Quoi déja son retour trouble votre courage ?
Antipater ainsi s'allarme au moindre orage ?
Alexandre à Solime à peine est arrivé,
Et jusqu'au moindre espoir tout vous est enlevé ?
Songez que le dessein que votre orgueil embrasse,
Même dans le malheur, veut encor plus d'audace :
Et craignez que malgré tant de secours promis,
Votre trouble en ces lieux ne glace vos amis.
Ah! si l'événement, démentant l'apparence,
Dans son cœur de si loin ramene l'espérance,
Dans vos justes desseins encor plus affermi ;
Prince, sans reculer, perdez votre ennemi.
Rendons-lui les périls qu'il en falloit attendre :
Ce n'est pas l'opprimer, c'est plûtôt vous défendre ;
C'est rejetter sur lui ses cruels attentats.

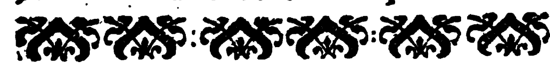
ANTIPATER.

Hé bien, Madame, allons, disposez de mon bras.
Dans mon juste transport il n'est rien qui m'arrête.
Parlez, mon desespoir vous répond de sa tête.
Parmi de grands rivaux, entre les fils des Rois,
La haine devient juste, & le crime a ses droits.

SALOME.

Je conçois vos douleurs ; il suffit, le temps presse.
Je vais trouver Hérode, allez voir la Princesse.
Sur tout à ses dédains laissez un libre cours ;
Ecoutez votre espoir, & non point ses discours.
Allez, & si le Ciel vous offre une couronne,
Que vous importe-t'il quel moyen vous la donne ?
Tout soin frivole ici, Prince, est à dédaigner :
Pour être sûr de plaire il suffit de régner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

GLAPHIRA, PHENICE.

PHENICE.

Madame, enfin le Ciel touché de vos allarmes ;
Va tarir pour jamais la source de vos larmes ;
'Alexandre lui-même à vos desirs rendu,
Va presser un hymen si long-temps attendu ;
Par ses derniers malheurs sa faveur affermie....

GLAPHIRA.

Phenice, connois mieux sa cruelle ennemie.
Les caresses du Roi, l'appui de l'Empereur,
Tout ce qui t'a flattée, irrite sa fureur.
Ne crois pas qu'elle rompe un projet sanguinaire,
Qu'elle n'ait accablé le fils après la mere ;
Qu'elle ne regne seule en écartant le bras
Qui pouvoit la punir de tous ses attentats.

PHENICE.

Madame, je sçai trop que la faveur de Rome,
Que son retour aigrit la haine de Salome ;
Mais en vous son destin trouve un nouvel appui ;
Contr'elle dans ces lieux vous pouvez tout pour lui.
Vous allez écarter les pieges qu'on lui dresse.
Vous sçavez que le Roi vous aime avec tendresse ;
Que souvent plus farouche, & noyé dans ses pleurs,
Votre seule presence a calmé ses fureurs.

Il croit revoir en vous tous les traits de la Reine.

GLAPHIRA.

Hé quoi ! ne ſçais-tu pas quel caprice l'entraîne?
Qu'au plus leger ſoupçon facile à s'allarmer,
Il céde à des tranſports que rien ne peut calmer;
Que toujours incertain, quelqu'effort que l'on faſſe;
Il peut perdre ſon fils, prêt à lui faire grace?
Mais on entre; quelqu'un adreſſe ici ſes pas.
Ciel ! c'eſt Antipater.

SCENE II.

GLAPHIRA, ANTIPATER, PHENICE.

ANTIPATER.

Vous ne m'attendiez pas;
Je le vois; mon abord a paru vous ſurprendre,
Madame, vos regards demandoient Aléxandre.
Vous veniez dans ces lieux dans un eſpoir plus doux;
Pour lui les mêmes ſoins....

GLAPHIRA.

Et ſur quoi penſez-vous;
Prince, que ſon retour ainſi que ſon abſence,
Ait dans mes ſentimens mis quelque difference?
Liée à ſes deſtins par une étroite loi,
Ses malheurs n'ont ſervi qu'à confirmer ma foi.
J'ai partagé ſa crainte; & parmi mes allarmes,
Je ne connoiſſois rien de plus doux que mes larmes;
Lui ſeul par ſa préſence en arrête le cours,
Et me retrouve encor ce que je fus toûjours.

ANTIPATER.

Je ſçai que de Juda deſcendu par ſa mere,
Son ſang l'appelle au Trône, où s'éleva mon pere;
Mais de ce même ſang que ſert en lui l'éclat,

Si j'ai pour moi, Madame, Auguste & le Sénat?

GLAPHIRA.

Que dites-vous, Seigneur, du Sénat & d'Auguste?
Quel appui s'offre à vous sous un régne si juste?
Qu'en peut craindre Aléxandre? Arbitres seuls des Rois
En voudroient-ils en lui violer tous les droits?
Mais non, Rome elle-même en prendra la défense;
Et lorsque pour le Trône élevant son enfance;
Lorsqu'au métier des Rois, soigneux de l'exercer,
Auguste....

ANTIPATER.

Hé! quoi, Madame, avez-vous pû penser,
Que de tant de Rois Rome & rivale & maîtresse,
S'asservisse en esclave à tenir sa promesse?
Ah! plûtôt elle attend que des droits plus certains
D'un Prince sans Etats relevent les destins.

SCENE III.

GLAPHIRA, ALEXANDRE, ANTIPATER, PHENICE.

ALEXANDRE A ANTIPATER.

PRince, je vous entends. Votre ame ambitieuse
A nourrir son erreur toûjours ingenieuse,
Prévoit des Potentats tous les conseils secrets,
Et de Rome à son gré regle les intérêts.

ANTIPATER.

Vous-même comptez-vous sur la faveur de Rome?

ALEXANDRE.

Plus que vous ne comptez sur l'appui de Salome.

ANTIPATER.

Le Roy pour traverser lui-même vos desseins,
Peut avoir ses raisons ainsi que les Romains.

ALEXANDRE.

Du moins ce n'eſt qu'à lui de me les faire entendre.
Pour vous, à Glaphira gardez-vous de prétendre,
Accordée à ma foi, fille d'Archélaüs
Je l'adore, reglez votre eſpoir là-deſſus.

GLAPHIRA.

Prince, n'en doutez point, plus d'un auguſte titre,
Du ſort de Glaphira rend votre frere arbitre;
Et quand juſques ici dans l'ombre retenus
Mes ſecrets ſentimens vous ſeroient inconnus,
Du moins ſur cet hymen que l'un & l'autre eſpere;
Le Ciel a prononcé par la bouche d'un pere.
Par cet unique Arrêt, dans quel ſacré lien
Ne vient point de paſſer un cœur tel que le mien?
Je vous laiſſe le ſoin d'en inſtruire Salome....

ALEXANDRE.

De ſi hautes faveurs valent l'appui de Rome;
Mais ſi malgré l'aveu qui vient d'en éclater
Rome de quelque eſpoir peut encor vous flatter,
Vous ſçavez que le Ciel nous formant l'un & l'autre;
Eleva ma naiſſance au-deſſus de la vôtre,
Et que né dans ces lieux pour recevoir la loi;
Vous êtes fils d'Hérode, & non le fils du Roi.
Songez-y.

ANTIPATER.

C'eſt à vous plûtôt de reconnoître
Qu'il n'eſt pas encor tems de me parler en maître;
D'une mere proſcrite oubliant le malheur....

ALEXANDRE, *mettant la main ſur ſon épée.*

C'en eſt trop....

GLAPHIRA.

Le Roi vient: Que faites-vous, Seigneur?



SCENE IV.

HERODE, GLAPHIRA, ALEXANDRE, ANTIPATER, PHENICE, NARBAL GARDES.

HERODE.

Que vois-je, mes enfans ? qu'ai-je entendu, ma fille ?
Quel désordre nouveau divise ma famille ?
Et par quel attentat prompte à se signaler,
M'offre-t-elle par tout mon sang prêt à couler ?
Quelle haine entre vous injuste & criminelle
Nourrit dans ma maison une guerre éternelle ?
Ah ! lors qu'Antoine mort me laissa sans appui,
Qu'Auguste triomphant me cita devant lui,
Aux traits d'un noble orgueil n'accorda-t-il ma vie,
Que pour la voir un jour par mes enfans ravie ?
Mais parlez, quel sujet vous anime tous deux ?
Vous ne me dites rien ! Répondez, je le veux,
Eclaircissez mon trouble, ou craignez ma colere.

ANTIPATER.

J'ignore quels motifs ont irrité mon frere :
Mais loin de m'accorder ce qu'il me doit d'égards,
Fils d'Hérode, j'attire à peine ses regards.

HERODE.

Hé quoi ! mon fils, déja votre orgueil se déclare ?
Ne vous suffit-il pas du rang qui vous sépare ?
Et n'est-ce point assez que mon cœur prévenu....

ALEXANDRE.

Antipater, Seigneur, ne vous est pas connu.
Je le vois : son orgueil excitant sa tendresse,
Ose me disputer la main de la Princesse ;
Et quand de son aveu mon amour irrité,

Oppose ſon devoir à ſa témerité,
L'inſolent de la Reine outrage la mémoire:
Il oſe m'offenſer; & ſi je l'en veux croire,
Seigneur, pour traverſer un hymen que j'attens;
Vous même; les Romains....

HERODE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entens!
Cruel, c'eſt donc ainſi que ta coupable envie
Cherche à perſécuter les reſtes de ma vie?
Mais je vais t'en punir, & mon reſſentiment
Trouvera dans tes feux ton juſte châtiment.
Aléxandre à tes yeux épouſant la Princeſſe,
Va confondre l'orgueil qui m'irrite, & le bleſſe.
Je ne differe plus ſon hymen; & demain
Il peut aller au Temple & lui donner la main.
Et toi vas les forcer d'oublier ton audace,
Et n'attends plus de moi de pardon ſans leur grace.

ANTIPATER.

Ah! Seigneur, je pourrois!...

HERODE.

Oſes-tu reſiſter,
Témeraire? Obéïs, ou crains de m'irriter.
Au gré de vos deſirs, Madame, tout conſpire:
Tel eſt l'ordre du Ciel que lui-même m'inſpire.

GLAPHIRA.

D'un Héros tel que vous puiſſent ſes juſtes loix
Affermir le repos acquis par tant d'exploits,
Et s'il ſe peut au prix même de nos années,
Plus loin dans l'avenir porter les deſtinées.

HERODE.

Conduiſez la Princeſſe à ſon appartement,
Mon fils, & vous, Narbal, qu'on me laiſſe un moment.

SCENE V.

HERODE *seul.*

C'En est fait, la Princesse entre mes mains remise,
Recevra de mon fils la foi déja promise :
Mais de ton cœur pour elle, Hérode en ces momens
As-tu bien démêlé les secrets mouvemens ?
Destinée à ton fils, par quelle complaisance
En as-tu jusqu'ici recherché la présence ?
Quel charme a quelquefois suspendu ton ennui ?
Est-ce penchant pour elle ? ou tendresse pour lui ?
En faut-il accuser l'amour ou la nature ?
Que dis-je ? malheureux ! dans les maux que j'endure,
Ignorerois-je encor quels sont mes sentimens ?
L'amour s'accorde-t-il avec tant de tourmens ?
Sans doute je m'abuse, & ma flâme éternelle
Adore encor des traits que je retrouve en elle.
Mais quand par un hymen utile & glorieux,
Je vais placer ton fils au rang de ses ayeux,
Que des droits de son sang un Trône est le salaire,
Divine Mariamne, appaise ta colere.
D'un époux malheureux calme le juste effroi ;
Avec la même horreur ne regne plus sur moi.
Hé que n'ai-je point fait pour expier mon crime ?
Auteur de son trépas, j'en devins la victime ;
Pour redonner le calme à mes sens allarmez,
J'entrepris le bonheur des peuples opprimez ;
Des vertus d'Israël je recherchai les traces :
Ma main de tous côtez a répandu les graces.
Vains efforts ! ma douleur s'irritant dans son cours,
Dans ma fureur bientôt trouva d'autres secours ;
Je crus que d'autres soins rempliroient mieux mon ame ;

Qu'employant le poison, & le fer & la flâme;
Qu'abusant jusqu'au bout des droits des Potentats,
Je vaincrois ma douleur à force d'attentats.
Mais ni les dons offerts, ni l'éclat de mes crimes,
Ni le sang des mortels, ni celui des victimes,
Rien ne m'a soulagé. Par des moyens plus doux
Je puis du Ciel peut-être appaiser le courroux...

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.
Croirai-je un bruit, Seigneur, qui vient de se répandre?
La Princesse va-t-elle épouser Aléxandre?

HERODE.
Le dessein en est pris, ma sœur, & dès demain
Mon fils de Glaphira doit recevoir la main.

SALOME.
Lui faites-vous du sceptre un second sacrifice?

HERODE.
Si je m'en dépoüillois, je me ferois justice:
Et peut-être qu'après tant de troubles, de maux,
Je ne dois qu'à ce prix esperer du repos.
Quoiqu'il en soit, ma foi, mon intérêt, ma gloire,
Tout conspire....

SALOME.
Seigneur, c'est à moi de vous croire.
Et d'ailleurs pour ce fils votre cœur genereux
D'un peuple tout entier va seconder les vœux.
De la Reine à ses yeux le fils est cher encore,
Et des Asmonéens c'est le sang qu'il adore.
Quel espoir à leurs vœux ne sera point permis,
Lors qu'un pouvoir suprême en ses mains est remis!

Que Rome, le Sénat embrassent sa querelle......

HERODE.

De mon peuple pour lui j'ignorois ce grand zéle.

SALOME.

Ah! vous-même, Seigneur, rappellez-vous ce jour
Qui sembla d'un triomphe honorer son retour;
Quand tout Solime en foule inondant son passage,
Voloit devant ses pas & cherchoit son visage;
Que d'un cri seul alors formé de mille cris,
Il le plaçoit au Trône où vous êtes assis;
Et se livrant sans cesse à son zéle crédule,
Croyoit revoir en lui son oncle Aristobule.

HERODE.

Croirai-je que trop plein de son espoir flatteur,
Il ouvre encor l'oreille à ce bruit séducteur?

SALOME.

Je ne sçai: mais, Seigneur, rarement la nature
D'un cœur ambitieux étouffe le murmure.
Le Trône est à ses vœux un titre suffisant;
Et le régne d'un pere est un fardeau pésant.

HERODE.

Quel que puisse être enfin l'orgueil qui le dévore;
Vous le voyez, le jour n'est pas bien loin encore,
Où la main de mon fils doit me fermer les yeux.
Trop content jusques-là d'un hymen glorieux,
Il peut...

SALOME.

Ah! s'il vous faut dire ce que je pense,
Esperez-vous, Seigneur, que sa reconnoissance
Eteigne le courroux dont il est animé?
Il ne montre en ces lieux qu'un cœur envenimé:
Il y porte par tout & ses cris & ses larmes.
Que dis-je? même encor vous lui donnez des armes.
Epoux de la Princesse, il trouve dans ses mains
Une vengeance sûre, & des secours certains.
Dans les droits de son sang interessé par elle,

Tout l'Orient est prêt d'embrasser sa querelle.
Ah! si seul & proscrit on vit ses attentats,
Gendre d'Archélaüs que ne fera-t-il pas?

HERODE.

Ah! si l'ingrat... mais quoi manquant à ma promesse,
Pourrois-je de ces lieux renvoyer la Princesse?
Rompre tous les traitez qui me peuvent lier....

SALOME.

Vous-même à votre lit daignez l'associer.

HERODE.

Moi! l'épouser, ô Ciel! que d'autres feux éprise;
Mon ame encor...

SALOME.

D'où peut naître cette surprise?
D'une illustre alliance, Archélaüs jaloux,
Dans votre fils, Seigneur, n'envisageoit que vous.
Et quel est donc ce choix que votre cœur condamne?
Vos yeux dans Glaphira retrouvent Mariamne;
De vos sombres chagrins, Seigneur, de vos terreurs,
Sa présence a souvent dissipé les horreurs;
Vous éprouvez près d'elle un destin moins funeste.
Le Ciel a commencé, Seigneur, faites le reste.
Que ces mêmes apprêts que l'on vient d'ordonner....

HERODE.

Ah! quel conseil, Madame, osez-vous me donner?
Dans l'état où je suis, est-ce à moi qu'il s'adresse?
Cruelle, où voulez-vous amener ma tendresse?
D'un cœur que ses malheurs n'ont que trop abbattu,
Voulez-vous jusqu'au bout attaquer la vertu?
Détournez de mes yeux l'éclat de tant de charmes;
Et laissez-moi plûtôt m'abreuver de mes larmes;
Jouir de ma douleur. Rome arbitre des Rois,
Vous ne l'ignorez point, a confirmé ce choix.
Elle attend leur hymen, la fortune ennemie,
Aux ordres du Sénat en esclave nous lie.
Dois-je le soulever, & manquant à ma foy,

Prêter à Sillèüs des raisons contre moi ?
Non, c'est trop écouter votre amitié cruelle ;
Si j'en crois vos discours, mon fils n'est qu'un rebelle.
Solime me trahit ; vos soupçons dangereux,
S'ils assurent mes jours, les rendent malheureux.
Qu'en ses ressentimens mon fils persiste encore ;
Qu'il trame des complots ; que le peuple l'adore ;
Dût-il vanger sur moi le sang que j'ai versé,
Je vais finir pour lui ce que j'ai commencé.

SCENE VII.

SALOME *seule.*

VA, je te connois mal, ou malgré l'apparence,
Ma haine doit sur toi fonder plus d'esperance.
Ce soupçon dans ton cœur heureusement jetté,
Fera tout le progrès dont le mien s'est flaté.
De mes premiers efforts déja l'effet le touche ;
Mes yeux en lui parlant le trouvoient plus farouche ;
Le trouble s'élevoit dans son cœur étonné,
Alexandre est proscrit, puisqu'il est soupçonné.
Ce n'est pas tout encor ; cette tendresse extrême,
Ou plûtôt cet amour qu'il se cache à lui-même,
Dont j'ai dû voir ici des signes trop certains,
Assure ma vengeance, & sert tous mes desseins.
Il faut par un soupçon facile à le surprendre,
Aussi bien que le Roi tourmenter Alexandre,
Que Philon qui me sert, par un second avis
Contre le pere encore aille animer le fils.
Je sçai de quels soupçons son amour est capable,
Et je ne doute point que ce coup ne l'accable,
Et qu'au devant des traits que je vais lui porter,
Lui-même en ses transports ne se vienne jetter :
Lui-même il va servir le courroux qui l'opprime....

SCENE VIII.

SALOME, PHEDIME.

PHEDIME.

Un bruit court que Thirron a paru dans Solime,
Madame, & ſon retour....

SALOME.

Thirron ! que me dis-tu ?
Lui qui vit le Sénat protéger ſa vertu,
Et qui même depuis la mort de Mariamne
Regarde ce Palais comme un ſéjour profane ?
L'avis eſt important. Miniſtre de vos Rois,
Du ſang Aſmonéen ſeul il maintint les droits.
Long-temps en déplora les fameuſes diſgraces.
D'Aléxandre ſans doute il cherche ici les traces.
Dans le zéle indiſcret commun à ſes pareils,
Il va l'empoiſonner de ſes hardis conſeils.
Ah ! prévenons l'effet de leur intelligence.
Suis-moi, viens ; achevons ma gloire & ma vangeance.

Fin du ſecond Acte.

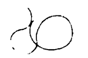


ACTE III.

SCENE I.

THIRRON *ſeul.*

ARrête ici, Thirron. Alexandre en ces lieux,
En entrant chez le Roi, va s'offrir à tes yeux.
L'inſtant eſt favorable au zéle qui me guide.
Palais, où de Juda la majeſté réſide ;
Séjour jadis ſi ſaint, demeure de nos Rois,
Après quinze ans d'abſence enfin je vous revois !
Je vous ay vû ſoüillez du meurtre d'une Reine,
Qu'immolérent enſemble & l'amour & la haine :
Maintenant vous m'offrez, après tant de regrets,
De l'hymen de ſon fils les ſuperbes apprêts !
Puiſſe le Ciel pour lui prodiguant les miracles,
De l'eſpoir qui le flatte écarter les obſtacles.
Rendre vains des ſoupçons dans mon ame tracez,
Que mon zéle peut-être a trop tôt embraſſez.
Cher Prince, ſi Thirron t'alla chercher dans Rome,
Lorſque dans le Sénat la haine de Salome,
Par de ſecrets reſſorts continuant toûjours,
Par les mains de ton pere attentoit ſur tes jours,
Juge avec quel tranſport une ardeur légitime
Dans ta gloire aujourd'hui te verroit dans Solime,
Heureux & triomphant !... mais qu'eſt-ce que je voi ?
Salome ici s'avance, & ſort de chez le Roi.



SCENE II.

SALOME, THIRRON, PHEDIME.

SALOME.

Quoy ! vous ici, Thirron ! quelle cause imprevûë
Vous ramene en des lieux qui blessoient votre vûë ?

THIRRON.

Je l'avoüerai, Madame ; & ces augustes lieux
N'ont pas toûjours parû les mêmes à mes yeux.
Je les ai vûs baignez & de sang & de larmes ;
Mais un calme plus doux succede à tant d'alarmes ;
De l'innocence enfin Herode entend la voix ;
Et sur lui la nature a repris tous ses droits.
Il va faire monter au rang de ses ancêtres
Le Fils de Mariamne, & le sang de ses maîtres.
D'un peuple qui l'adore il dissipe l'effroi,
Et moi-même à ce prix je reconnois mon Roi.

SALOME.

Ainsi depuis long-temps à son sort enchaînée,
Votre foi se conduit selon sa destinée ?
Et le cœur de Thirron jusqu'ici combattu,
Fait des évenemens dépendre sa vertu ?
De retour dans Solime, il laisse voir encore
Quels maîtres il révére, & quel sang il adore ?
Sa gloire ne permet aucun dessein couvert ;
Et c'est être perfide au moins à cœur ouvert.

THIRRON.

Un tel nom, je l'avouë, excite ma surprise ;
Et sur tout en ces lieux connu par ma franchise,
Jadis d'Hérode en moi le glorieux accueil,
Honora des vertus dont la Cour est l'écueil.
Ennemi de tout temps de cette perfidie,
Au crime dans ces lieux par le crime enhardie,

Je n'ai point cru par-là qu'on me pût outrager :
Entre Salome & moi, c'est au Roy de juger.

SALOME.

Où tendent ces discours ? quelle est cette menace ?
Mais je ne vois que trop d'où vous naît tant d'audace.
Le Prince est de retour : qui sert ses attentats,
Peut rencontrer l'abîme où s'engagent ses pas.
Vous pouvez lui parler ; il vient ; je me retire.
O Ciel de mes complots auroit-il pû s'instruire ?

A part.

THIRRON.

C'est à toi de trembler, contre toi dans ces lieux
Tu me revois chargé d'un secret odieux.

A part.

SCENE III.

ALEXANDRE, THIRRON.

ALEXANDRE.

Est-ce-vous, cher Thirron, que le Ciel me renvoye ?
Témoin de mes malheurs soyez-le de ma joye.
Sans crainte, & sans relâche attaché sur mes pas,
A mes justes transports daignez ouvrir vos bras.

THIRRON.

Honorez moins, Seigneur, le zéle qui m'anime,
Mon devoir sur vos pas m'appelle dans Solime.
Heureux ! si j'y pouvois, aux depens de mes jours,
Du destin qui vous rit éterniser le cours.

ALEXANDRE.

Ignorez-vous quel sort mon pere me prépare ?
Dans ces lieux, cher Thirron, pour moi tout se déclare.
Tout est changé, le Ciel confond mes ennemis :
Et le plus doux espoir à present m'est permis.

Si vous sçaviez, Thirron, avec quelle tendresse,
De quels yeux à la Cour le Roy voit la Princesse.
Satisfait & flatté d'un hymen glorieux,
Il perd en la voyant des transports furieux,
Qui renaissant toûjours de sa douleur amere,
Vengent depuis quinze ans les malheurs de ma mere.

THIRRON.

Je vous en crois, Seigneur : mais est-il encor temps
Qu'à dès transports si doux votre cœur....

ALEXANDRE.

Ah ! j'entens.
De la Reine, il est vrai, la mort n'est point vengée.
Par les soins de l'amour la nature outragée
De mon ressentiment veut de plus prompts efforts,
Et pour un seul trépas demande mille morts.
O vous, témoins muets d'une injuste colere,
Marbres que soüille encor le meurtre de ma mere,
Combien votre aspect seul agite mes esprits !
Et vous, Manes plaintifs, interrompez vos cris,
Puisqu'avec mon devoir tout est d'intelligence.
Oüi, Thirron, cet hymen assure ma vengeance ;
Par là mille secours s'offrent à mon courroux ;
Vos vœux bientôt contens....

THIRRON.

Prince, que dites-vous ?
Prévenu dans ces lieux d'un courroux légitime,
Vous-même appréhendez d'en être la victime.
Des embarras des Rois effet trop dangereux,
Qu'une longue habitude a de pouvoir sur eux !

ALEXANDRE.

De quel effroi votre ame est-elle prévenuë ?

THIRRON.

Salome, je le vois, ne vous est point connuë :
Votre malheur, Seigneur, n'a point fini son cours ;
Votre pere vous aime, il vous aima toûjours :
Mais un cœur prévenu dépend peu de lui-même,

Soupçonneux, inquiet, jaloux du Diadême;
La haine de Salome excitant ses transports,
De son vaste courroux fait mouvoir les ressorts.
Né vertueux, sans doute, on a sçu le surprendre:
Jusqu'où ne peuvent point les grands cœurs se répandre ?
La vertu, dont le crime a pû gagner l'appui,
Est plus injuste encor, plus cruelle que lui.
Je voulois fuir Salome, & je l'ai rencontrée:
En entrant sa surprise à mes yeux s'est montrée,
Comme si mon aspect causant son embarras,
Lui reprochoit alors de secrets attentats.
J'ai parlé. Ses discours m'en ont dit davantage,
Et mes yeux de plus près ont contemplé l'orage.
Vous n'avez pû penser que prompte à se trahir,
Elle puisse vous craindre, & ne vous point haïr:
Tous ses forfaits passez excitent sa colere,
Et le crime du fils est la mort de la mere.
Votre hymen qui s'approche irrite son courroux;
Le moment est terrible, & décide entre vous.

ALEXANDRE.

Et que peut contre moi la fureur de Salome,
Lorsque j'ai la faveur & l'amitié de Rome ?
Contr'elle & contre tous son secours m'est offert;
Et je puis.....

THIRRON.

Et c'est là, Seigneur, ce qui vous perd.
C'est peu que dans ce jour sa prudence funeste
Du sang Asmonéen poursuive en vous le reste;
De mon retour encor dans ces terribles lieux,
Tous les motifs secrets n'ont point frapé vos yeux.
Il faut vous en instruire. Enfin votre ennemie,
Contre vous dans sa haine encor plus affermie,
Confirme des soupçons trop justement conçus.
Salome.....

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Thirron ?

THIRRON.

Traite avec Silléus.

ALEXANDRE.

Ciel !

THIRRON.

Elle ſçait pour vous ce que Rome peut faire ;
Et qu'en faveur du fils elle fait grace aû pere ;
Que par vous Silléus perd l'appui des Romains.
Votre perte, Seigneur, importe à ſes deſſeins.
Sans ces deſſeins peut-être, où ſa fureur éclate,
Elle eût vû d'un autre œil cet hymen qui vous flate ;
Sa haine ambitieuſe en a repris ſon cours,
Et l'achemine au Trône aux dépens de vos jours.

ALEXANDRE.

Ah ! plûtôt elle-même elle aſſure ſa perte.
Que ne ſaiſiſſons-nous l'occaſion offerte ?
Vous ſçavez ſes deſſeins, oſez les reveler.
Le Roi....

THIRRON.

N'en doutez point, je ſçaurai lui parler.
Mais lorſque je me livre au zéle qui m'enflame,
Que vos juſtes tranſports s'enferment dans votre ame ;
Sur mes ſoins quelque temps il faut vous repoſer ;
Contraignez-vous encor, c'eſt à moi ſeul d'oſer.
La verité, Seigneur, dans ces lieux ignorée,
S'y montre, ou rarement, ou trop défigurée.
Je ſçai qu'autour du Roi ſans ceſſe eſt répandu
Un tas de vils flatteurs à la faveur vendu ;
Que Salome écoutant ſa haine & ſa vengeance,
Par lui contre lui-même exerce une puiſſance,
Dont les moyens divers, avec art recherchez,
Sont autant d'attentats ſous d'autres noms cachez.
Mais ſur ſa vertu ſeule un grand cœur ſe repoſe,
Il parle ſans contrainte, & quoi que nous oppoſe

Dans ſes préventions un Monarque irrité,
L'homme malgré lui-même aime la verité;
Sa lumiere le frape, & toûjours favorable,
Le Ciel entr'elle & nous mit un rapport durable;
Elle emprunte de lui ſes droits & ſon pouvoir,
Et pour vaincre les cœurs n'a qu'à ſe faire voir.
Mais entrez chez le Roy, Seigneur, je vais attendre
Le moment favorable où l'on pourra m'entendre.
A vos cris juſqu'ici puiſſe le Ciel fermé,
Seconder un projet depuis long-temps formé!

SCENE IV.

ALEXANDRE, PHILON.

PHILON.

SEigneur, ſouffrez qu'ici je vous montre ma joye;
Thirron eſt dans ces lieux, le Ciel vous le renvoye:
Au fils de Mariamne attaché comme moi
Il y vient vous prouver & ſon zéle & ſa foi.
Quelle que ſoit pourtant cette ardeur éclatante,
Pour vous dans cette Cour ſa vertu m'épouvante.
Eh penſez-vous, Seigneur, que d'utiles avis
Y ſoient reçûs ſans peine, & ſans crainte ſuivis?
Et que la verité par tout ſi reſpectable
Approche ſans péril d'un Trône redoutable,
Où le menſonge adroit, préparant ſes projets,
Aux yeux d'un Roi cruel farde tous les objets?
Avec qui diſſimule; oüi, Seigneur, il faut feindre.

ALEXANDRE.

Je vous l'ai dit, Philon, je ne puis me contraindre;
Et mon cœur par vos ſoins vainement combattu,
Contre mes ennemis n'admet que ma vertu.
Je pouvois fuir des lieux teints du ſang de la Reine:
Mais enfin vous ſçavez l'interêt qui m'entraîne;

Que du destin pour moi balançant la rigueur;
L'hymen de Glaphira. ...

PHILON.

Que dites-vous, Seigneur!
Ignorez-vous encor quel péril vous menace?

ALEXANDRE.

J'ignore mes forfaits, & non point ma disgrace.
Malgré tous les apprêts d'un hymen, je le voi,
De nouveaux mouvemens s'élevent contre moi.
Sans doute vous sçavez quel orage s'apprête.
Vous pouvez m'éclaircir, Philon; qui vous arrête?
Parlez: Antipater, appuyé dans ces lieux,
Vers la Princesse encor leveroit-il les yeux?
Croit-il me traverser; & que Rome équitable...

PHILON.

Vous avez un rival, Seigneur, plus redoutable.
Instruit de son amour, j'en ai pâli d'effroi.

ALEXANDRE.

Et quel autre rival ai-je à craindre?

PHILON.

Le Roi.

ALEXANDRE.

Mon pere?

PHILON.

Oüi, lui-même.

ALEXANDRE.

Ah! grand Dieu, le dirai-je!
J'en rougis; les efforts d'une main sacrilege,
Dont mon ame à jamais garde le souvenir,
Ces attentats, l'effroi des siécles à venir,
N'ont point encor jetté tant de trouble en mon ame;
Ni porté jusques-là le courroux qui m'enflâme!
Mille transports divers m'agitent à la fois,
Et d'un respect sacré balancent tous les droits.
Mais peut-être trop tôt je céde à mes allarmes,
Dans ses embrassemens j'ai vû couler ses larmes;

Que dis-je ? cet amour par vos soins pénétré ;
Est de toute la Cour un secret ignoré :
Tout Solime pour moi benit l'amour d'un pere.
Quel temps a dévoilé ce funeste mystére ?
Lui-méme s'ose-t'il avoüer mon rival ?
Parlez, Philon.

PHILON.

Honteux de son trouble fatal,
Il hâtoit votre hymen, combattoit sa tendresse.
Mais Salome, Seigneur, a senti sa foiblesse.
Que n'a-t'elle point fait alors pour l'enflâmer;
Moins pour flatter ses feux que pour vous opprimer,
Trop instruite combien en lui l'amour entraine
De troubles, de fureurs, de caprices, de haine,
Et qu'au moindre soupçon dont son cœur est atteint;
Implacable rival, il perd tout ce qu'il craint ?

ALEXANDRE.

La cruelle !

PHILON.

Elle-même à sa fureur en proye,
Laisse voir quelques traits de sa perfide joye.
Votre hymen differé, ses apprêts suspendus,
De secrets mouvemens....

ALEXANDRE.

Ah ! je n'en doute plus,
Ma honte est déclarée, & mon malheur extrême....
Mais parlez : Glaphira....

PHILON.

Seigneur, elle vous aime.
Mais en elle l'orgueïl peut balancer l'amour ;
Et dans la pompe enfin, dans l'éclat de sa Cour,
Un grand Roi lui soumet sa gloire & sa tendresse.
Vous connoissez le cœur d'une jeune Princesse.

ALEXANDRE.

Cher Philon, j'ai besoin de vos sages conseils.
Souvent tant de rigueurs ont lassé mes pareils.

Empêchez que ma gloire ici n'en soit ternie.
Vers le crime pour moi la route est applanie ;
Mon pere l'a tracée ; & les plus grands forfaits
Du sang qui m'a formé sont de communs effets ;
De mon cœur embrasé l'espérance séduite. . .

PHILON.

Dans ce péril, pour vous je ne vois que la fuite.
Contre tant d'ennemis, contre tant d'attentats,
Seigneur, la Capadoce est ouverte à vos pas :
Archelaüs sçaura venger votre infortune ;
Pere de Glaphira la querelle est commune :
C'est vous, dans cet hymen que regardoit son choix,
Qui du sang de Juda représentez les Rois :
C'est l'appui du Senat qu'en vous il envisage :
Il suffit qu'à Varus vous demandiez passage :
Qu'une lettre remise en de fidelles mains,
Par lui de votre fuite informe les Romains ;
Varus vous ouvrira sans doute la Syrie :
Près d'Auguste avec lui votre enfance nourrie,
A vû former des nœuds de mille soins suivis.

ALEXANDRE.

Oüi, Philon, c'en est fait, j'embrasse vos avis.
Et que craindre ? il s'agit de servir ma tendresse.
Je vais fuir, ou plûtôt enlever la Princesse :
Ma gloire n'y consent que pour la conserver,
C'est braver mon rival, & non pas me sauver.

PHILON.

Du départ à mes soins remettez la conduite.
Laissez-moi partager le péril & la fuite.
Quel qu'en soit le succès heureux, ou malheureux. . .

ALEXANDRE.

Allez ; je m'abandonne à vos soins genereux.
Ma gloire, mon amour, ma vertu, tout me presse.
Je cours y disposer Thirron, & la Princesse :
Mais on ouvre, Philon ; c'est elle que je voi.

SCENE V.

ALEXANDRE, GLAPHIRA, PHENICE.

ALEXANDRE.

MAdame, dans ces lieux tout est changé pour moi.
J'ai vû tomber ma gloire, & mon espoir s'éteindre :
Mais des rigueurs du sort je n'ai point à me plaindre,
Si pour moi jusqu'au bout votre cœur généreux
Daigne encor dans mes maux consentir à mes vœux.

GLAPHIRA.

A mon amour, Seigneur, épargnez cet outrage.
Doutez-vous que vos vœux n'entraînent mon suffrage ?

ALEXANDRE.

Hé bien, sans differer, allons, suivez mes pas.
Venez, Archelaüs nous ouvre ses Etats.
Je ne vois dans le trouble, où mon ame est réduite,
Pour sauver ma vertu, que la mort, ou la fuite.

GLAPHIRA.

Et dans quel temps, Seigneur, éclatent vos regrets !
Ces gages d'un hymen, tous ces pompeux apprêts,
Que d'Herode lui-même ordonne la tendresse ;
Ces offrandes, ces vœux que tout un peuple adresse,
L'Univers attentif, le Sénat prévenu....

ALEXANDRE.

Ah Madame ! le Roi vous est-il bien connu ?

GLAPHIRA.

J'en atteste du Ciel la splendeur qui m'éclaire ;
Je l'ai vû se livrant à tout l'amour d'un pere,
En laisser éclater les plus vifs sentimens,
Tantôt parmi des pleurs mêlez d'embrassemens,

Dans l'espoir qui me flatte encor plus rassurée,
Quelle tendre amitié ne m'a-t'il point jurée?
Je vous l'avoûrai même avec quelque pudeur,
Il me sembloit sortir de sa fiere grandeur.
Vingt fois m'envisageant d'un regard moins farouche,
Le nom de Mariamne est sorti de sa bouche.
Non, jamais dans ses bras, par des transports plus doux,
Lui-même Archelaüs....

ALEXANDRE.

Ah! que me dites-vous?
Je ne m'étonne point que l'éclat de vos charmes
Porte dans les esprits le trouble & les alarmes:
Que d'un cœur agité suspendant les erreurs,
Par vous l'amour triomphe où regnoient les fureurs:
Mais que prêt à joüir du bonheur que j'espere,
Je ne trouve à mes vœux d'obstacle que mon pere;
Qu'une ardeur....

GLAPHIRA.

Achevez, expliquez-vous, Seigneur,
Quels obstacles oppose Herode.... quelle ardeur....

ALEXANDRE.

Hé quoi; vous l'ignorez lorsque tout la déclare!
C'est par là qu'à mes yeux il s'est rendu si rare;
Que l'effet a trahi tous ses embrassemens;
Que ces lieux ont perdu ces tristes ornemens,
Par qui de sa douleur s'exprimoient les atteintes;
Qu'on n'entend plus le Ciel retentir de ses plaintes;
Que de l'âge avec art réparant les débris,
Il déguise ce front chargé d'ans & d'ennuis.
Dans les divins appas dont vous êtes remplie,
Il croit voir Mariamne... ou plûtôt il l'oublie.
Dans la clarté du jour, dans l'ombre de la nuit,
Une image plus douce & le frape & le suit....

GLAPHIRA.

Ciel! j'ai pû me prêter aux transports de son ame!

Moi-même jusques-là j'aurois trahi ma flâme !

ALEXANDRE.

Ah ! Madame, je sçai que jusques à ce jour
Le sort qui me poursuit respecta votre amour ;
Qu'il n'osa rien tenter contre un cœur si fidele.
Mais allons, couronnons une flâme si belle ;
Qu'Herode contre nous arme en vain sa fureur,
Le Ciel ouvre un azyle à nos pas....

GLAPHIRA.

Non, Seigneur,
De vos persécuteurs j'entrevois l'artifice.
De leurs cruels desseins c'est me rendre complice :
Je ne partirai point ; je demeure en ces lieux.
Laissez-moi pénétrer un mystere odieux ;
Laissez-moi voir le Roi....

ALEXANDRE.

Vous, le revoir encore ?
Que vous-même, attisant le feu qui le dévore,
En proye à ses regards vous alliez vous offrir ?

GLAPHIRA.

Ah ! cessez un discours que je ne puis souffrir.
Alexandre oubliant sa gloire & sa vengeance,
Avec ses ennemis est-il d'intelligence ?
Vos soupçons combattant les devoirs les plus saints,
Trahissent notre amour, & servent leurs desseins.
Hérode vous chérit, & lui-même est à plaindre.
Ce sont vos ennemis, c'est vous seul qu'il faut craindre.
Moderez un transport sujet au repentir :
C'est en vain que vos cris me pressent de partir.

ALEXANDRE.

O Ciel ! quel mouvement s'empare de mon ame !
A partir avec moi vous balancez, Madame !
Quoi, d'Hérode vous-même appuyriez l'attentat !
Et je pourrois penser !...

GLAPHIRA.

Ah ! c'en est trop, ingrat,

D'un injuste transport votre ame combattuë,
Répand jusques sur moi le poison qui la tuë!
Sans plus examiner quel est votre courroux,
Je ne balance point à me perdre avec vous.

ALEXANDRE.

A vous perdre, Madame! Et quelle est votre crainte?
De quel soupçon votre ame est-elle donc atteinte?
Non, il n'est de péril pour vous qu'en ce séjour.
Vous fuyez en partant une odieuse Cour,
Une femme perfide, un Prince sanguinaire;
Vous suivez un époux, & vous cherchez un pere.
Sur tant de droits sacrez osez vous reposer.
Philon pour le départ sçaura tout disposer:
Sa foi vous est connuë, & ce n'est qu'à son zéle
Que de tous mes malheurs je dois l'avis fidele.
Je cours le joindre. Et vous, dans votre appartement
Allez d'un prompt départ attendre le moment.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

GLAPHIRA, PHENICE.

PHENICE.

Du trouble de vos sens quelle est la violence ?
Quoi, Madame, tout cede à votre impatience !
Mille soins différens auront pû retenir
Un amant sur ses pas ardent à revenir.

GLAPHIRA.

Helas ! chaque moment chasse une autre pensée.
Entouré d'ennemis, dois-je croire insensée,
Qu'avidemment conçu dans ses jaloux transports
Le projet de sa fuite échape à leurs efforts ?
Malheureuse ! où porter l'ennui qui te dévore ?
Phénice, tu le vois, il ne vient point encore.
On l'a trahi sans doute ; il n'a dans ses malheurs
Que le sang de sa mere ; il n'a plus que mes pleurs.
Que dis-je ? l'un & l'autre ont causé sa misere.
Hélas ! tu me flattois de l'amitié du pere.
Quelle étoit ton erreur ? ah ! périsse le jour
Qu'il a pris dans mes yeux un détestable amour.
Dans une Cour fertile en sanglantes disgraces,
De la foi d'Israël où retrouver les traces ?
Au pouvoir de Salome ici tout est vendu :
Mais quelque espoir s'éleve en mon cœur éperdu.
C'est le sang de Juda que flattent tant d'Oracles.
O Ciel ! en sa faveur tu dois quelques miracles.
Peut-être de mes cris ton courroux irrité...

SCENE II.

ANTIPATER, GLAPHIRA, PHENICE.

ANTIPATER.

Madame, je vous plains, le Prince est arrêté.

GLAPHIRA.

Qu'entens-je ? juste Ciel !

ANTIPATER.

Une lettre surprise,
Madame, a révelé sa coupable entreprise.
Le Roi sçait tout enfin : mais son cœur combattu,
S'il va punir le crime, épargne la vertu.
A l'hymen de son fils dès long-temps destinée,
Il vous a cru par lui lâchement entraînée.
Il sçait que les complots par sa main apprêtez
N'ont pû de votre cœur obtenir....

GLAPHIRA.

Arrêtez.
Ne me dérobez point la gloire de mon crime ;
C'est sur moi que retombe un courroux légitime.
S'il fuit ; il m'obéit : c'est moi qui dans son sein,
Abusant de ses feux, en ai mis le dessein.
Il n'a fait que servir la haine qui me presse :
Seule contre un Tyran j'animai sa tendresse ;
Son devoir l'arrêtoit ; & son amour plus fort....

ANTIPATER.

Pour lui de votre cœur quel est le noble effort ?
Pour le justifier vous vous faites coupable ;
Vous détournez sur vous un courroux implacable,
Jalouse du forfait & de ses châtimens,
Ah ! qu'il mérite peu ces nobles sentimens !

Et quelle eſt cette ardeur, Madame, qui l'inſpire;
Lorſque prêt d'être heureux Alexandre conſpire?
La gloire par l'amour s'éleve au plus haut point.
Non, s'il n'eſt qu'un rebelle, il ne vous aimoit point.

GLAPHIRA.

Hé bien, ſi juſques-là tant d'amour vous anime,
Si vous êtes jaloux, Prince, de mon eſtime,
Si vous voulez montrer au défaut de ſa foi
Un ſoin digne d'un cœur qui ſoupire pour moi,
Digne en effet du Trône où vous oſez prétendre,
Allez, courez, ſauvez...

ANTIPATER.

Qui, Madame?

GLAPHIRA.

Aléxandre.

ANTIPATER.

Moi, le ſauver! ô Ciel! qu'appuyant ſes deſſeins
Dans le ſang paternel j'aille tremper mes mains!
Et que de mes efforts ſa fureur ſecondée,
Embraſe un jour Solime, & trouble la Judée!
Que même de ces lieux je l'aide à vous ravir!
A quel prix mettez-vous l'honneur de vous ſervir?
De mon amour enfin par quel effort bizarre.....

GLAPHIRA.

Ah! j'aime à voir du moins juſqu'où ton cœur s'égare;
Perfide, & ſans vouloir en ces cruels momens,
Juger de ton amour par de tels ſentimens,
Sur tout lorſque ton cœur brûle de voir répandre
Le ſang même d'un frere en celui d'Aléxandre;
Songe qu'en quelque état que le Ciel l'ait plongé,
Si tu m'aimes, du moins il perira vengé.
Mais de ce même cœur, où ton orgueil aſpire,
Ne crois pas ſeul ici lui diſputer l'empire.
Il eſt à ton amour un obſtacle fatal:
Mais il n'eſt pas le ſeul.... Hérode eſt ton rival.

SCENE III.

ANTIPATER *seul.*

CIel ! que m'a-t-elle dit ? & que viens-je d'entendre ?
Quel est l'affreux secret que l'on vient de m'apprendre?
Moi-même en quels soupçons je commence d'entrer !
Le Roi l'aime ! & Salome auroit pû l'ignorer ?
Non, elle te trompoit, quelqu'effort que tu fisses.
Ah ! ne connois-tu pas ses cruels artifices !
Qu'as-tu fait malheureux ! par quels traits inhumains
Dans le sang de ton frere as-tu trempé les mains ?
Le succès, il est vrai, dans l'ardeur qui t'anime,
Pouvoit à l'Univers justifier ton crime.
Quelquefois d'un forfait naissent les plus saints droits,
Et le crime se perd dans la gloire des Rois.
Mais quel fruit reçois-tu de ton intelligence ?
Du moins en me perdant assûrons ma vengeance ;
Mais avant qu'éclater je veux être éclairci.
Dissimulons encor, on entre : la voici.

SCENE IV.

ANTIPATER, SALOME.

ANTIPATER.

MAdame, à vos efforts la fortune asservie,
Conduit tous vos desseins au gré de votre envie.
Disparu dans Solime, aussi-tôt qu'arrivé,
Thirron n'est plus à craindre, & vient d'être enlevé :
Dans les murs resserrez d'une prison obscure,
Laissons-lui de son zéle exhaler le murmure.
Arbitre de ses jours. . . .

SALOME.

Il est entre nos mains;
Prince, & peut être encore utile à nos desseins.
Du Palais cependant il faut garder les portes :
Prenez soin qu'Euriclés redouble ses cohortes,
Et que dans sa fureur un vil peuple écarté
Ne trouble point ici ce que j'ai projetté.
En tumulte assemblé par un ordre suprême
Le Conseil... Mais on vient. C'est Hérode lui-même.
Prince, allez....

ANTIPATER.

Je conçois vos desseins : il suffit.
Adieu, Madame.

SCENE V.

HERODE, SALOME.

HERODE.

HE bien, ma sœur, on me trahit !
Reconnoissez les traits & la main d'un perfide;
Vous-même examinez la fureur qui le guide.
Cet écrit par Philon vient de m'être remis;
Lisez.

SALOME.

Je reconnois les traits de votre fils.

ALEXANDRE A VARUS.

Je pars. Une raison secrette
Auprès d'Archélaüs va conduire mes pas.
Vous pouvez jusqu'en ses Etats
M'ouvrir par la Syrie une sure retraite.
Rome quoi qu'il puisse avenir,
Ne peut laisser pour moi sa faveur imparfaite :
Prenez soin de la prévenir.

Le peuple, en quelque état où mon destin me jette,
Du sang de ses vrais Rois garde le souvenir.
De ses vrais Rois ! ô Ciel ! quelle est donc sa pensée ?
Fils d'Hérode, quelle est sa fureur insensée ?
Vous l'entendez, Seigneur, vous voyez quel parti...

HERODE.

Par mes exploits Juda vient d'être annéanti.
Dans le cours éclatant d'une guerre funeste,
De ses maîtres Solime a vû périr le reste.
Ciel ! arbitre des Rois, quel injuste pouvoir
Sous l'appas des grandeurs cherche à nous décevoir ?
Et tenant seul le nœud de tant d'intelligences,
Nous remet l'ordre affreux d'exercer ses vengeances ?
Forme à son gré les droits qu'en nous il réunit,
Et malgré nous nous pousse aux crimes qu'il punit ?
J'ai servi tes desseins : ta justice qui brille
Reprend pour m'en punir des traits dans ma famille ;
Et tournant contre moi tous les coups de ma main,
Contre un barbare époux arme un fils inhumain.

SALOME.

Quoi ! vous croyez, Seigneur, qu'une douleur sincere
Poursuive dans ces lieux le trépas de sa mere ?
Cette feinte douleur n'est qu'un prétexte vain,
Qui lui met contre vous les armes à la main.
La nature bizarre en sa propre querelle
L'armeroit contre vous, en l'animant pour elle ?
De l'intérêt du sang il pourroit s'occuper ?
Non, non l'éclat du Trône a pû seul le fraper ;
L'ambition l'irrite, & non point la tendresse :
Mais vous ne sçavez pas le péril qui vous presse.

HERODE.

Quoi donc ? & quel péril ?

SALOME.

Son courroux enflâmé
Laissoit dans sa retraite un parti tout formé.
J'ignore le secret d'une telle entreprise :

Mais d'un trop juste effroi vous me voyez éprise;
Des Princes de Juda ministre impérieux,
Thirron, Seigneur, Thirron a paru dans ces lieux.
Vous sçavez pour ce fils le zéle qui l'anime.

HERODE.

Ciel! que me dites-vous? Thirron est dans Solime!
Lui qui d'un long exil s'est imposé la loi?
Quoi, toujours sa vertu s'armera contre moi?

SALOME.

De quel nom nommez-vous cette persévérance,
A prendre contre vous une injuste défense?
De qui cherche à nourrir une fatale erreur,
La constance est revolte, & le zéle est fureur.
Dans les flots englouti, le jeune Aristobule
Par lui vit soulever un peuple trop crédule,
Qui sans l'appui d'Antoine alloit vous renverser
D'un Trône où mille exploits venoient de vous placer.
Bientôt pour protéger le sang de Mariamne,
Suivi dans ce Palais d'une foule profane.....

HERODE.

Hé bien, Madame, allons; ménageons les momens;
Vous-même de Thirron suivez les mouvemens.
D'un fils qui me trahit la perte est toute prête:
Le Conseil assemblé me répond de sa tête;
C'en est fait, pour l'ingrat il n'est plus de retour:
J'ai senti dans mon cœur expirer mon amour.
Et toi, qui dans ton sein élevas son enfance,
Rome, en vain tu voudrois embrasser sa défense:
Je vais te prévenir. En de tels intérêts
Il faut exécuter; on délibere après.
Roi, pere, maître enfin, n'en ai-je qu'un vain titre!
Rome de ses destins ne fut que trop l'arbitre.
Ah! que sur Silléus tombe à son gré son choix,
Ton salut te devient le premier de tes droits.
Et qui sçait pour ce fils si la faveur ouverte
Ne va point préparer sa puissance & ma perte?

Tout vers son châtiment me porte avec ardeur,
Et j'ai d'Archélaüs mandé l'ambassadeur.
Loin d'accomplir ici cette union qu'il presse,
Je vais entre ses mains remettre la Princesse :
Mais prêt à l'éloigner de ce fatal séjour,
Je puis me soulager, & révéler au jour
Un feu qui me consume, & que mon cœur condamne.
Oui, je sens que je l'aime. Entr'elle & Mariamne
Partagé tour à tour, ou plûtôt déchiré,
Brûlé de nouveaux feux, de douleur pénétré,
Agité de remords, de desirs & de crainte,
Je souffre sans espoir, & j'aime avec contrainte.
N'irritons point du Ciel l'implacable rigueur;
Si je vois Glaphira, je crains tout de mon cœur.
Sans doute l'on diroit qu'une main vengeresse
Assassine le fils pour ravir la maîtresse.
Peut-être l'univers l'attend avec effroi,
Et le crime du moins en est digne de moi.
Déja j'ai soulevé les nations entieres....

SCENE VI.

HERODE, SALOME, ACHAS.

ACHAS.

SEigneur, je viens sçavoir vos volontez dernieres:
Le Conseil les attend, tout prêt à prononcer.

HERODE.

Et croit-il que mon cœur puisse encor balancer?
Et que déliberant où le crime décide,
Ma pitié dangereuse épargne un parricide?
Non, non, ses attentats ne sont que trop certains;
Le Conseil a reçu mes ordres souverains;
Contre ce fils ingrat c'est à lui de les suivre:
A ses arrêts sanglans ma justice le livre;

Et j'en attens ici ce qu'exige à la fois
La raison, la nature, & le Trône & les Loix.
Vous, Madame, suivez le soin qui vous inspire;
Un moment seul ici souffrez que je respire.

SCENE VII.

HERODE *seul.*

MEs soins pour t'appaiser ont été superflus,
Fils ingrat! Mais bientôt je ne te craindrai plus.
Mais tout à coup en moi quel mouvement s'éleve?
Quel trouble me saisit? Pere cruel acheve;
Laisse agir le Conseil. Après ce que tu fis,
Il ne te manquoit plus que d'immoler ton fils.
Contre toi des Enfers arme encor la colere:
Joins son Ombre sanglante aux Manes de sa mere.
Et des Rois ses ayeux déchirez & meurtris,
Dans la nuit du tombeau réveille encor les cris.
Mais cependant pour lui quelle pitié m'abuse?
Et forme un sentiment que l'ingrat me refuse?
J'ai détourné son bras tout prêt à le venger:
Dans le sang de son pere il alloit le plonger.
Arrête. Que dis-tu? sa fureur te condamne!
Ton crime a fait le sien: bourreau de Mariamne!
N'impute qu'à toi seul son courroux obstiné.
Que dis-je? en plein Sénat par toi-même traîné,
Victime de l'envie & de ton injustice,
Tes cris ont demandé sa perte, & son suplice?
Rome fremit encor de tant de cruautez:
Et même sans égard à la foi des traitez,
Tu suspens un hymen que son amour espere.
A ces traits a-t-il dû reconnoître son pere?
Qu'attendois-tu d'un fils accablé sous tes coups?
Il mourra cependant. Instruit de ton courroux

Le Conseil contre lui va suivre ses maximes;
Et même en un besoin lui trouveroit des crimes.
Malheureux! qu'attens-tu de l'équité des loix?
Regnent-elles toujours dans le conseil des Rois?
Leur sentiment ouvert & le regle & l'entraîne;
Notre volonté seule est la loi souveraine:
Victimes d'un pouvoir qui peut tout asservir;
On veut nous satisfaire, & non pas nous servir.
Non, tu ne mourras point: j'en jure par ce trouble,
Qu'en mon cœur éperdu chaque moment rédouble:
La nature, entre nous divisée aujourd'hui,
Exige plus de moi qu'elle n'a fait de lui.
Et vous moyens cruels, bien plus que légitimes,
Appuis de la fortune, & source des grands crimes,
Qui donnez aux forfaits le dehors des vertus,
Dures raisons d'Etat, je ne vous connois plus.
Mais on vient: c'est Achas.

SCENE III.

HERODE, ACHAS.

HERODE.

QUe venez-vous m'apprendre?
Parlez, Achas, quel est le destin d'Alexandre?

ACHAS.

Seigneur, dans le Conseil en tumulte assemblé,
Alexandre introduit, sans paroître troublé,
Plus fier même d'un sang que le reproche offense;
D'abord a dédaigné le soin de sa défense;
Traité nos Jugemens de crimes, d'attentats;
Irrité la Fortune, & bravé le trépas:
Il plaignoit seulement le sort de la Princesse.

HERODE.

Je le vois. Son orgueil l'accompagne sans cesse:

Mais qu'a-t-on resolu ?

ACHAS.

Quelque temps incertain,
Le Conseil agité balance son destin.
Après un long amas de raisons ordinaires,
De propos contestez, de maximes contraires,
Soit que d'ailleurs, Seigneur, de légitimes droits
Des Jugemens humains sauvent le sang des Rois,
Que le Ciel soumet seul à sa Loi souveraine ;
Soit que present encor le meurtre de la Reine,
Source de tant de pleurs, suivi de tant de cris,
Dans le respect alors tienne tous les esprits,
Soit qu'enfin de nos Rois on respecte la cendre,
Tout le Conseil conclut au pardon d'Alexandre..

HERODE.

Ainsi donc le Conseil pour lui s'intéressant,
Dans son crime surpris le retrouve innocent ?
Je l'avouë, étonné de ce commun suffrage,
J'ai cru que son salut deviendroit mon ouvrage.

ACHAS.

Chacun de nous, Seigneur, quelqu'ordre rigoureux
Qui lui semblât proscrire un Prince malheureux,
A cru voir dans le Roi la clemence d'un pere.

HERODE.

Non, non, j'ouvre les yeux, & la raison m'éclaire.
Mon cœur pour un ingrat trop prompt à se troubler,
Par avance pour lui ne devoit point trembler.
J'ignorois pour ce fils l'ardeur de votre zéle.
Je ne sçai quel penchant favorise un rebelle.....
Devois-je me flatter de pouvoir plus sur eux,
Qu'un fils, dont l'esperance entraîne tous les vœux !
Que Rome favorise, & que chacun oppose
A ces tristes retours où l'âge nous expose ?
C'est peu qu'en sa faveur on viole la loi....

ACHAS.

Quoi, Seigneur, vous croyez....

HERODE.

Perfide, je le voi,
En le justifiant, c'est moi que l'on condamne;
C'est mon sang qu'on immole au fils de Mariamne.
D'un projet criminel complices en effet,
Ingrats, votre faveur prépara son forfait.

ACHAS.

Hé voulez-vous, Seigneur, qu'un Arrêt sanguinaire.....

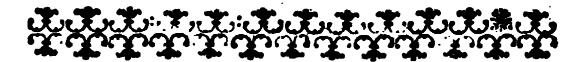
HERODE.

Je sçai de vos pareils la conduite ordinaire.
D'une infidelle Cour les vœux intéressez
Entre Hérode & son fils ne sont plus balancez:
Et fatiguez d'un Roi, dont les destins s'achevent,
Vers cet astre naissant tous vos regards s'élevent.
Indociles au joug qui vous tient abattus,
Votre malignité lui prête des vertus:
Un long regne vous pese & lasse votre hommage;
Et de la tyrannie il a pour vous l'image:
Chacun forme à son gré son sort dans l'avenir,
Et sous un nouveau regne on croit tout obtenir.
Espérances sans borne, & toujours indiscretes!
Eh! ne sçavez-vous pas, aveugles que vous êtes,
Qu'un Prince sur le Trône attendu, souhaité,
N'est plus en y montant tel qu'il avoit été?
Que le Trône a ses mœurs? qu'en vain chacun espere?
Qu'en nous l'ingratitude est souvent necessaire?
Que de raisons d'Etat formant toutes nos Loix,
Les crimes des sujets sont des vertus aux Rois?
Combien, contre mon gré, pour calmer des tempêtes,
Ai-je versé de sang, & fait voler de têtes?
Solime à peine encor commence à respirer.

Mais jusqu'où mon esprit se va-t-il égarer ?
Et qu'est-ce que j'attends d'une lente justice ?
Allons, d'un fils ingrat ordonner le supplice ;
Eteindre dans son sang l'espoir qui l'a flatté,
Mettre aux dépens des siens mes jours en sûreté,
De ses amis cruels troubler l'intelligence.
Je sçaurai les connoître ; & ma juste vengeance
Après tant de devoirs, & tant de droits trahis,
Ne se bornera point à la mort de mon fils.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE *seul.*

C'En est donc fait : je vais rejoindre Mariamne ;
Au sort qu'elle a subi mon pere me condamne !
Manes sacrez, chere Ombre, attachée à mes pas,
Dont les cris m'excitoient à venger son trépas,
Au lieu de tout le sang que je dois à sa cendre,
Daigne enfin accepter le mien qu'on va répandre.
Et du moins à ce prix appaise tes clameurs,
Il est vrai, je n'ai pû te venger : mais je meurs.
Je touche, tu le vois, à l'heure infortunée
Où le Ciel pour jamais tranche ma destinée.
Mais d'où vient que mon cœur dans ce dernier moment,
Se trouve plus de calme & de soulagement ?
La crainte de la mort nous trouble & nous accable :
Mais dès lors que l'arrêt en est irrévocable,
Le cœur n'est plus frapé de tout ce qu'il a craint ;
La vertu se ranime, où l'espoir est éteint.
Trône, Sceptre, Grandeurs, dont s'irrite l'envie,
Qui faites le tourment & l'éclat de la vie,
Je ne sens plus sur moi ce que vous avez pû ;
Le voile se déchire, & le charme est rompu :
Je ne vois plus de vous que l'affreux précipice
Qu'a creusé sous mes pas la plus noire injustice,

Dans cet état funeste où la rigueur du sort
Ne laisse plus d'espace entre nous & la mort,
Où prête à s'affranchir d'une indigne matiere,
L'âme agit toute seule, & regne toute entiere.
Sous des traits différens je commence à vous voir,
Vains & brillans objets, dont je n'eus que l'espoir.
Mais lorsque contre moi je puis voir sans murmure
Dans ses droits les plus saints outrager la nature,
Que d'un supplice infame & l'horreur & l'effroi,
Au lieu de m'accabler, ne regnent plus sur moi,
Aimable Glaphira, vous m'occupez encore,
Mon infortune accroît les charmes que j'adore.
Je brûle, avant ma mort, de vous entretenir!
Sçachez ce que j'ai fait pour pouvoir l'obtenir.
J'ai demandé Salome, & par son entremise
Votre vûë en ces lieux pourra m'être permise,
Je n'ai pû recourir qu'à ce dernier effort:
C'est le bien que j'attends pour tout fruit de ma mort;
Oüi, je vais l'obtenir, je m'en fie à sa rage:
Elle croira par là m'accabler davantage;
Et qu'à mes yeux encore, offrant ce que je perds,
Elle mettra le comble aux maux que j'ai soufferts.
Mais on vient.

SCENE II.

ALEXANDRE, SALOME.

ALEXANDRE.

Il est temps de finir votre haine;
Madame, mon trépas, le meurtre de la Reine,
Thirron même sans doute expiré sous vos coups,
Ne laissent plus d'objets à votre fier courroux.
Mais dans l'affreux moment qui finit ma carriere,

Si je

Si je puis obtenir une grace derniere,
Tous mes ressentimens par là sont effacez;
Et reçourir à vous, c'est vous la dire assez.

SALOME.

Prince, tout ce discours a lieu de me surprendre;
De mes soins cependant vous pouvez tout attendre;
Mais que puis-je pour vous?

ALEXANDRE.

L'état où je me voi
M'apprend trop que vos soins peuvent tout sur le Roi;
Daignez m'en accorder le secours favorable;
Vous le devez aux vœux d'un Prince déplorable.
Eussai-je merité tous les maux que je sens,
Le supplice nous lave, & nous rend innocens.
Tout vous porte à remplir le desir qui me presse;
Vous sçavez quelle ardeur m'attache à la Princesse.
Ne puis-je.......

SALOME.

Ignorez-vous quel est votre pouvoir,
Prince? Vous êtes libre, & vous pouvez la voir:
Dans vos justes desirs rien ne peut vous contraindre,
Et du courroux du Roi vous n'avez plus à craindre:
Les soins de la Princesse ont calmé son transport,
Un moment a changé l'horreur de votre sort;
Ce que n'ont pû les cris de toute la Judée,
Votre grace, Seigneur, lui vient d'être accordée.

ALEXANDRE.

Quoi, du courroux d'Hérode elle arrête le cours!
Et je dois à ses soins le salut de mes jours?

SALOME.

Je l'ai vûe à ses pieds, Seigneur, j'ai vû ses larmes,
Relevant le pouvoir & l'éclat de ses charmes,
Attendrir votre pere, ou plûtôt de son cœur
Désarmer tout à coup l'inflexible rigueur;
Confondre en ses transports une haine éclatante.
Ce succès ne doit point étonner votre attente;

Une grace nouvelle animoit ses discours ;
Et n'avoit point de l'art dédaigné les secours.
Pour vous tout conspiroit, soit gloire, soit tendresse,
Soit qu'un nouvel espoir en secret l'intéresse,
L'aimable Glaphira jamais jusqu'à ce jour
N'a montré tant d'attraits, ni le Roi plus d'amour.
Sans doute le salut d'une tête si chere
Dépendoit......

ALEXANDRE.

Et dit-on quel en est le salaire ?

SALOME.

Et qu'importe, Seigneur, dans cette extrémité,
A quel prix votre sang puisse être racheté ?
Vivez, & soutenant l'honneur de votre race....

ALEXANDRE.

Non, je n'accepte point cette funeste grace :
Trop instruit des fureurs dont Hérode est épris,
De mes jours rachetez je reconnois le prix.
Plus cruelle que lui vous avez pû prétendre,
Glaphira.....

SALOME.

Le Roi vient ; il pourra vous entendre.
Et sans pousser plus loin un conseil hazardeux,
Pour mieux vous éclaircir, je vous laisse tous deux.

SCENE III.

HERODE, ALEXANDRE.

HERODE.

OUi, votre sort, ingrat, a pris une autre face ;
Vous vivrez, & je viens d'accorder votre grace.
Mon cœur, dans son espoir trop prompt à s'abuser,
Aux soins de Glaphira n'a pû la refuser.
De ma félicité j'ignore encor la suite.

Faites si bien du moins, par une autre conduite,
Que je ne puisse point un jour lui reprocher
Le pardon que ses pleurs viennent de m'arracher.

ALEXANDRE.

Ainsi, Seigneur, ses pleurs ont lavé mon injure !
Ils ont plus fait sur vous que n'a fait la nature ?
Du sang en ma faveur les droits mal écoutez.....

HERODE.

Sçavez-vous les efforts que vous m'avez coûtez ?
Je vous pardonne, ingrat. A moi-même contraire,
Mon cœur a fait pour vous plus qu'il ne devoit faire.
Qu'attendiez-vous encor ? Vous vivez, il suffit.

ALEXANDRE.

Ah ! si votre bonté jusques-là vous trahit,
Reprenez, j'y consens, une grace funeste,
Et ne me laissez point un bien que je déteste :
La mort m'affranchira d'un trouble trop pressant ;
Souffrez du moins, souffrez que je meure innocent.

HERODE.

Ah ! perfide, est-ce ainsi que ma bonté te touche !
Ton salut accordé te trouve plus farouche !
Oüi, sous ces vains dépits que tu me laisses voir,
Tu caches de ton cœur l'orgueilleux désespoir.
C'est la soif de mon sang, cruel, qui te dévore :
Crois-tu qu'en ta faveur on me surprenne encore !
Que l'on puisse à mes yeux déguiser ta fureur ?
Non, ne t'en flatte plus, ingrat.....

ALEXANDRE.

Du moins, Seigneur,
Si vous tranchez mes jours, n'offensez point ma gloire.
Ne chargez point mon nom d'une indigne memoire.
D'un soin bien different mon cœur est combattu ;
Et m'en justifier c'est souiller ma vertu.
Je ne vous dis plus rien : suivez votre colére :
Condamnez votre fils à rejoindre sa mere ;

Ce qu'a lié le sang s'unira par la mort.
Je mourrai plus content de partager son sort,
D'un aveugle transport, comme elle, la victime,
Que de voir, aux dépens d'un amour légitime,
Mes déplorables jours indignement sauvez.
Prêt à bénir la main.......

HERODE.

Ciel! qu'entends-je? achevez.
Dans quel trouble......

SCENE IV.

HERODE, ALEXANDRE, ACHAS.

ACHAS.

LE peuple en tumulte s'avance;
Et de sa part Thirron vous demande audience.

HERODE.

Thirron!

ALEXANDRE.

Ciel!

ACHAS.

Je ne sçai quel dessein le conduit.

HERODE *à Alexandre.*

De tes fausses vertus, traître, voilà le fruit.
Mais de vos attentats vous-mêmes les victimes.....

ALEXANDRE. *en sortant.*

Vous allez être instruit, Seigneur, de tous mes crimes.

HERODE.

Il vient. Quoi, jusqu'ici brave-t'il mon courroux?
Ciel!

SCENE V.

HERODE, THIRRON, ACHAS.

THIRRON.

JE viens apporter ma tête à tes genoux.

HERODE.

Que prétens-tu, perfide ? & que viens-tu me dire ?

THIRRON.

Ce que de ton honneur l'interêt seul m'inspire.
Tantôt, pour te parler, je venois dans ces lieux :
Mais Salome bientôt m'a soustrait à tes yeux.
Chargé d'indignes fers, la main qui l'a servie,
Sans un puissant secours m'alloit ôter la vie.
Ses complots avec moi, dans l'ombre ensevelis.....

HERODE.

Et qui t'a pû sauver ?

THIRRON.

Antipater ton fils.
Instruit de ses desseins, trompé, trahi par elle,
Il a de l'innocence embrassé la querelle.
Tu me connois, Hérode, & ton cœur combattu,
Autant qu'il la craignit, estima ma vertu.

HERODE.

Je sçai qu'avec Thirron toute feinte est bannie.

THIRRON.

Répons-moi : qu'as-tu fait de ce puissant génie,
A qui le monde entier sembloit même soumis ?
Et que sont devenus tes parens, tes amis ?
Car n'attends pas de moi que mes justes reproches
Puissent compter encor au nombre de tes proches,
Ceux que tu crus cent fois dans leurs crimes passez.
Même indignes des jours que tu leur a laissez.

Quoi! jusqu'au bout Salome, abusant de ton âge,
Remplira ton Palais de meurtres, de carnage!
Esclave d'une femme indigne de ta foi,
La verité jamais n'a percé jusqu'à toi.
Sur toute ta maison ses fureurs implacables
Pour perdre un innocent ont fait mille coupables.
Dans quel aveuglement tes sens sont retenus?
Tes crimes les plus grands ne te sont pas connus.
Mille interêts secrets conduits avec adresse.....

HERODE.

Juste Ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Par quel secret pouvoir demeurai-je interdit?
T'ai-je assez écouté?

THIRRON.

Non, je n'ai pas tout dit:
Ouvre les yeux, cruel. Quel espoir te console?
Tu perds ton fils: apprends à qui ton bras l'immole;
Et que tes vrais amis du moins te soient connus.
Salome te trahit; elle sert Silléus:
L'hymen en est le prix; & l'interêt le gage;
Non, que pour Silléus un fol amour l'engage:
Ce cœur dans son orgueil par toi-même nourri,
N'eut pour objet qu'un trône & non point un mari.
Elle a séduit Asaph, Phérore, Arbas, Alcime;
Nul ne sçait son secret: tous ont servi son crime.
Sa main, de ta fortune interrompant le cours,
Te ravit l'Arabie au défaut de tes jours;
Et contre toi, dans Rome achevant ses outrages,
De ton épargne même achete des suffrages:
Tandis que t'irritant par de cruels avis,
Elle porte tes coups dans le sein de ton fils.
Et quel est contre lui le courroux qui t'anime?
L'amour fait ses malheurs, & sa fuite son crime:
Contre toi prévenu par un avis fatal,
Dans son Roi, dans son pere il fuyoit un rival.
Songe à le rendre aux vœux de toute l'Idumée,

Ou crains que sa fureur justement allumée,
Ne te demande compte à toi-même aujourd'hui
Du sang de tant de Rois qui revivent en lui.
Autour de ce Palais ses cris se font entendre.
Voilà ce que mon cœur me pressoit de t'apprendre:
Tu peux punir l'audace où j'ose recourir:
Mais qui brave un Tyran ne craint point de mourir.

SCENE VI.

HERODE, ACHAS.

HERODE.

QUel est, fiere vertu, ton pouvoir redoutable?
Quoi! même en outrageant, tu te rends respectable!
Mais que viens-je d'entendre! ô Ciel! & quels avis?
Gardes, que l'on m'amene & Salome & mon fils.

Achas sort.

Ah! de quel mouvement mon ame combattuë
Semble-t-elle appuyer un soupçon qui me tuë?

SCENE VII.

HERODE, NARBAL.

NARBAL.

QU'ai-je donc vû, Seigneur? & quel ressentiment
A produit tout à coup un affreux changement?
Déja tout bénissoit la bonté paternelle:
Cependant, entouré d'une troupe cruelle,
Alexandre en ces lieux......

HERODE.

Hé quoi, n'ai-je donc pas
Révoqué devant vous l'arrêt de son trépas?

NARBAL.

Quelle fatalité vous dérobe à vous-même
De ses persécuteurs le cruel stratagême ?
Déja même Philon, sous les coups expiré,
Par le peuple en fureur vient d'être déchiré.
Tout Solime est instruit de ses noirs artifices ;
Et peut-être, Seigneur, veut d'autres sacrifices.
La triste Glaphira cede à son désespoir ;
Tous les cœurs à ses cris se laissent émouvoir :
Et tremblant du péril qui menace Alexandre,
Antipater lui-même armé pour le défendre.......

HERODE.

Ah ! courons le sauver.

SCENE VIII.

HERODE, SALOME, NARBAL, ACHAS.

SALOME.

Arrête : il n'est plus temps.
Ton fils vient d'expirer.

HERODE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends,
Euriclés n'a-t-il pas été dépositaire
D'un ordre qui révoque un Arrêt sanguinaire ?
Par là de mes desseins le Conseil prévenu....

SALOME.

L'ordre jusqu'au Conseil n'en est point parvenu :
Euriclés l'a soustrait ; c'est moi qu'il a servie.
Mais enfin Euriclés vient de perdre la vie.
Le peuple en ce Palais conduit par sa fureur,
En a fait à mes yeux un spectacle d'horreur.
J'avois sur qui jetter le meurtre d'Aléxandre,
Mais non, Salome ici ne veut point s'en défendre:
Il périt par mes coups, s'il échape à ta Loi ;

Et le sang en a dû rejaillir jusqu'à toi.

HERODE.

Perfide ! crois-tu donc éviter ma vengeance ?

SALOME.

Et toi, crois-tu mes jours encore en ta puissance ?
Déja j'ai fait couler le poison dans mon sein.
J'ai sçu qu'Antipater trahissoit mon dessein :
Que parmi tant de maux, de troubles domestiques ;
Thirron t'a révélé mes complots, mes pratiques :
Par-là j'ai vû tomber mon espoir, ton erreur ;
Et sur mes attentats j'ai prévû ta fureur.
Tout un peuple d'ailleurs me poursuit à main forte :
J'ai voulu me soustraire à l'ardeur qui l'emporte.
Que te dirai-je enfin ? j'abusai de ta foi.
J'ai tout fait pour regner ; je n'ai rien fait pour toi.
J'ai joint le sang des tiens à mille autres victimes.
Par tes maux desormais ose compter mes crimes.
Adieu. De tant d'horreurs si j'ai rempli ton sort,
Je te laisse du moins l'exemple de ma mort.

SCENE DERNIERE.

HERODE, NARBAL, ACHAS.

HERODE.

Elle expire.... Mon fils va rejoindre sa mere !
Moi seul je vis encore ! ô comble de misere !
O vengeance, où lançant d'inévitables coups,
Le Ciel à son pouvoir mesure son courroux.
Mais que vois-je ? le jour de tenebres se couvre !
Le ciel s'arme d'éclairs ; & la terre s'entr'ouvre !
Quels funestes objets ! sous quels affreux lambeaux ;
Quelle foule de morts sortent de leurs tombeaux ?
Quelle main vengeresse en ranime la cendre ?
Aristobule, Hircan, Mariamne, Aléxandre,
Illustres malheureux que ma rage a proscrits !
Qu'entens-je ! le Ciel gronde, & se mêle à leurs cris.

Fuyons de tant d'objets l'épouvantable image :
Mais un fleuve de ſang s'oppoſe à mon paſſage !
L'horreur regne partout, & dans ce vaſte effroi ;
La nature périt, ou s'arme contre moi.

NARBAL.

Seigneur.....

HERODE.

Narbal, c'eſt toi ! ſoit pitié, ſoit colére ;
Le Ciel permet encor que la raiſon m'éclaire.
Mais trop cruelle helas ! que me ſert ſon effort,
Qu'à jetter plus de jour dans l'horreur de mon ſort ?
O toi, peuple infidelle à tes Rois légitimes,
Et qui me couronnant, préparois tant de crimes,
Complice des fureurs dont mon cœur fut épris,
De tes funeſtes dons je te garde le prix.
Viens, peuple ingrat, viens voir tes femmes déſolées,
Fuyant de toutes parts, pâles, échevelées.
Vois dans leurs bras ſanglans tes fils à peine nez,
Tous proſcrits par mon ordre au glaive abandonnez.

ACHAS.

Juſte Ciel !

HERODE.

Tout à coup ma terreur ſe redouble.
Ce Palais diſparu vient d'augmenter mon trouble.
Où ſommes-nous ? mais quoi ! dans le fond de ces lieux,
Mon fils ſombre & penſif vient s'offrir à mes yeux !
Mariamne le ſuit, & d'un fer homicide
Elle-méme elle en vient d'armer la main perfide.
Non, non, cet appareil ne regarde que moi :
N'en doutons point : prends garde ; ils viennent ; je les voi.
Quels regards enflamez me lance leur colere ?
Arrête malheureux ! c'eſt le ſang de ton pere :
Il eſt ſacré pour toi ; n'en ſouille point ton bras,
Et laiſſe à ma fureur le ſoin de mon trépas.

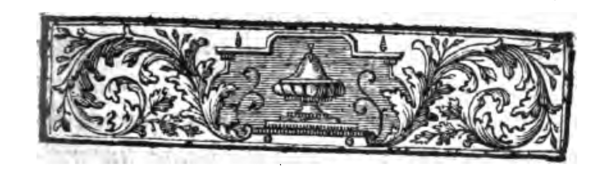
Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ANTIOCHUS,

OU

LES MACHABÉES,

TRAGEDIE.



A MONSIEUR DE SACY, DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.



MONSIEUR,

Vous n'avez point ignoré les contestations qui se sont élevées sur quelques endroits de ma Tragedie. C'est à votre jugement que j'en appelle. J'ai crû devoir subordonner à la Religion l'amour & la

nature même ; mais le langage que j'ai fait tenir à mes Heros ; a paru nouveau sur la Scene. Les personnes du siecle n'ont pû regarder comme interessantes ces situations, où il semble qu'il en coûte si peu pour sacrifier tout ce qu'il y a de plus cher dans la vie. Ce n'est que dans un cœur tel que le vôtre, que la vertu ouvre un azile à ces grands sentimens, que j'ai cherché à établir sur des évenemens connus, & sur d'illustres exemples. Ceux qui comme vous, MONSIEUR, *sont entrez avec un si brillant succès dans la discussion des sentimens, & dans l'analyse des vertus, qui ont recherché, & trouvé les sources les plus pures de l'amitié & de la gloire, qui nous en ont tracé les préceptes & les regles dans ces excellens Traités, dont vous avez enrichi les Lettres ; & qui enfin n'ont donné aux actions heroïques d'autre dignité que celle des principes qui nous déterminent, sçavent mieux que les autres jusqu'à quel degré de courage, la Religion & la*

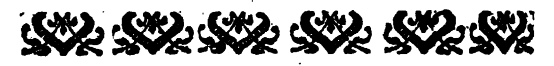
Foi sont capables de nous élever.

Ainsi lorsque j'ai l'honneur de vous dédier ma Tragedie, ce n'est point par le desir seul de donner ce témoignage public de ma reconnoissance, à l'amitié dont vous m'honorez depuis si long-tems, l'interét de ma réputation me fait encore une necessité de votre approbation & de vos suffrages, & c'est par-là que je suis à portée d'opposer à mes Contradicteurs des lumieres sûres, & des décisions respectables.

J'ai l'honneur d'être avec l'inviolable attachement que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.



PREFACE.

CEtte fortune, qui, ſelon quelques-uns, préſide à la deſtinée des Piéces de Théatre, n'eſt autre choſe que le concours des diverſes circonſtances qui en accompagnent les repreſentations. La diſpoſition de celle-ci telle qu'elle a été faite d'abord, n'a point ſubſiſté, & les principaux Rôles ont changé de main pluſieurs fois.

Mlle Deſmares étoit encore au Théatre, lorſque je travaillois à ma Piece. C'eſt elle que j'avois en vûë pour le Rôle de Zoraïde; & je perdis par ſa retraite l'avantage de le voir joüer dans toute ſa force, & j'oſe dire dans toute la beauté que lui donnoit la nouveauté du caractere de Zoraïde. Il me reſtoit une grande reſſource dans Mlle du Clos, & le Rôle de Salmone, quoique moins intéreſſant, a pris dans ſes mains une ſupériorité qui n'eſt dûë qu'à elle-même.

Cette expreſſion ſi vive des paſſions, qui s'eſt formée avec la gloire des Corneilles & des Racines, ces tons reglez ſur les avis, ou plûtôt ſur les inſpirations de ces deux grands Poëtes;

Poëtes, & consacrez, pour ainsi dire, sur la Scene, ont passé, par une heureuse tradition, jusqu'aux Actrices que je viens de nommer, & les graces, la verité & la précision qu'elles ont jettées dans leur jeu, chacune avec des dons du Ciel tout differens, ont achevé le modéle de la déclamation. Ce n'est point assez pour elles de plaire, elles ne se montrent que sous un aspect merveilleux, ou plûtôt elles disparoissent en quelque sorte elles-mêmes, & l'illusion est complette. Le Spectateur émû se trouve transporté dans le lieu de la Scene, & ne voit plus en elles qu'Andromaque ou Hermionne, Ariane ou Emilie.

Tel est l'effet de ces talens superieurs qui enlevent l'admiration du Public, ou du moins de la plus saine partie, dont le jugement ne peut être combattu que par ceux qui mettent le goût de la déclamation au rang des modes, & les mines à la place des graces.

La date de la réception des Piéces, & les contestations survenuës pour occuper le Théatre, ont rejetté la représentation de la mienne dans une saison où on place rarement les Piéces saintes. D'ailleurs le Public étoit prévenu contre un sujet qu'il croyoit doublé d'après M. de la Motte. C'est un Poëte heureux, & d'une grande réputation;

mais je ne doute pas qu'il n'ait été le premier à détromper ses amis sur l'affectation qu'ils m'ont donnée, à traiter le même sujet que lui, & après lui. J'étois bien avancé dans ma Tragedie, lorsqu'il commençoit la sienne dans le secret. Je m'en ouvris dans le tems à lui-même ; mais M. de la Motte fut plus modeste que moi ; il ne se venta point de son travail.

Le voile qui couvroit le nom, & la personne de l'Auteur de la premiere Tragedie des Machabées, fut bien-tôt déchiré, & le respect des Manes de M. Racine, dont quelques-uns vouloient que cette Piece fût un ouvrage posthume, cessa dès la premiere répresentation de tenir les esprits en suspens. On reconnut M. de la Motte à sa maniere. Comme il a osé s'affranchir de l'imitation, & lutter successivement contre les plus grands Maitres, il doit regner necessairement dans tous ses Ouvrages un caractere singulier qui le décele. Je vis alors, avec quelque satisfaction, que je pouvois ne me point rencontrer avec lui, & que si je n'avois pas les mêmes ressources, qu'il trouvoit dans son peu d'assujettissement aux incidens que le sujet fournit, je pouvois au moins profiter des beautez qu'il m'avoit laissées, & qu'il auroit pû tenir de la premiere main, c'est-à-dire, de l'esprit de Dieu même.

Le Chapitre de l'Ecriture Sainte, où il est parlé particuliérement du plus jeune des Machabées, sembla m'imposer la nécessité de mettre cet Enfant sur la Scene ; & afin que le Lecteur juge par lui-même, si j'ai été bien ou mal fondé, je le prié de trouver bon que je le renvoye au 7. Chap. du 2. Liv. des Machabées.

Quelques-uns m'ont reproché d'avoir traité de telle sorte l'interêt de cet Enfant dans ma Piece, que j'ai prétendu en faire entre les mains d'Antiochus, un moyen de gagner Zoraïde, beaucoup plus puissant sur son esprit, que le salut même de son Amant, & que par conséquent je voulois que la tendre amitié l'emportât sur l'amour. Il n'a pas été question de pousser jusques-là la tendresse de Zoraïde pour Azaël, & mon intention n'a été autre que de faire donner à Zoraïde la préférence à la Religion sur tout autre sentiment. Que son Amant périsse, & qu'il expire dans les tourmens pour la gloire de son Dieu, c'est un sujet d'allegresse pour elle ; qu'Azaël céde à l'attrait des caresses d'Antiochus, & sacrifie sa Religion à l'esperance de tous les traitemens dont on cherche à le flatter ; c'est pour elle le comble du desespoir, & pour la Nation c'est un opprobre éternel. Le sujet de ma Piece est le triomphe de la Foi dans Israël ;

tout eſt ramené à ce point. L'unité de l'action eſt dans la conſtance, & dans la mort de la Mere & des Enfans. Avec un objet de cette nature, il eût été contre la décence de jetter dans les moeurs de quelques-uns de mes Perſonnages, toute la vivacité de la galanterie, & toute la chaleur des ſentimens. Si ceux qui ſont répandus dans ma Piece, édifient les ſages, ſi la Majeſté de la Religion y eſt ſoutenuë, ſi je n'ai point alteré la magnificence des expreſſions de l'Ecriture, ſi des morceaux détachés y ſont impreſſion par les verités & les images qu'ils renferment, je me conſolerai d'avoir manqué d'y établir ce fond d'interêts, qui met les paſſions dans ſon parti, & qui ne touche le coeur qu'en réveillant notre foibleſſe.

Je ne répondrai point à l'objection qui m'a été faite ſur le diſcours d'Antiochus au Peuple Juif; on n'a qu'à lire dans Joſephe, ſi jaloux lui-même de la gloire & de la loi d'Iſraël, de quelle maniere ce même Antiochus traite la Nation, & le culte des Juifs, & on verra combien j'en ai adouci le mépris & les menaces.

Il ſemble qu'il ne ſera plus permis d'expoſer ſur la Scene les grandes verités de la Religion; & que tout ce qui impoſe un certain reſpect doit neceſſairement réfroidir l'action de la Tragedie. On commence mê-

me à en violer dans les Pieces profanes les régles les plus essentielles. Tout y est créé, jusqu'aux évenemens ; on n'observe plus ni mœurs, ni caracteres ; les beautés qu'on y ramene sont toûjours étrangeres, & le langage des passions n'a nulle convenance personnelle : l'esprit s'y produit par-tout, & dans le sentiment même, les douleurs y sont brillantes, les vertus toûjours lestes, les devoirs commodes, & la Religion souple & ingénieuse ; & enfin, si j'ose le dire, c'est une espece de mascarade, qui s'est introduite sur la Scene.

Personne n'ignore le reproche qui nous est fait au sujet de notre Poëme Dramatique, & combien l'honneur du Théatre est blessé, d'y voir regner l'amour comme l'interêt le plus puissant : cet amour même a commencé insensiblement à sortir de ces bienséances austéres que la gloire & la vertu lui ont prescrites : & c'est de-là que * l'Illustre Académicien, qui a fait l'Eloge de M. Despreaux, a pris occasion de dire, en parlant des Poësies de Regnier, *qu'il sembloit de son tems que l'obscenité fût un sel nécessaire à la Satyre, comme on s'est imaginé depuis, que l'amour devoit être le fondement, & pour ainsi dire,* l'ame de toutes les Pieces de Théatre.

* *M. de Valincourt.*



PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, Roi de Syrie.

SALMONE, mere des Machabées.

MACHABE'E, l'aîné des sept Enfans de Salmone, amant de Zoraïde.

ZORAIDE, amante de Machabée.

AZAEL, dernier fils de Salmone.

PHOSTIME, Ambassadeur de Ptolomée, Roi d'Egypte.

ELISE, confidente de Salmone.

PHOEDIME, Confidente de Zoraïde.

MENELAUS, Juif, attaché au parti d'Antiochus.

ACHAS, confident d'Antiochus.

ALCIME, Juif, confident de Ménélaüs.

GARDES.

TROUPE DE JUIFS.

La Scene est à Solime, autrement Jerusalem, dans un Sallon du Palais des anciens Rois d'Israël.



ANTIOCHUS,

OU

LES MACHABÉES.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MENELAUS, ALCIME.

MENELAUS.

NON, tout cet appareil ne doit point te surprendre,
Alcime. Dans ces lieux, le Vainqueur va se rendre ;
Et sur ce Trône assis, couronnant ses exploits,
A nos Juifs assemblez, il doit dicter ses Loix.

ALCIME.

Voudroit-il abolir nos usages, nos Fêtes?
Et, de ses Dieux, qu'il croit auteurs de ses Conquêtes,
Vengeant avec éclat l'injurieux mépris,
Prétend-il asservir jusques à nos esprits?
Mais lorsqu'Antiochus triomphe de Solyme,
Que libre seul, ici, du joug qui nous opprime,
Ménélaüs joüit de la faveur du Roy,
D'où naît ce trouble, en lui, qui me glace d'effroy?

MENELAUS.

Ah! si, du cœur des Rois, il est quelque science,
Peut-on prendre, dis-moi, la moindre confiance.
Dans ces mêmes Héros que nous avons servis,
Contre les droits du Sang, & l'honneur du Pays?
Mais, Alcime, s'il faut te parler sans contrainte,
Il est encor, pour moi, d'autres sujets de crainte.
Tu sçais que la Thiare alloit ceindre mon front;
Mais que bien-tôt couvert d'un éternel affront,
De mes efforts, des tiens, perdant tout le salaire,
Je me vis, pour jamais, banni du Sanctuaire.
C'est alors que, déchû de mes prétentions,
J'allumai seul le feu de nos dissentions;
Et qu'écoutant trop tôt la chaleur qui m'emporte,
A nos plus grands revers, moi seul, j'ouvris la porte.
Antiochus, par moi, de nos projets, instruit,
Par mes avis secrets, jusqu'ici, s'est conduit,
Alcime, & sa faveur, selon toute apparence,
Alloit, de mes Destins, relever l'esperance:
Mais ces Honneurs, ces Dons, que je me suis promis,
Peut-être vont passer à mes fiers Ennemis.

ALCIME.

Quel est le fondement d'une crainte pareille?
Antiochus....

MENELAUS.

Arrête, & prête-moi l'oreille.

Après de vains efforts, cedant à ſon pouvoir,
Solyme, avec ſes murs, vit tomber ſon eſpoir.
Tu ſçais quelle vengeance, & quelle barbarie,
Exerça du Soldat, la premiere furie.
Dans ces jours, de douleurs & de meurtres com-
blez,
Antiochus cherchoit nos Tréſors recelez,
Objets, que dès long-temps ſa victoire contemple;
Et, tout ſanglant encor, il accourt dans le Temple.
Là, s'étoient retirez les Femmes, les Vieillards:
La priere, & les pleurs ſont de foibles remparts.
Antiochus ne ſuit que l'ardeur qui le guide,
Lorſqu'à ſes yeux le ſort preſente Zoraïde,
Fille de Manaſſè, tu connois ſes attraits:
Du pouvoir de ſes yeux j'ai prévû les progrès;
Le Roy dont tout à coup l'ame parut troublée,
Des principaux des Juifs ordonna l'Aſſemblée;
Et plein de ſon objet ſe livre au ſouvenir
Des beautés que le Ciel ſe plut d'y réunir.
Par ſon ordre bientôt une garde fidéle
Eſt depuis ce moment répanduë autour d'elle;
Et ce nouvel éclat d'un honneur aſſidu
Eſt un ſecond hommage à ſa beauté rendu.
De ce Palais encor pour un tems écartée
Zoraïde à ſes yeux n'y ſera preſentée,
Que lorſque ſans égard à nos droits les plus ſaints
Anthiocus aura déclaré ſes deſſeins:
Cher Alcime, elle eſt jeune, & lui couvert de gloire;
S'il peut mettre à ſes pieds l'honneur de ſa victoire;
Dans ſon cœur juſques-là ſi l'amour parvenu.....

ALCIME.

Le ſang de Manaſſès ne vous eſt pas connu.
Penſez-vous que, ſoüillé du meurtre de ſon pere,
Antiochus, Seigneur, puiſſe jamais lui plaire,
Et que tous ces honneurs, à ſes yeux preſentez,
Lui faſſent oublier toutes ſes cruautez?

Mais sçait-il qu'à ses yeux jusqu'alors dérobée,
Zoraïde est promise au jeune Machabée ?

MENELAUS.

C'est un secret encor dont je veux profiter,
Et qu'au besoin contr'eux je puis faire éclater.
Toûjours la jalousie est injuste & cruelle.
Mais Salmone paroît, & son fils avec elle.
Abandonnons ces lieux, viens, marche sur mes pas,
Dans un triste entretien, ne nous engageons pas.

SCENE II.

SALMONE, MACHABE'E, ELISE.

SALMONE.

N'En doutez point, mon fils, votre mere est contente :
D'un Peuple tout entier, vous remplissez l'attente.
Assez dans les horreurs de ce triste séjour,
Au gré de mes souhaits, votre bras s'est fait jour.
La gloire, sur vos pas, engagea vos six freres;
Leurs efforts ont passé les efforts ordinaires:
Dignes d'un tel exemple, ils n'ont point démenti
Le sang de ces Héros, dont vous êtes sorti.
L'honneur vous en est dû : mais, quoi qu'il en puisse être,
Le Ciel, dans ce grand jour, nous donne un nouveau Maître ;
Et pour le recevoir, ce Trône est préparé.
Antiochus encor ne s'est point déclaré.
Sans vous parer ici d'aucune indépendance,
Qu'à votre noble ardeur, succéde la prudence :
Observez-vous, mon fils. Le vrai zéle est discret
Des desseins du Très-Haut, adorons le secret :
Il prépare de loin la peine, & le salaire ;

Et ne nous frappe pas toûjours dans sa colére.

MACHABE'E.

Je sçai quel prix sa main attache à ses rigueurs:
Et l'espoir ne doit point expirer dans nos cœurs.
Toutefois, sans ceder à d'indignes allarmes,
Un mouvement secret me dérobe des larmes.
Mon cœur, qu'en son devoir tout paroît affermir,
Ne peut voir Zoraïde en ces lieux, sans frémir.
Ciel! avec quelle joye, avec quelle assurance,
Ce cœur, d'Antiochus braveroit la puissance,
Si dans le noir chagrin, dont il est déchiré,
Ton bras ouvroit pour elle un azile sacré!
Mais, Madame, c'est vous, qu'un pareil soin regarde.
Sauvez ce cher dépôt, commis à votre garde:
Dérobez-lui l'horreur, qui regne en ces climats.
Ne craignez rien. Memphis est ouverte à vos pas.
De son Ambassadeur, l'entremise secrete
Sçaura vous ménager une prompte retraite.
Du Vainqueur, dans Solyme, il craint peu le courroux.
On sçait ce que l'Egypte a déja fait pour nous:
Que ses Rois, de Solyme, embrassant la défense
Entre elle & ses Tyrans, ont tenu la Balance.
Au péril, qui nous presse, il faut tout opposer.

SALMONE.

Ah! ce n'est que sur Dieu, qu'il s'en faut reposer.
C'est en vain qu'aux périls, Zoraïde est livrée;
Il sçaura la cacher sous son aîle sacrée:
Dieu, qui forma son cœur aux devoirs les plus saints,
La reserve sans doute, à d'augustes desseins;
Elle y sçaura répondre, & marchera sans crainte
Dans l'immuable loi, que son cœur porte empreinte.
Du sang d'Eléazar, ces lieux encor fumans,
Théatre de sa gloire, & de ses longs tourmens
Du Temple profané la Majesté sacrée;

Des Prêtres du Seigneur l'Elite massacrée ;
Sous ses murs embrasez Israël abbatu,
Ce sont là les garands, mon fils, de sa vertu.

MACHABE'E.

Et c'est cette vertu, qui fait trembler pour elle.
Si le Ciel, d'Israël prend encor la querelle,
Méritons les faveurs, qu'il peut nous accorder :
Lui-même il nous ordonne enfin de nous aider :
De trop de confiance, il s'irrite peut-être.
Si la vertu n'agit, elle cesse de l'être.
Mais que dis-je ? Israël est-il donc sans recours ?
Ignorons-nous enfin, nous-mêmes nos secours ;
Ces fieres Légions, qu'à la faveur des ombres
Asaph recele encor dans des cavernes sombres,
Lieux vastes & profonds, où leurs Chefs en courroux
N'attendent qu'un signal, pour marcher jusqu'à nous ?

SALMONE.

Gardez de vous flatter ? d'Israël, qui l'implore,
Dans le secret de Dieu, le salut est encore.
Ne cherchons point, mon fils, à percer ses Decrets.
Mais déja tout un Peuple inonde ce Palais.
Il n'en faut point douter, Antiochus s'avance.
C'est lui. Ciel ! en quel lieu tu souffres sa presence,
Lieu terrible, où d'un Dieu le serment solemnel,
Avec tous nos Ayeux, fit un pacte éternel !

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE, MACHABE'E, MENELAUS, ALCIME, ACHAS, ELISE. Suite d'Antiochus, Troupe de Juifs.

ANTIOCHUS.

PEuples, écoutez-moi. Suspendez vos allarmes.
Le Ciel, vous le voyez, favorise mes armes,

Et lui-même arrêtant vos projets inhumains ;
A remis contre vous ſa vengeance en mes mains.
L'Ambaſſadeur d'Egypte, attendu dans Solyme ;
Flatte peut-être encor l'eſpoir qui vous anime :
Mais ſes yeux ſeulement y ſeront les témoins
De l'éclat de ma gloire, & du fruit de mes ſoins.
De vos premiers Hébreux, les Tribus vagabondes ;
Vil & pâle rebut du caprice des ondes,
Que la Mer, ſur ſes bords, vomit avec horreur,
Promenerent long-temps leur faim, & leur fureur.
Leur fier Légiſlateur, dans ſa vaſte entrepriſe,
Leur preſentoit au loin une terre promiſe.
Dans les déſerts brûlans les uns enſevelis,
Dans de ſtériles vœux tous les autres vieillis,
Rien n'en pût détromper l'eſperance indiſcrete.
Leur zéle dévoroit cette heureuſe retraite,
Où dans les ſoins pompeux d'un culte ſolemnel,
Ils devoient rencontrer un repos éternel,
Rare & ſolide fruit d'une gloire éclatante.
Où ſe termine enfin cette ſuperbe attente ?
L'Univers les a vûs de toutes parts errans,
Fugitifs en tous lieux, & jamais Conquerans.
De l'eſprit des Hébreux, une longue pratique,
De leur Chef attentif, guida la politique ;
Et toûjours, de ſon Dieu l'organe & l'inſtrument,
Tantôt ſous l'appareil d'un divin châtiment,
Par le meurtre des ſiens exerçant ſa vengeance,
Il fondoit en ſecret ſa cruelle puiſſance ;
S'aſſuroit par l'effroi de leur fidelité,
Et tantôt abuſant de leur crédulité,
Ou tournant à ſon gré les jeux de la nature ;
Des menaces du Ciel voiloit ſon impoſture ;
A quelle folle erreur ne ſont point amenez
Des eſprits à leur joug ſi long-temps façonnez ?
Les maux, comme les biens, tout ſert un vain Oracle.

Sous leurs yeux, sous leurs pas, tout leur semble un miracle ;
Et ce que la nature offre aux plus malheureux,
C'est la main de leur Dieu, qui s'ouvre alors pour eux.
C'est même dans l'opprobre, où sa faveur éclate.
Eh ! qu'a donc prétendu, dans l'erreur qui le flatte,
Du reste des mortels un peuple séparé,
Et des Rois & des Dieux l'ennemi déclaré ;
Qui, d'un ordre sacré, couvrant son injustice,
Rend, de ses attentats, le Ciel même complice ;
Toûjours plus orgueilleux, plus il est abattu ;
Par piété perfide, & cruel par vertu ?
Ah ! sans pousser trop loin tous les droits de la guerre,
D'une Secte odieuse, au moins purgeons la terre.
Je veux qu'en ses abus le Temple reformé,
Au culte d'Israël désormais soit fermé ;
Qu'à nos Dieux de vos fruits présentant les prémices,
Ils y soient seuls l'objet de tous vos sacrifices ;
Qu'au glaive sur l'autel loin d'être presenté,
De vos fils au berceau le sang soit respecté.
Quels que soient les presens, que vous fait la nature ;
N'en envisagez point comme une offrande impure ;
Et parmi vous, usez de ses secours certains,
Sans craindre désormais d'en soüiller vos festins.
Mais qu'est-ce que je vois ? Chacun de vous frissonne !
Ah ! j'atteste le Ciel, que n'exceptant personne,
Si quelqu'un à mes Loix ose contrevenir,
Des plus cruels tourmens je sçaurai le punir.
L'impie éprouvera son châtiment sur l'heure.
Sortez tous ; & que seul Ménélaüs demeure.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, MENELAUS.

ANTIOCHUS.

ET toi, dans mon parti, dès long-tems engagé ;
Rends-moi compte des soins, dont je t'avois chargé.

MENELAUS.

Dans un moment, Seigneur, vous verrez Zoraïde.
Je ne sçai point encor quel mouvement la guide ;
J'ai trouvé peu d'obstacle à vos justes desirs ;
On n'a point opposé de pleurs, ni de soûpirs.
Ou c'est orgueil en elle, ou nos Juifs en allarmes ;
Pour calmer vos rigueurs, ont recours à ses charmes ;
Et parmi les périls, offerts de toutes parts,
Attendent leur salut de ses premiers regards.

ANTIOCHUS.

Je ne le cele point, à sa premiere vûë
Mes sens se sont troublez, mon ame s'est émûë,
Et quoi que dans son cœur on eût jetté d'effroi
Tant de charmes jamais ne s'offrirent à moi.
Suivons sans balancer ce que l'amour m'inspire.
Elle entre : laisse moi, & vous * qu'on se retire.

* *Aux Gardes qui conduisent Zoraïde.*

SCENE V.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, PHOEDIME.

ANTIOCHUS.

JE sçai que rehaussant la Majesté des Rois,
La Victoire, Madame, étend au loin ses droits :

Mais sans trop nous flatter de ses faveurs suprêmes;
Jamais le vrai bonheur ne dépend de nous-mêmes;
C'est en vain que les Juifs soient soumis sans retour;
Si vous n'achevez pas l'honneur d'un si beau jour.
Quelque prix qu'on attache à la gloire des armes,
Ce qui manque à la mienne en dérobe les charmes.

ZORAIDE.

Sans discuter les droits d'un Vainqueur en courroux;
C'est déja trop pour moi de m'offrir devant vous.
Et que prétend ici votre injuste contrainte
D'un cœur, qui ne connoît ni l'espoir, ni la crainte;
Qui parmi les horreurs, que ce jour réunit,
Adore, en gémissant, un Dieu qui nous punit?
Sans doute, vous vouliez, poussant votre colére;
Me montrer ce Palais, teint du sang de mon pere;
En souiller mes regards; & c'étoit à vos pieds
Le spectacle cruel, que vous me prépariez!
Par mes malheurs enfin je puis compter vos crimes.

ANTIOCHUS.

Madame, je le sçai, parmi tant de Victimes,
Qu'en ces lieux désolez s'immola mon courroux,
Le vaillant Manassès est tombé sous mes coups.
Mais enfin de la guerre on sçait les Loix austéres:
Que de crimes commis souvent involontaires!
Avec la cruauté, la vertu se confond;
Et, de nos attentats, c'est le Ciel qui répond.
Vous-même enfin goûtez une pleine vengeance.
De vos regards, sur moi, connoissez la puissance.
J'en atteste le Ciel, que j'ai trahi pour eux;
Je suivois sans égard un devoir rigoureux:
Mais je vous vis alors, Madame, & mon audace
A des transports plus doux ceda bien-tôt la place;
Et Solyme elle-même, au nombre des Vaincus,
Fut dès-lors à bon droit compter Antiochus.
Je vois quels traitemens votre fierté m'apprête.
Ah! que vos yeux du moins connoissent leur conquête,

Madame ; & me plaignant vous-même à votre tour,
Ecoutez ſans courroux l'aveu de mon amour.

ZORAIDE.

Quelle honte en mon ame, ô Ciel ! s'eſt élevée,
Et m'apprend, à quels maux, tu m'avois réſervée !
Antiochus ici me déclare ſes feux !
Moins cruel mille fois pour ce ſang malheureux....

ANTIOCHUS.

Je le vois bien, né Juif, dans une race obſcure.
Le Ciel de vos mépris m'eût épargné l'injure.
Que dis-je ? De ce Dieu, qu'adore votre cœur,
Ai-je pû juſques-là concevoir la rigueur ?
Soit reſpect, ſoit qu'en vous mon amour le confonde;
Madame, je le crois l'arbitre ſeul du monde :
Déja ſa Loi ſacrée, emprunte de vos yeux
Un pouvoir, que n'a point tout le reſte des Dieux.
Au-delà de vos vœux ſon interêt me touche...

ZORAIDE.

Penſez-vous loüer Dieu, le blaſphême à la bouche;
Et qu'ici mon orgueil puiſſe prendre pour moi
De frivoles reſpects, dont s'indigne ma foi ?
C'eſt à Dieu ſeul, qu'eſt dû le ſouverain hommage;
S'il eſt de ſa ſplendeur quelque vivante image,
C'eſt un cœur pur, un cœur ſoumis à ſes arrêts,
Qui pour lui des tourmens brave tous les apprêts.

ANTIOCHUS.

Quels que ſoient les objets, que votre ame enviſage;
Reſervez vos vertus pour un plus noble uſage.
Par vous, à ma clémence, ouvrant tous les chemins;
Iſraël voit encor ſon ſalut dans vos mains.

ZORAIDE.

Je ne m'allarme point de ſon état funeſte.
Je ſuivrai mon devoir ; & laiſſe à Dieu le reſte.
Je ſçai, dans ces revers, ce qu'exigent de moi
La gloire de mon ſang, ma Patrie, & ma foi.
Quelle que ſoit enfin l'ardeur qui vous anime,

N'allez point de vos feux ſéparer votre eſtime.
J'ignore quel eſpoir vous vous êtes permis.
Lorſqu'il faut me compter parmi vos ennemis;
Mettez votre clemence au rang de mes diſgraces;
Au lieu de la pitié, prodiguez les menaces.
Et priſant vos faveurs moins que vos châtimens,
Connoiſſez Iſraël à de tels ſentimens.
Adieu.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

J'Atteſte ici la grandeur ſouveraine;
Iſraël recevra le prix de tant de haine.
Ta folle erreur t'abuſe, & je vais dans ces lieux;
Servir tout à la fois mon amour, & les Dieux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

ANTIOCHUS, MENELAUS.

ANTIOCHUS.

Quoi ? le Ciel à mes vœux mettroit un tel obstacle ?
Au milieu des horreurs, dont tu vois le spectacle,
Zoraïde ?....

MENELAUS.

Oüi, Seigneur, vous avez un Rival.
Voilà de son orgueil le principe fatal.
Par-là, d'un fier mépris contre vous prévenuë,
De l'aveu de vos feux, troublée à votre vûë,
Elle s'en indignoit ; & son superbe cœur
Vous traitoit en esclave, & non point en Vainqueur.

ANTIOCHUS.

Mais quoi ? pour me servir, ton ardeur empressée,
Sur nul objet encor n'arrête ta pensée ?

MENELAUS.

Ce secret ne sçauroit échaper à mes soins.
J'assiege Zoraïde en tous lieux de témoins ;
Il suffit à leurs yeux de la moindre étincelle.
L'amour le plus prudent tôt ou tard se décele.
Ainsi dans les soupçons, qui viennent me frapper ;
Songez que vos arrêts doivent enveloper
Cet objet, quel qu'il soit, d'une folle tendresse.

Et s'il faut une fois que le péril le presse ;
Vous verrez à vos pieds, prompte à le secourir ;
A sa défense alors Zoraïde accourir.
Poursuivez seulement votre grande entreprise.
C'est servir le transport, dont votre ame est éprise ;
C'est hâter le bonheur. . . . .

ANTIOCHUS.

J'approuve tes discours ;
Et ma gloire aussi-bien, en reprendra son cours.

MENELAUS.

Le peuple, quels que soient les moyens, qu'on invente,
Des exemples obscurs, rarement s'épouvante :
Mais s'il perd une fois quelque superbe appui,
La chûte l'en ébranle, & le ramene à lui,
Toutes prétentions semblent alors tombées.
Vous avez dans vos mains les jeûnes Machabées ;
De nos plus grands Héros, rejettons belliqueux,
Et leur mere Salmone autant à craindre qu'eux ;
De leur Religion, avec le lait succée,
L'image, par ses soins, sans cesse est retracée.
C'est par eux, qu'il vous faut, Seigneur, exécuter
Le projet, que vous-même avez fait éclater.
Tout un peuple, pour eux brûlant du même zéle,
A leurs ordres encor est demeuré fidele.
Mais c'est peu qu'à nos Chefs, liez par mille nœuds ;
Des Pontifes sacrez le sang revive en eux ;
L'Egypte les protége, & du Roy Ptolomée
La faveur au dehors enfloit leur renommée,
Et de leur rang ici soutenoit la splendeur.
L'on dit même, l'on dit, que son Ambassadeur ;
Que chacun dans ce jour attend en cette place,
A déja contre vous, rallumé leur audace.

ANTIOCHUS.

J'ignore quels projets sont remis dans ses mains :
Mais son Maître joüit de l'appui des Romains.

Je te croirai pourtant. Que de mon ordre instruite,
Par tes soins, en ces lieux, Salmone soit conduite.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

O Toi! Fille du Ciel, auguste Vérité,
Combien, à tes dépens, nos faits ont éclaté!
Aux yeux de l'Univers notre orgueil les déguise.
Ainsi sous l'appareil d'une illustre entreprise,
Me voilà le Vengeur de l'honneur des Autels.
J'embrasse, je poursuis les droits des Immortels.
Mais de ce grand dessein, dont la Terre est saisie,
Quel est donc le motif secret? La jalousie.
Toûjours d'un faux objet, nos projets revêtus,
A nos propres regards dégradant nos vertus,
Sans cesse aux yeux d'autrui consacrent nos foiblesses.
Ciel! C'est dans tes decrets, tout ce que tu nous laisses.
Mais on vient. C'est Salmone. Ah, Dieux! à son aspect,
Que mon cœur est émû de trouble, & de respect?

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE.

SALMONE.

Seigneur, car de mon rang je puis sans trop descendre,
Appeller de ce nom l'héritier d'Aléxandre,
Souffrez que rappellant son ombre du tombeau,

J'expose à vos regards un modéle si beau.
Ce Héros, d'Israël avoit juré la perte :
Ses desseins éclatoient par tout à force ouverte ;
De Tyr, & de Gaza les murs encor fumans,
Etoient de son courroux d'éternels monumens.
Il marcha vers Solyme. Israël en allarmes
N'avoit pour tout secours, que ses vœux, & ses larmes.
Qu'esperer en effet dans cette extrémité ?
Mais du courroux du Ciel le temps est limité.
Que peuvent contre lui d'innombrables Cohortes?
A ce grand Conquerant, Solyme ouvrit ses portes.
Instruit du fier courroux, dont son cœur étoit plein,
Le Pontife Jadus, dans son habit de lin,
Des Prêtres & du Peuple, entraînant l'affluence,
Au-devant de ses pas marchoit en assûrance.
Sur l'ornement sacré, dont son front étoit ceint,
Brilloit, de l'Eternel, le nom auguste, & saint.
Et Dieu sans doute alors le couvroit de sa gloire ;
Et ce que le Pontife à peine auroit pû croire,
Alexandre, Seigneur, saisi d'un saint respect,
S'avance seul vers lui, se courbe à son aspect :
Croit voir en lui le Dieu, qui sembla lui prédire
Que des Persans un jour il détruiroit l'Empire.
Ainsi ce Roy, fameux par tant d'exploits divers,
Devant qui si long-temps s'étoit tû l'Univers,
Dans son étonnement garde un profond silence ;
Et du Dieu d'Israël adora la puissance.

ANTIOCHUS.

Que sert de rappeller un pareil souvenir ?
Cet exemple en ce jour doit peu me retenir.
Et les temps, & les lieux, tout est changé, Madame;
Ce Dieu même, sur qui se repose vôtre ame,
A retiré de vous son aide, & son pouvoir.

SALMONE.

Ce qu'il a fait pour nous rallume notre espoir,

Dans le cours éclatant de nos vastes miseres,
De mille affreux périls, il garantit nos Peres,
De leur captivité brisa les fers honteux,
Et par lui la Mer s'ouvre, & s'enfuit devant eux.
Dans ses gouffres profonds le Juif trouve un passage;
Et dissipe Amalec, qui l'attend au rivage.
Que dis-je ? Des méchans, les complots criminels
Conduisent à leur but ses decrets éternels.
La fin de leurs projets est presente à sa vûë.
De moyens tout-puissans, sa sagesse est pourvûë.
Il soûrit en secret d'un triomphe trop vain;
Et la chûte des Rois est un jeu de sa main.

ANTIOCHUS.

Du Jourdain teint de sang, par d'éternels ravages,
Une juste fureur désola les rivages.
De vos malheurs, du moins, rappellez-vous le cours.

SALMONE.

Ah! du sein de nos maux naissent tous nos secours.
A nos calamitez, succéde un sort prospére.
De son Peuple toûjours l'Eternel est le pere.
Son bras l'éprouve, alors qu'il paroît l'accabler;
Et quand il nous punit, c'est à vous de trembler.

ANTIOCHUS.

Israël, enyvré de l'espoir qui le flatte,
Des rives du Jourdain jusqu'aux bords de l'Euphrate;
Par de nouveaux exploits, cherchant à s'aggrandir,
De ses derniers malheurs, peut, s'il veut, s'applaudir.
Pour moi, je l'avoûrai, dans les bras de la gloire,
J'ignore ces retours, qu'entraine la victoire.
Je vois Solyme aux fers, & ne voi rien de plus.
Mais, Madame, tranchons des discours superflus.
C'est assez vous nourrir d'une vaine chimere:
Et comme Israëlite enfin, & comme mere,
Libre d'un fol espoir tant de fois démenti,
Prenez, il en est temps, un plus sage parti.

A tout un peuple entier, donnez un grand exemple;
Et venez avec moi purifier le Temple
De superstitions, d'usages odieux.

SALMONE.

Moi! que brûlant l'encens sur l'Autel de vos Dieux;
Que par des sentimens à tous les miens contraires,
J'abandonne nos Loix, & le Dieu de nos Peres!
Qu'oubliant un moment sa gloire, & ses bienfaits,
Moi-même je me livre au plus grand des forfaits!
Dût s'armer contre moi votre haine implacable,
Du plus leger oubli, ma foi n'est point capable.
Contre un culte si saint, où tout crime est égal....

ANTIOCHUS.

O d'un Peuple crédule aveuglement fatal!
Je vois mes volontez sans cesse démenties.
Respectez-les; ou bien les premieres hosties,
Qu'immolera ma main à nos Dieux en courroux,
Songez-y, ce sera vos sept Enfans, & vous.
Sans doute, en vos projets le zéle, qui vous guide,
A séduit avec eux le cœur de Zoraïde.
Votre exemple la perd, & je sçais à quel point....

SALMONE.

Qui? moi, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Oüi, vous.

SALMONE.

Je ne m'en défends point,
Je l'aime; sa vertu, dans Solyme adorée,
Passe encor la beauté, dont le Ciel l'a parée.
L'illustre Manassès, à notre espoir ravi,
Descendoit, comme moi, d'un Enfant de Levi:
De sa fille, Seigneur, les bontez infinies
Exercent avec soin dans nos ceremonies,
Le dernier de mes fils, & cultivant sa foi,
Du vrai Dieu dans son cœur ses mains gravent la Loi:

Elle

Elle joint à son zéle une pieuse adresse.
Une sœur pour son frere auroit moins de tendresse.

ANTIOCHUS.

Madame, sans entrer dans des propos si vains,
Profitez des instans, que je laisse en vos mains.
Du sang Asmonéen je sçai la noble audace;
Je connois Machabée, ornement de sa race.
Instruisez-le à loisir de tout cet entretien.
Je vais vous l'envoyer. Adieu. Songez-y bien.
Du plus pur sang des Juifs, vous devenez comptable.
De leur Dieu, quel qu'il soit, le Conseil redoutable
Reprouve tant de zéle en ce commun effroi,
Et le salut des siens est sa premiere Loi.

SCENE IV.

SALMONE *seule.*

HE quoi! dans le besoin mon ame s'intimide!
Si dans sa foi jadis Abraham intrépide,
Sur le bucher fatal, par lui-même dressé,
Offrit son sacrifice, à ta gloire adressé,
Grand Dieu! ta main en lui soutenoit ton ouvrage.
Quand je fais plus pour toi, donne-moi son courage.
Il n'immoloit qu'un fils, lorsque ton bras puissant
Détourna dans ses mains le glaive menaçant.
Que dis-tu, malheureuse, en ce desordre extrême?
Arrête. Si tu crains, ne crains que pour toi-même.
A l'aspect du péril dont tes sens sont troublez,
Crois-tu que tes Enfans puissent être ébranlez,
Qu'on puisse sur tes pas les entraîner au Temple?
Ne pouvant le donner, reçois au moins l'exemple;
Et d'un si noble effort rassûrant tes esprits,
Du sang, qu'ils ont de toi, va recueillir le prix.

SCENE V.

SALMONE, MACHABE'E.

MACHABE'E.

Quoi! lui-même, vers vous, Antiochus m'envoye!
Le Ciel, en nous ouvrant une secrette voye,
Des fureurs du Tyran, veut-il nous délivrer?
Ou plûtôt est-il jour à pouvoir l'esperer?
Et quels objets, grand Dieu, frappent ici la vûë!
Aü sortir de ces lieux Zoraïde éperduë,
Craignant pour Israël quelque nouveau malheur;
Aux pieds de nos Autels a porté sa douleur.
Aux yeux de tout le monde, elle s'est dérobée.
Devant elle est Dieu seul. Le triste Machabée,
Du Tyran avec elle ignore l'entretien.
Ah! si sans respecter le plus sacré lien,
Si pour mettre le comble au transport qui le guide,
Au mépris de la foi, des pleurs de Zoraïde....

SALMONE.

Ne concevez pour elle aucun sujet d'effroi,
Mon fils: Le Ciel lui-même est garand de sa foi.
Mais songez que ce jour, ce jour vraiment funeste,
De la foi d'Abraham, doit rallumer le reste.
Israël jusqu'ici de toutes parts pressé,
Jamais de tant de maux ne s'est vû menacé.
Dans ce cours malheureux de projets sanguinaires,
C'est à vous à donner l'exemple à tous vos freres.
Montrez dans les momens, qui vous sont reservez,
Quel Sang vous a fait naître, & quel Dieu vous servez.

MACHABE'E.

Quels que soient nos périls, n'en doutez point, Madame,
Ce jour éclairera le zéle qui m'enflâme,
Et ne présumez rien dans mon cœur combattu
D'indigne de mon Sang, & de votre vertu.

SALMONE.

Ce zele ardent, mon fils, & ce noble courage
Ne viennent point de nous. Ils sont l'unique ouvrage
Du Dieu, qui vit le monde éclore sous sa main.
Comment même, ô mon fils! vous formai-je en mon sein,
Aux loix de la nature, en esclave asservie?
Dieu seul vous donna l'ame, & l'esprit, & la vie:
Et chargeant votre foi de desseins éclatans,
En a porté le prix même au-delà des temps.

MACHABE'E.

Ah! j'entens. C'est par nous, que le Tyran commence,
Madame, & qu'abusant de ce pouvoir immense,
Que le Dieu d'Israël lui prête en sa fureur,
Il veut remplir ces lieux d'une nouvelle horreur.
Je le vois bien; le coup suit de près la menace.
Mais sçait-il à quel point sa rigueur nous fait grace?
Combien sur notre sang attachant son courroux,
Notre foi s'affermit au choix, qu'il fait de nous?
Vos fils, de ses fureurs ne seront point complices.
Qu'il déploye en ces lieux l'appareil des supplices,
Et qu'à les inventer son cœur ingénieux
De bizarres tourmens repaisse encor ses yeux;
Que les corps mutilez subissent la torture;
Qu'il rallume ces feux, dont frémit la nature;
Nous sçaurons sur lui seul en rejetter l'effroi,
Et n'écouter que Dieu, vos vertus, & sa loi.

SALMONE.

Ah! combien dans le cours de sa douleur amére

De pareils ſentimens conſolent votre mere ?
Oüi, mon fils, du Tyran les arrêts ſont certains,
Et deſormais c'eſt peu de ſoüiller nos feſtins
De ſacriléges mets, & d'une chair immonde,
Il veut que dans le Temple, aux yeux de tout le monde,
Au milieu de mes fils, à ſes Dieux impuiſſans,
Je preſente avec vous, & la coupe, & l'encens.
Et pour exécuter tout ce qu'il ſe propoſe,
C'eſt ſur mes ſeuls conſeils encor qu'il ſe repoſe.
Je dois compte du ſang, qu'il nous aura coûté,
Ou deviens le garand de tant d'impiété.
De ma foi, juſques-là ſe peut-il bien qu'il doute ?

MACHABE'E.

Mais n'eſt-il rien enfin que lui-même il redoute,
Lorſque pour un revers auſſi prompt qu'éclatant,
Entre les mains de Dieu ſuffit un ſeul inſtant ?
Ah ! jadis de Juda vengeant la foi trahie,
Dieu, de Sennacherib punit la perfidie,
Répandit dans ſon camp la terreur, & la mort.
Solyme, de ſes murs l'écarta ſans effort,
Et dérobant aux fers nos Tribus allarmées,
Vit, d'un ſouffle empeſté diſſiper ſes armées ;
Et Ninive, bien-tôt témoin de ſon effroi,
Reçut en pâliſſant la fuite de ſon Roy.
Ainſi, d'Antiochus l'orgueil, que Dieu contemple...

SALMONE.

Ah ! mon fils, c'eſt à nous, à notre ſeul exemple,
Que du ſalut des Juifs l'honneur eſt réſervé,
Périſſons dignement, Iſraël eſt ſauvé.
Il va donner des fers à qui le tyranniſe.
Des Elûs du Seigneur, la race s'éterniſe.
Par tant de pleurs, de vœux juſqu'ici demandé,
Le plus cher de ſes dons va nous être accordé ;
Mais quel eſt ce diſcours, où mon eſprit s'égare ?
De ſes ſecours pour nous, quand Dieu ſeroit avare,

Et que Sion contre elle armeroit tous les Rois;
La foi ne verroit point anéantir ses droits.
L'Eternel est lui seul sa gloire, & sa défense.
Son aide nous éleve, & notre orgueil l'offense,

SCENE VI.

SALMONE, MACHABE'E, ELISE.

ELISE.

AH! songez l'un & l'autre à votre sûreté.
Madame, de vos fils, tout le reste arrêté
Dans un fort, où déja leur garde se redouble,
Du peuple, qui s'amasse, augmente encor le trouble.
Mais jugez ce qu'il faut vous-même en augurer,
De ses freres, Madame, on vient de séparer
Le plus jeune, & le Roy lui-même......

SALMONE.

Eh bien, Elise?

ELISE.

Veut que dans son Palais sa Garde le conduise;
Et commande que loin d'effrayer ses regards,
Tout ce qui l'environne ait pour lui des égards.
On admire son air: & l'on plaint son enfance.

SALMONE.

Ainsi c'est à Dieu seul de prendre sa défense.

ELISE.

On tremble aussi pour vous, & l'on n'a point douté;
Seigneur, qu'on n'attentât à votre liberté.

SALMONE.

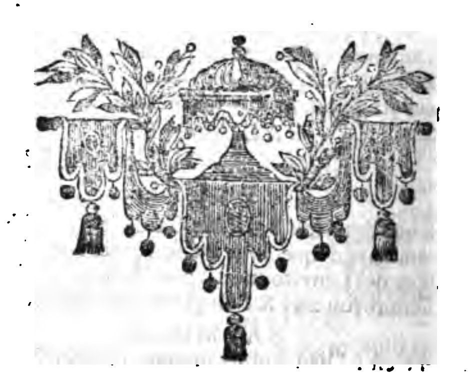
Nous devons obéir à des ordres suprêmes.
Mais allons, au Tyran nous presenter nous-mêmes.

De la faveur d'un Dieu reconnoiſſons les traits;
Et mettons cette épreuve au rang de ſes bienfaits.

MACHABE'E.

Madame, à ſes deſſeins, c'eſt à nous de répondre;
L'excès de ſes bontez a droit de nous confondre.
Il nous diſtingue ſeuls entre tous les humains,
Et la foi d'Iſraël eſt toute dans nos mains.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ZORAIDE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

EH ! quel est ce transport, où la douleur vous livre ?
Où m'ordonnez-vous donc, Madame, de vous suivre ?
Songez-vous qu'en ces lieux, tout pleins de sa splendeur,
Le Roy va, de l'Egypte ouïr l'Ambassadeur ?
La victoire cruelle en a changé la face.
A peine de nos pas j'y retrouve la trace.
A leur auguste aspect, lieux si chers autrefois,
L'azile des vertus, le Palais de nos Rois,
Et d'un Tyran cruel, maintenant la demeure,
Qu'y venez-vous chercher ?

ZORAIDE.

Tu sçauras tout à l'heure
Quel motif a conduit Zoraïde en ces lieux.
Ton zéle en tous les temps s'est offert à mes yeux.
Ose servir ici le transport qui m'anime.
Sans doute, mon dessein va t'étonner, Phœdime.
C'est le Roy, que mes pas cherchent dans ce moment.
Cette porte conduit à son appartement.
Va le trouver. Dis lui qu'avec impatience

J'attens de sa faveur un moment d'audience.

PHOEDIME.

Vous serez obéïe au gré de vos desirs.
Mais est-il quelque espoir dans nos longs déplaisirs ?
Et peut-on se flatter qu'en un jour si funeste.....

ZORAIDE.

Va, dis-je, le trouver ; je me charge du reste.

SCENE II.

ZORAIDE *seule.*

PAr un ordre cruel, toi, qu'on vient d'arrêter,
Regarde, pour te voir, ce que j'ose tenter.
Le Tyran m'a parlé. Le Ciel a vû ma honte.
De tout notre entretien, je dois te rendre compte,
Cher Machabée. Au moins, fidéle à son devoir,
Tout entier à tes yeux, mon cœur se fera voir.
Au point de t'éclaircir au gré de mon envie,
La liberté soudain vient de t'être ravie.
Mais par cet entretien, que se promet ma foi,
Je te soulagerai peut-être autant que moi.
Enfin, c'est trop subir une dure contrainte.
Mais quel moment je prends pour m'expliquer sans crainte !
Ah ! sans les embraser de feux tumultueux,
Que l'amour est hardi dans les cœurs vertueux !



SCENE

SCENE III.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, Gardes.

ANTIOCHUS.

Madame, ſe peut-il qu'un retour favorable
Ait pû calmer pour moi votre ame inexorable?
Dois-je croire un bonheur, que je ne connois pas?
Vous me voyez voler au-devant de vos pas.
Par quels ſoins éclatans, par quel effort extrême,
Puis-je enfin, mériter, Madame, que vous-même...

ZORAIDE.

Dans ce haut rang de gloire, & de proſperité,
Où vous a mis le Ciel, contre nous irrité,
De tels abaiſſemens deviennent légitimes,
Et la peine, Seigneur, en eſt dûë à nos crimes.

ANTIOCHUS.

De cet ordre commun, daignez vous excepter:
Et quels crimes jamais peut-on vous imputer,
Vous, la vertu, Madame, & l'innocence même?
Quoi? juſques-là jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Votre Dieu, d'Iſraël dites-vous le ſoutien......

ZORAIDE.

J'ai ſouhaité de vous ce moment d'entretien.
D'une ſeconde grace, honorez ma demande.
Que Machabée ici par votre ordre ſe rende.

ANTIOCHUS.

Eh! de quel interêt occupée aujourd'hui....

ZORAIDE.

Je ne puis m'expliquer, Seigneur, que devant lui.

ANTIOCHUS.

Quelque trouble ſecret, qui s'éleve en mon ame,

Ce que vous desirez, va s'accomplir, Madame.

Aux Gardes.

Gardes, que Machabée en ces lieux soit conduit.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ZORAIDE.

ZORAIDE.

De tous mes sentimens vous allez être instruit,
Seigneur, & dans ces lieux rarement déclarée,
La verité pour moi n'en est que plus sacrée.
Bien-tôt dans son espoir votre amour éclairci,
Va prendre... Mais déja Machabée entre ici.

SCENE V.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, MACHABE'E.

MACHABE'E *à part.*

Ciel! Zoraïde ici se presente à ma vûë,
Quel effroi se saisit de mon ame éperduë?

A Antiochus.

Par quel motif, Seigneur, daignez vous m'appeller?

ANTIOCHUS.

On va vous en instruire.

ZORAIDE.

Il est temps de parler.
Du Ciel lent à punir la main appesantie,
Par nos prosperitez, bien souvent nous châtie.
Vos armes ont vaincu. Mon Pere massacré,
De votre gloire ici fut le premier dégré.

D'Iſraël ſa mort ſeule abbatit l'eſperance.
Jugez quel trouble en moi cauſe vôtre preſence,
Ses Mânes en courroux accompagnent vos pas.
J'entens leurs cris. Avant ce funeſte trépas,
Qui de tant de douleurs a comblé ſa famille,
Lui-même diſpoſa de la main de ſa fille ;
Son choix avoit reglé mon inclination,
Et depuis ſon ſang même en ſcella l'union.
Ainſi loin qu'avec lui ſa volonté tombée....

ANTIOCHUS.

Et quel eſt cet Epoux, Madame ?

ZORAIDE.

Machabée.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je ? & ſur qui donc votre eſpoir rallumé ?

ZORAIDE.

Je t'ai dit tous ſes droits, quand je te l'ai nommé.
Oüi, ſans cette terrible, & fatale journée,
A l'Autel avec lui ſans effort entraînée,
Nous allions nous jurer ſous les yeux du Seigneur
Cette foi, que doit ſuivre un éternel bonheur,
Quand ſous un même joug il attache nos ames,
Et qu'en nous l'impoſant il couronne nos flâmes.
Le Ciel, dont les decrets ne ſe laiſſent point voir ;
A pû, d'un bien ſi cher, ne ſouffrir que l'eſpoir,
Et je reconnois là ſa main victorieuſe.
Si l'épreuve en eſt triſte, elle eſt trop glorieuſe.
Peut-être qu'en ce jour terminant nôtre ſort,
Si ce n'eſt par l'hymen, il veut que par la mort
Je m'uniſſe à l'Amant, qui cauſe mes allarmes.
Quel hymen plus heureux, & plus rempli de charmes,
Vaudroit dans les tourmens cet accord immortel,
Où Dieu tient lieu de Prêtre, & l'échafaud, d'Autel ?

MACHABE'E.

A quel eſpoir, ô Ciel ! votre cœur s'abandonne !
Dieu peut-être, Madame, autrement en ordonne ;

Et ſon juſte courroux ne cherche ici que moi.

ZORAIDE.

Ah ! ſoutiens mieux mon zéle & laiſſe agir ma foi.
Reconnois ton Rival. Mais l'aveu de ſa flâme,
Je l'en atteſte ici, n'a rien pû ſur mon ame.
Ton cœur, de ma vertu, n'a pû ſe défier ;
Et pourtant je brûlois de me juſtifier.
De mes feux innocens, ſi ma pudeur auſtére,
Par des ſoins éternels t'a caché le myſtére,
Aux yeux du Tyran même, & devant Dieu, reçoi
Cet aveu d'un amour auſſi pur que ſa loi.

MACHABE'E.

A ces tranſports ſi chers qui n'ont rien de profane,
Où de l'eſprit de Dieu l'amour devient l'organe,
La nature s'étonne ; & ces traits enflâmez
Ne tombent qu'en des cœurs, qu'Iſraël a formez.

ANTIOCHUS.

Quoi, ne me ſuis-je armé de fureurs vengereſſes,
Que pour être en ces lieux témoin de leurs tendreſſes ?
Tous deux en m'inſultant avec tranquillité,
Vous vous joüez ainſi de ma facilité ?

ZORAIDE.

Qui t'arrête, barbare ? Agis, ſans te contraindre.
Mes deſirs ſont remplis, je n'ai plus rien à craindre.
J'ai revû Machabée ; & j'ai fait en ces lieux
L'aveu de mon amour, & l'ai fait à tes yeux.
Cherchant à l'opprimer, tu l'as ſervi toi-même,
Et ton dépit s'accroit où ſa joye eſt extréme :
Et du moins ton Rival juſques dans ſon malheur
Joüit de ton deſordre, & rit de ta douleur.
Je le vois. Mon deſſein a dequoi te ſurprendre.
J'exerce une vertu, que tu ne peux comprendre,
Dont la gloire pour nous porte un attrait vainqueur ;
Et que l'Impie enfin ignore dans ſon cœur.
Tels ſont les Juifs, tel eſt le feu qui les engage.

De la foi d'Israël, son ardeur est le gage :
Elle naît, elle part d'un mouvement divin :
La source en est au Ciel, aussi-bien que la fin.
En nous, du Tout-puissant, la main qui l'a formée,
Porte plus haut les vœux de la personne aimée,
Et d'autant plus l'attache au culte du vrai Dieu.
J'ai vengé ton amour, cher Machabée, Adieu.
Va mourir. Toi, (*à Antiochus.*) poursuis ce que tu te
proposes.
Tu m'aimes, je le sçai. Punis-moi si tu l'oses.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, MACHABE'E,
Gardes.

ANTIOCHUS.

AH ! suivons des transports, trop long-temps retenus.

MACHABE'E.

Du moins, ses sentimens par-là te sont connus.

ANTIOCHUS.

Et toi, qu'espéres-tu d'un amour déplorable ?
Ne vaudroit-il pas mieux qu'un zéle favorable
Dérobât Zoraïde à d'éternels soucis,
Et la mît sur le Trône où les Dieux m'ont assis ?
Un si grand interêt doit agir auprès d'elle.
Contraire à ton amour, à ta gloire fidéle,
Fais-lui valoir les vœux qu'elle ose dédaigner ;
Et triomphe de toi pour la faire regner.

MACHABE'E.

O Ciel !

ANTIOCHUS.

Si pour ton Dieu, l'auteur de toutes choses,

Les ſentimens d'un Juif ſont tels que tu l'expoſes;
Si l'on brave pour lui les tourmens, & la mort,
Eſt-ce te demander un trop puiſſant effort?
Songe quel en ſera le prix & le ſalaire.
Tu vas, contre les Juifs appaiſer ma colére,
Relever, & leur Temple, & leurs murs abbattus,
De l'objet de tes vœux couronner les vertus.
Tu ſers tout à la fois Maîtreſſe, Honneur, Patrie.

MACHABE'E.

Ciel! quel trouble s'éleve en mon ame attendrie!

ANTIOCHUS.

Tu dois à Zoraïde un tel effort ſur toi.

MACHABE'E.

Oüi, par un changement, qu'à peine je conçoi,
J'ouvre les yeux enfin, & te promets mon zéle;
Je te réponds de moi; mais qui répondra d'elle?
Qui pourra, contre toi, deſarmer ſon courroux?
Tu le ſçais bien, ſon Pere expira ſous tes coups;
Et tu romps un hymen, qu'exige encor ſa cendre.
Cependant la foi monte au Trône d'Alexandre.
A ce motif preſſant, tout enfin doit ceder.
Je vais donc m'employer à la perſuader.
Dans ce nouveau parti, je lui peindrai ſa gloire;
Et toi-même par-là rachetant ta victoire,
Mais en te ménageant de ſi chers interêts,
Prends-moi pour l'objet ſeul de tes derniers arrêts.
Couronne par ma mort le zéle qui me guide,
A ce prix, je te ſers auprès de Zoraïde.
Heureux! que tout mon ſang dans cet accord cruel,
Scelle votre alliance, & la paix d'Iſraël!

SCENE VII.

ANTIOCHUS, MACHABE'E, ACHAS.

ACHAS.

L'Ambaſſadeur d'Egypte attend ſon audience;
Seigneur, daignez répondre à ſon impatience;
Daignez le voir.

ANTIOCHUS.

Dis-lui que je vais l'écouter.

A Machabée.

Je ne puis davantage en ces lieux t'arrêter,
Je dois ouïr Phoſtime, après notre entrevûë
Mes ordres offriront Zoraïde à ta vûë,
Mais crains de lui parler pour la derniere fois.
Adieu. L'Ambaſſadeur s'avance, je le vois.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, PHOSTIME, ACHAS.
Suite d'Antiochus, Suite de Phoſtime.

PHOSTIME.

QUelques horreurs, Seigneur, que ce grand jour entraîne,
Et qu'étalent ici la diſcorde & la haine,
Je ne ſoupçonne rien d'un injuſte courroux,
Et croi que ma preſence arrêtera vos coups,
Des Juifs nos alliez vous entendez les plaintes,
La foi de nos traitez en reçoit trop d'atteintes,
L'Egypte s'en offenſe, & n'a pû ſans douleur

Apprendre jusqu'où va l'excès de leur malheur;
Ne portez pas plus loin une longue vengeance;
C'est à vous de sçavoir, Seigneur, que la clemence
Dont au vainqueur, sur-tout, il sied bien d'être épris,
Donne aux plus grands exploits leur veritable prix.
Par aucune entreprise ouverte ou dérobée,
N'attentez pas du moins au sang de Machabée.
Ce sang vous le sçavez porte d'augustes droits,
Et tire sa splendeur de celui de ses Rois.

ANTIOCHUS.

J'ai cru qu'une audience en ces lieux demandée
Sur de justes motifs du moins seroit fondée,
Ou que de ma clemence enfin cherchant l'appui,
Vous parleriez pour vous, sans agir pour autrui;
Pour moi jusques au bout poursuivant mon ouvrage,
Des Dieux long-temps bravez, je veux venger l'outrage;
Et chargé dans ces lieux de leurs droits immortels,
Sur les débris du Temple, élever leurs Autels.

PHOSTIME.

Laissez aux Dieux le soin de venger leur querelle;
Trop jaloux de leur gloire, ils agiront pour elle:
Et s'il faut que mon cœur se dévoile à vos yeux,
Tout ce que vous tentez leur est injurieux.
Sous quelques noms, Seigneur, & sous quelques images,
Que les Dieux immortels reçoivent nos hommages,
D'un culte different, ils ne sont point surpris:
Et c'est notre vertu qui lui donne le prix.
Par-là le Ciel se prête à l'humaine foiblesse.
Ses bizarres effets, dont le nombre vous blesse,
A notre liberté sont autant de liens.
La Syrie a ses Dieux, & l'Egypte a les siens.
A nous les figurer, pourquoi cette contrainte?
Dans mille objets divers, leur Majesté s'est peinte,

Pour eux, ses traits épars excitent notre ardeur ;
Et par tout la nature annonce leur grandeur.

ANTIOCHUS.

Quoi ! dans nos saints respects, il n'est point de réserve ?
Et l'auguste Junon, & la sage Minerve,
Jupiter, foudroyant les mortels éperdus,
Dans la foule des Dieux, seroient-ils confondus ?
Et loin d'en mesurer la gloire, & la puissance......

PHOSTIME.

Je ne m'égare point par trop de confiance
Mais quand il seroit vrai que du reste des Dieux
La loi seroit profane, & le culte odieux,
Et qu'alors il fut beau d'en détacher les ames,
Seroit-ce en vous servant, & du glaive, & des flâmes,
Et lorsque la fureur à la haine se joint ?
Persuadez, Seigneur, mais ne tourmentez point.
Servir ainsi les Dieux, c'est en souiller la gloire.
Moderez vos transports ; & sans vouloir vous croire,
Employez sur des cœurs, rarement abbattus,
Les conseils, la raison, l'exemple des vertus.
C'est de ces mêmes Dieux imiter la clemence.
Est-ce par la rigueur que le zéle commence ?
Laissez la verité seule se soutenir,
Et confondez l'erreur au lieu de la punir.

ANTIOCHUS.

Eh ! qui ne connoit pas, même en leur esclavage,
Des Juifs l'humeur hautaine, & le zéle sauvage ?
La douceur, les conseils, tout est hors de saison.
Un fatal préjugé fait toute leur raison.
Il semble, à les ouïr, que rien ne les effraye.
Mais c'est dans les tourmens que la nature est vraye.
Plus le sang d'Asmonée enfin a de splendeur,
Plus de leur foi sa perte affoiblira l'ardeur.

J'en dois le ſacrifice, & l'exemple à ma gloire;
A l'interêt du Ciel.

PHOSTIME.

Ah! gardez-vous de croire
Que d'un ſupplice affreux les terribles apprêts,
Seigneur, faſſent aux Juifs reſpecter vos arrêts.
J'ignore quel pouvoir ſoutient leurs grands courages:
Mais je ne puis penſer que parmi tant d'outrages,
Qu'au milieu des tourmens pouvant ſe ſecourir,
Pour une indigne cauſe, ils brûlent de mourir.
Quel fruit eſperez-vous d'une injuſte pourſuite?
Des contradictions l'humanité s'irrite;
Et juſqu'en ſa ruine eſt étrange à tel point,
Que ſon orgueil gémit, & ne ſe dompte point.
Paré d'un droit auguſte, autant que légitime,
Quoi que vous me diſiez, je compte que Phoſtime;
Chargé d'exécuter un ordre généreux,
N'a point en vain prêté ſa voix aux malheureux;
C'eſt juſtice en effet, Seigneur, ce n'eſt point grace.

ANTIOCHUS.

Ce grand zéle pour eux doit paſſer pour audace.
Et quant à ces traitez qui pourroient nous lier,
Il n'eſt pas temps encor de m'en juſtifier,
Aux portes de Memphis, ſuivi de mon armée,
J'irai de mes raiſons informer Ptolomée.
Attendant que mes pas s'en ouvrent les chemins,
Il pourra mandier le ſecours des Romains.

PHOSTIME.

Hé bien, ſi ſon appui que l'Orient révére,
Ne peut ravir aux fers, & les fils, & la mere;
Si négligeant des cris portez juſques aux Cieux;
Vous oſez vous ſoüiller d'un ſang ſi précieux;
Si toûjours dépendant des conſeils tyranniques,
De tant de cruautez, de miſeres publiques,
Le cours trop dangereux n'eſt bien-tôt arrêté,
C'eſt à vous de ſonger à votre ſûreté.

ANTIOCHUS.

Ah ! je pourrois, après une telle menace.......
Mais, non, c'est à ton Maître à punir ton audace.
Va, sors de mes Etats où je donne la loi,
Et rends grace à des droits que je respecte en moi.

PHOSTIME.

Je parts. Non, cependant que d'indignes allarmes
Souillent ici ma gloire & l'honneur de mes armes,
Connoissez mieux Phostime, & tel qui dans ce jour
Ordonne mon départ, doit craindre mon retour.

SCENE IX.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ACHAS.

Tout est à redouter de leur intelligence,
Seigneur, assurez-vous une juste vengeance.

ANTIOCHUS.

Oüi, c'en est trop. Tu sçais que cinq de ces Hébreux
Sont dans le Fort. Suis moi. Je vais ouvrir par eux
Cette sanglante épreuve, où leur fureur les livre.
Qu'on leur montre mes loix, qu'ils jurent de les suivre;
Ou que leur mort apprenne aux Juifs humiliez,
Que je crains peu l'Egypte, & ses fiers Alliez.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

SAlmone a vû cinq fils à tant de maux en proye;
Et n'a versé, dis-tu, que des larmes de joye,
Et de chacun d'entr'eux les supplices nouveaux
Ranimoient leur courage, & lassoient les Bourreaux?
O fureur, qu'à l'envi chacun a fait paroître,
Que du nom de vertu l'on honore peut-être!

ACHAS.

Ils sembloient soutenus par un pouvoir divin,
Et benissoient le Dieu qu'ils imploroient en vain.
Salmone, à qui sa foi presentoit ses Oracles,
Qui, sans être ébranlée à ces tristes spectacles,
Suit, d'un zéle imposteur, les attraits décevans;
Sans regretter les morts pleure ses fils vivans.
Le plus jeune sur tout excite sa tendresse.
C'est au seul Azaël que sa douleur s'adresse:
Et ce fils, par votre ordre amené dans ces lieux;
Est present à son cœur, s'il ne l'est à ses yeux.
Mais, Seigneur, on s'étonne avec quelque justice
D'un ordre qui le semble arracher au supplice,
Et de votre faveur paroît seul le flatter.
De vos premiers desseins, qui peut vous écarter?

ANTIOCHUS.

Toi-même ignores-tu ce qui fait sa défense,
Que cher à Zoraïde, elle aime son enfance,
Qu'au berceau même, en elle un soin trop complaisant
L'amusoit des erreurs d'un culte séduisant ?
Par lui, je puis mouvoir sa tendresse inquiéte,
Et m'ouvrir vers son cœur une route secrete.
Et quant à cet Enfant, poursuivant mes projets,
Je vais tourner ses yeux sur de plus doux objets.

ACHAS.

N'en doutez point ; pour lui dans ses vives allarmes ;
Zoraïde à vos pieds ira mettre ses charmes :
A l'honneur de son Dieu, toûjours prête à céder,
Vous l'y verrez en pleurs vous le redemander.

ANTIOCHUS.

Ah ! c'est où je l'attens. Au zéle, qui l'enflâme ;
L'état de cet Enfant doit ébranler son ame.
Par mon ordre, en ces lieux, à l'envi caressé,
Il ignore, dit-on, tout ce qui s'est passé.
Mais j'ai craint que mon rang ne l'étonnât peut-être;
Il doit être introduit ici sans me connoître.
Plus libre en ses discours, il s'expliquera mieux.
Enfin, pour l'amener au culte de nos Dieux,
Des moyens les plus doux, j'ai voulu faire usage.
Mais on entre. C'est lui. Grands Dieux ! sur son visage,
A sa noble pudeur, quels charmes sont unis !

SCENE II.

ANTIOCHUS, AZAEL, ACHAS, Gardes.

AZAEL.

OU suis-je, Dieu puissant ?

ANTIOCHUS.

Approchez-vous, mon fils:
Je crois devoir ce nom à la juste tendresse,
Dont pour vous en ce lieu le mouvement me presse.
Osez parler. Mes soins préviendront vos desirs.
Mais vous ne répondez que par de longs soupirs.

AZAEL.

De vos soins généreux, grace vous soit renduë.
Mais d'où vient qu'à vos yeux mon ame est éperduë?
Je ne respire ici qu'une secrette horreur.
Mes sens frémissent tous. Ah! d'un cruel malheur,
Seigneur, n'est-ce point là l'effet, ou le présage?
Vous le dirai-je? Enfin, plus je vous envisage,
Plus mon sang se souleve, & mon cœur est frappé.
Ah! dans ce sang, vos mains n'ont-elles point trempé?

ANTIOCHUS.

Justes Dieux!

AZAEL.

Pardonnez ces craintes indiscrettes;
Et ne me laissez plus ignorer qui vous êtes.

ANTIOCHUS.

Ne craignez rien, mon fils, j'en atteste les Cieux;
Vos interêts, vos jours, pour moi sont précieux.
Zoraïde pour vous sans doute eut moins de zéle.

AZAEL.

Quel nom, quel souvenir votre bonté rappelle!
En quittant le Tyran, helas! que ses esprits,
Et d'horreur, & d'effroi nous ont paru surpris!
Je lui dois tout, Seigneur: Le zéle qui l'entraîne,
A son gré m'enflâmoit, ou d'amour, ou de haine.

ANTIOCHUS.

Dieux! qu'entens-je?

AZAEL.

Je cherche en vain de toutes parts.
Ici, rien de connu ne s'offre à mes regards.
Je n'y découvre rien, dont mon cœur ne frissonne.
Juste Ciel ! Rendez-moi Zoraïde & Salmone.
Et vous, pour redonner le calme à mes esprits,
Seigneur, que par vos soins........

ANTIOCHUS.

Vous les verrez, mon fils.

AZAEL.

Sans doute, d'Israël déplorant les miseres,
Leur piété gémit au milieu de mes freres.
Mais ne puis-je sçavoir quel étrange dessein,
Par un coup imprévû, m'arrache de leur sein ?
Me verrai-je long-temps privé de leur exemple ?
Quand pourrai-je avec eux assister dans le Temple ;
Rendre au Maître des Rois un honneur immortel,
Offrir, avec mes vœux, l'encens sur son Autel ?
Que dis-je ? de soldats une troupe insolente
Soûtient, d'un Roy cruel, la victoire sanglante ;
Et profane un lieu saint, des Anges redouté.

ANTIOCHUS.

Mais ce Roy, quel qu'il soit, doit être respecté.
Songez-vous bien qu'il est maître de cet Empire ?
Je vois à cette ardeur que votre ame respire,
Dans quel aveuglement vous êtes élevé.
A de nobles destins, par les Dieux réservé,
C'est moi seul desormais, qui prétends vous conduire.
Du vrai culte, mon fils, je sçaurai vous instruire.
De mon zéle, en ces lieux, vos freres sont témoins.
Ce jour vous l'apprendra ; leur exemple, du moins....

AZAEL.

Ah ! que me dites-vous ? O Ciel ! le dois-je croire,
Que de Dieu jusques-là bannissant la mémoire,

Mes freres......... Mais ici tout doit m'être suspect.
De ce Palais soüillé, dérobons-nous l'aspect.
Souffrez que loin d'ici, loin de votre presence,
Je puisse respirer la paix & l'innocence.

ANTIOCHUS *aux Gardes.*

Quel trouble ! De mes yeux, éloignez cet Enfant.

SCENE III.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

De sa douleur, mon cœur à peine se défend,
Peu s'en faut, que touché d'une surprise extrême,
Je ne me porte, Achas, à m'accuser moi-même.
Peut-être, je le dois. Et dans quel sang plongé,
De combien de vertus, je me vois assiégé !
Je persecute un cœur, où j'ose encor prétendre :
J'y veux troubler l'amour, l'amitié la plus tendre ;
J'y poursuis Azaël. Dans le mien combattu,
Dangereuse pitié, que me demandes-tu ?
Ah ! loin de succeder au courroux qui me guide,
Passe plûtôt toi-même au cœur de Zoraïde.
De tous tes mouvemens, le mien doit s'affranchir :
C'est elle, & non pas moi, qu'il te faudroit fléchir,
Objet infortuné de sa rigueur extrême.
Mais on entre. Que vois-je ? ô Ciel ! c'est elle-même.

SCENE

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, ACHAS, PHOEDIME.

ZORAIDE.

SEigneur, ne craignez rien. L'auteur de mes malheurs
Ne sera pas long-temps fatigué de mes pleurs.
Tout doit rendre vers vous ma démarche timide :
Et je sçai trop combien la triste Zoraïde,
Au comble des douleurs, & des adversitez,
A sçu mettre d'obstacle entr'elle & vos bontez.
J'ose pourtant garder un reste d'esperance :
Votre gloire, Seigneur, m'en donne l'assurance.
Dans les plus grands revers, le Ciel, aux malheureux,
Laisse des droits sacrez sur les cœurs généreux.

ANTIOCHUS.

Dans ce discours, Madame, où tend votre priere ?

ZORAIDE.

Au nom des pleurs, du sang d'une famille entière,
Ne poussez pas plus loin un courroux trop cruel.
A nos vœux, à son Dieu, daignez rendre Azaël.
On dit (& d'Israël la gloire s'en offense)
Que votre ordre, en ces lieux, ne retient son enfance,
Que pour former son cœur au culte de vos Dieux,
Et pour nous charger tous d'un opprobre odieux.
Ah! de tout Israël l'esperance est tombée.
Vous le sçavez, Seigneur, ce même Machabée,
Que le Ciel, à mon sort, unissoit pour toûjours,
Je n'ai point craint tantôt d'en exposer les jours.

Si

Mais s'il faut, d'Azaël, que la gloire ternie,
De son crime sur nous jette l'ignominie,
N'épargnez plus sur moi ni courroux, ni rigueur;
Et du moins, par pitié, percez ce triste cœur;
Ou, rendez un enfant aux larmes de sa mere:
Elle attend de mes pleurs la fin de sa misere.
De quel prix son salut n'est-il point parmi nous,
Lorsque pour l'obtenir j'embrasse vos genoux!

ANTIOCHUS.

Ah! Madame, arretez, & cessez vos allarmes.
Connoissez mieux enfin, tout le prix de vos larmes.
Et quels cœurs, devant vous, tellement indomptez!
C'est à moi bien plûtôt d'implorer vos bontez.
Vous-même, de mon sort, arbitre souveraine,
Ordonnez en Maitresse, & commandez en Reine.
Le destin d'Israël n'a rien à redouter.
Dites un mot, Madame, & daignez accepter,
Au milieu des transports, dont mon ame est saisie,
La main qui vous éleve au Trône de l'Asie.

ZORAIDE.

Est-ce-là le projet, & les vœux que tu fais,
Roi cruel! Mets-tu donc ce prix à tes bienfaits?
De ton premier courroux tu rappelles les traces:
L'offre de ta Couronne ajoûte à mes disgraces.
Plûtôt que voir remplir tes desseins odieux,
Perisse, avec ton nom, & ton Trône, & tes Dieux.

ANTIOCHUS.

Ah! cruelle, c'est trop insulter à ma flâme.
Et puisque rien enfin ne peut toucher votre ame,
Ni Grandeurs, ni le Sceptre entre vos mains remis,
A ma vengeance au moins tout doit être permis.
Tremblez pour votre Dieu, pour ses honneurs suprémes;
Tremblez pour Machabée, & pour Azaël même.

Dans votre erreur, ainsi facile à vous tromper,
Vous ignorez les coups, dont je vais les frapper.
Avec eux, votre zéle expirera peut-être. *à Achas.*
Ecoûte un mot. Grands Dieux! prends pitié de ton Maître;
Va chercher Machabée. *en s'en allant.* O sort vraiment fatal,
D'attendre mon bonheur du secours d'un Rival!

SCENE V.

ZORAIDE, PHOEDIME.

ZORAIDE.

O Ciel! dans le transport où son cœur s'abandonne,
Quel est l'ordre cruel que ce Tyran lui donne?
Je tremble que Solyme, en proye à ses douleurs,
Ne rejette sur moi le sujet de ses pleurs;
Ne charge mon orgueil de tout le sang qui crie;
Qu'Azael, du Tyran éprouvant la furie,
Ma main, jusqu'à son cœur ne conduise ses coups:
Mais je crains plus encor pour les jours d'un époux.
Peut-être n'est-il plus. O Ciel! dans mes allarmes,
Laisse-moi sans courroux te confier mes larmes.
Pleine d'un saint orgueil avec tes ennemis,
Ce n'est que devant toi, grand Dieu! que je gémis.
Dans quels ennuis, sans toi, mon ame descend-t'elle?
Viens toi-même au secours d'une foible mortelle.
Si tu ne me soûtiens, je céde à mon effroi.
On vient.

SCENE VI.

ZORAIDE, MACHABÉE, PHOEDIME.

ZORAIDE.

CHer Machabée, est-ce vous que je voi?
Venez sécher les pleurs d'une amante éperduë.

MACHABÉE.

A mes regards enfin le Ciel vous a renduë.
Mais prêt à signaler son auguste pouvoir,
Qu'il va me vendre cher le plaisir de vous voir :
Jamais votre beauté ne m'offrit tant de charmes.
Que ne puis-je tarir la source de vos larmes?

ZORAIDE.

Plus que iamais, hélas! c'est à nous d'en verser.
Nos malheurs sont plus grands que tu ne peux penser,
Et déja du Tyran les arrêts sanguinaires
Ont fait dans les tourmens périr cinq de tes freres.

MACHABÉE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

ZORAIDE.

Que pour comble d'effroi,
D'Azaël en ces lieux, on attaque la foi.
Antiochus usant d'une cruelle adresse,
Au sein de ce Palais, le flatte, le caresse,
Fait briller à ses yeux ses dons empoisonnez,
Et de profanes jeux les apprêts ordonnez.
Dans son cœur jeune encor, que sa fureur assiege,
Il croit du Dieu des Juifs......

MACHABÉE.

O projet sacrilége!
Détestable complot! hé bien, Madame, hé bien,
Il faut, de tant de maux, rompre ici le lien.
De la plus sainte ardeur dès votre enfance éprise,

C'est de vous que dépend cette illustre entreprise.

ZORAIDE.

Il n'est rien qu'avec toi n'ose ici ma vertu.
Mais ne différe point. Parle. Qu'exiges-tu ?

MACHABE'E.

Ce qu'avec tous les Juifs Azaël te demande.
Quel prix plus éclatant, quelle gloire plus grande
Réserveroit le Ciel à nos projets remplis ?

ZORAIDE.

Mais, pour me l'annoncer, d'où vient que tu pâlis ?

MACHABE'E.

D'un si noble dessein, l'éclat seul me rassure.
Je sens se mutiner l'amour & la nature :
Et mon cœur déchiré des plus vives douleurs......

ZORAIDE.

Quoi donc ? Par quel motif......

MACHABE'E.

Juges-en par mes pleurs.

ZORAIDE.

Tu pleures ? ah! cruel, que ta douleur me blesse ?
Parle, à m'ouvrir ton cœur, montre moins de foiblesse;
Crois-tu dans le péril mon courage abbattu ?
Crains-tu ma lâcheté ?

MACHABE'E.

Non, je crains ta vertu.
Souffre que je l'appelle au secours de la mienne.
De quoi qu'en ta faveur la gloire m'entretienne,
Je ne puis, sans frémir, le dire.

ZORAIDE.

Achève, enfin,
Ou je meurs.

MACHABE'E.

D'Israël assure le destin.
Des vœux d'Antiochus, arbitre souveraine,
Que la Syrie, en toi reconnoisse sa Reine;
Et sans plus écouter un cœur trop généreux,

Remets au Ciel mon sort.

ZORAIDE.

Que dis-tu, malheureux!

MACHABE'E.

Ainsi jadis Esther, par Mardochée instruite,
Sauva la Nation toute entiere proscrite:
Au cœur d'Assuerus mit cette vive ardeur,
A qui dût Israël sa gloire, & sa splendeur.
Pour remplir nos destins, pour finir nos miseres,
Il suffit de ma mort, de celle de mes freres.
Par nous, aux grands revers, un beau champ va s'ouvrir,
Et j'en ai l'assurance en l'ardeur de mourir.

ZORAIDE.

Quoi! Du sang de mon Pere encor toute baignée,
Et parmi les clameurs de son ombre indignée,
Lorsque de ton trépas l'appareil élevé
Vient troubler un hymen tout prêt d'être achevé,
Que je vois Machabée, aux conseils qu'il m'adresse,
Peut-être, en ce moment, douter de ma tendresse,
Et m'indiquer lui-même un indigne recours,
On m'invite à songer au salut de mes jours?
En cherchant le trépas, tu prétends m'y soustraire.
A nos premiers projets, qui te rend si contraire?
Dans la noble carriere, où je te vois courir,
Ingrat, suis-je à tes yeux indigne de mourir?
Du Tyran, dont l'ardeur malgré moi s'est montrée,
Les regards jusques-là m'ont-ils deshonorée?

MACHABE'E.

Non, vis pour Israël, sauve pour lui tes jours.
Que sa gloire à tes yeux, se presente toûjours.
Songe que du Seigneur l'honneur ainsi l'ordonne;
Et que si sur tes pas la vertu monte au Trône,
Qu'elle y regne avec toi, jointe à tant de beauté,
Tu calmes tout-à-coup un Vainqueur irrité.
Je sçai que dans mes mains cette offrande te blesse,
Que ton cœur en gémit, & qu'enfin ta tendresse

Me reproche en secret le douloureux emploi
D'oser te déclarer les sentimens du Roi.
Moi-même j'en rougis. Sans cet effort insigne,
De tes bontez pourtant je ne serois pas digne ;
Je dois les mériter. O tourment rigoureux !
Je deviens, de mes maux l'instrument malheureux.
Je vois, de mes conseils la victime moi-même,
Dans les bras d'un Rival passer tout ce que j'aime.

ZORAIDE.

Helas !

MACHABE'E.

Tourne tes vœux vers des objets plus saints,
Et fais, d'Antiochus, tomber tous les desseins.
Arrache de ses mains le fruit de sa victoire ;
Ménage son courroux, sans offenser ta gloire,
Et laissant à Dieu seul à conduire tes pas,
En toi conserve un sang qu'il ne demande pas.

ZORAIDE.

Non, non, ne prétends pas qu'au zéle qui m'enflâme,
Que malgré ton exemple.......

SCENE VII.

SALMONE, ZORAIDE, MACHABE'E, PHOEDIME.

ZORAIDE *à Salmone.*

AH ! permettez, Madame,
Qu'à vos soins Zoraïde ose ici recourir,
Quand Machabée......

SALMONE.

Hé bien ?

ZORAIDE.

Me défend de mourir.

SALMONE.

Dans ce grand jour, dirai-je ! heureux, ou bien funeste,

Laissons, laissons agir la Puissance celeste.
Cinq de mes fils sont morts, on les vient d'immoler.
Le sort seul d'Azaël doit nous faire trembler,
Que toûjours la Loi sainte occupe sa memoire,
Du sang qu'il a reçu, qu'il rappelle la gloire :
Vois l'état d'Israël, grand Dieu ! pardonne-moi,
Si son salut me semble être digne de toi.
Rappelle en sa faveur tes antiques promesses,
Arrête d'un Tyran les fureurs vengeresses.
Pharaon de colere, & de trouble saisi,
Parut moins formidable à ton Peuple choisi.
Confonds dans ses projets l'orgueil qui l'environne.
Renverser nos Autels, c'est attaquer ton Trône.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAIDE, MACHABE'E, PHOEDIME, *Gardes.*

ANTIOCHUS.

EH bien ! quel est le fruit de ton généreux soin ?

MACHABE'E.

J'ai fait ce que j'ai dû. Dieu qui m'en est témoin,
Et de qui la Sagesse à nos conseils préside,
A conduit à son gré le cœur de Zoraide.
Ce Dieu n'en doute point, de sa gloire jaloux,
Laisse sa flâme libre ainsi que mon courroux.

ZORAIDE.

Il ne veut rien devoir à ta fausse clémence.
Il peut, quand il lui plaît, arrêter ta vengeance ;
Et punir ton orgueil de ses droits oubliez.

ANTIOCHUS.

Et ne suffit-il pas de me voir à vos pieds?

ZORAIDE *à Machabée.*

Perfide, c'est donc là ce qu'on m'osoit promettre?

SCENE IX.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAIDE, MACHABE'E, ACHAS, PHOEDIME, Gardes.

ACHAS.

Oui, moi-même, Seigneur, j'ai surpris cette lettre,
De toute la Syrie elle importe au repos.

ANTIOCHUS *lit.*

Asaph à Phostime.

Puisse jusques à vous ma marche dérobée,
Avant la fin du jour rejoindre nos drapeaux;
Et sauvant de ses fers l'auteur de nos complots,
Au Peuple qui l'attend présenter Machabée.

A Machabée.

Ah! c'est à toi de craindre, & le fer, & la flâme,
Traitre.

A Zoraïde.

Vous ne pourrez me reprocher, Madame,
Qu'esclave d'un amour, à ma gloire fatal,
Mon injuste courroux ne cherchoit qu'un rival.
Allons, qu'on le ramene, & poursuivons Phostime,
Vengeons de tous les Rois la cause légitime:
Et pour plus digne offrande à nos Dieux satisfaits,
Dans les mêmes tourmens confondons tes forfaits.

MACHABE'E

La cause de ma mort consacre ma mémoire,
Elle couvre mon sang d'une immortelle gloire.

SALOMONE.

Va braver le trépas.

ZORAIDE.

Soutiens ce noble effort.

MACHABE'E.

C'est courir au triomphe, & non pas à la mort.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

AInsi donc avec moi les Dieux d'intelligence;
Achevent mon triomphe, & comblent ma vengeance!
Et si j'en crois des bruits, en ces lieux répandus,
Dans leur déroute, Asaph, & Phostime éperdus,
Ont cherché leur retraite en des cavernes sombres;
Et c'est là, dans l'horreur, & des cris, & des ombres;
Que des pâles mutins, dans un desordre affreux,
Se trouvent investis les restes malheureux.
A ces derniers périls, ma vie est dérobée.
Je ne puis trop hâter la mort de Machabée.
Trop heureux, de pouvoir, après son attentat,
Immoler un Rival à des raisons d'Etat!
Il en est temps, il faut que son sort s'accomplisse.
Faisons exécuter l'arrêt de son supplice.
Va, pars, que tout Solyme en frémisse aujourd'hui.

ACHAS.

Quoi! cet ordre, Seigneur, ne regarde que lui!
Et pourquoi d'Azaël suspendre la disgrace?
Ah! plûtôt, d'Asmonée exterminez la race.
Pour Zoraïde, après tant de fiers traitemens,
Conservez-vous encor quelque ménagemens?

Et toûjours dépendant d'un orgueil qui nous blesse ;
N'avez-vous pas assez montré votre foiblesse ?
Se peut-il qu'un Héros jusqu'ici triomphant.....

ANTIOCHUS.

Je n'ai que trop de pente à perdre cet enfant.
Je le puis, je le dois. Mais tu connois l'Ingrate.
Dans ses erreurs, Achas, tu sçais ce qui la flatte.
Et pour mieux la punir de son orgueil cruel,
Arrachons cet enfant au culte d'Israël.
Ce sera la combler d'une douleur amére.
Et c'est dans ce dessein que j'ai mandé la mere.
Elle verra son fils ; & pour mieux l'asservir,
C'est d'elle, & de ses pleurs, que je veux me servir.
Quoique pour ses Autels Salmone enfin re oute,
Ce fils lui reste seul ; la nature, sans doute,
Reprenant tous ses droits en faveur d'Azaël,
Fera taire le zéle, & la foi d'Israël.

ACHAS.

Ah ! je crains bien plûtôt, Seigneur, à vous entendre,
Que votre amour ici ne cherche à vous surprendre ;
Et que ce mouvement, que vous nous laissez voir,
De Zoraide encor ne marque le pouvoir.

ANTIOCHUS.

Va, cours exécuter l'ordre, que je te donne.
Que le traître expirant..... Mais j'apperçois Salmone.
Retenons un courroux trop prompt à s'exhaler,
Et que pour mieux servir je dois dissimuler.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONE.

ANTIOCHUS.

JE ne le céle point. Votre malheur me touche ;
Madame, ah ! que je plains ce courage farouche,

Qui du ſang de vos fils, même ne s'émeut pas,
Et plus cruel que moi, les conduit au trépas!
Hé quoi! ce Dieu, qu'en vain tout Iſraël implore,
Devroit-il juſques-là vous impoſer encore?
Dans les feux Machabée acheve ſon deſtin.

SALMONE.

O Ciel!

ANTIOCHUS.

Un fils vous reſte. Ouvrez les yeux, enfin;
Eſt-ce moi, qui prenant des entrailles de pere,
Dois défendre Azaël contre ſa propre mere?
Faut-il en ſa faveur exciter votre amour?
Sous vos yeux, ſous les miens, élevé dans ma Cour;
De ſes nobles Ayeux rappellant la mémoire,
Il y retrouvera des traces de leur gloire.

SALMONE.

Je puis donc eſperer, Seigneur, de voir mon fils.
Je puis.......

ANTIOCHUS.

Vous l'allez voir, mais ſçachez à quel prix.
Donnez-lui devant moi des conſeils ſalutaires.
Vous-même déteſtant ces charmes, ces myſtéres,
Dont l'impie Iſraël a ſouillé ſes Autels,
Montrez-lui le reſpect qu'il doit aux Immortels.
Mais ne prétendez point vous parer d'un vain zéle.
Pour lui, pour vous, craignez un regard infidéle,
Un mot ſeul; & ſongez qu'arbitre de ſon ſort,
Vous tenez dans vos mains, ou ſa vie, ou ſa mort.

SALMONE.

Ah! que demandez-vous? Dans mes juſtes allarmes,
Du moins en liberté, laiſſez couler mes larmes.

ANTIOCHUS.

Puiſſiez-vous, pour ſes jours, aſſez vous attendrir.
Sans ce dernier effort, ſongez qu'il va périr.

SALMONE.

C'en eſt fait. Dans mon cœur le ſang ne peut ſe taire,

Oüi, je vais lui donner un conseil salutaire.

ANTIOCHUS.

Le voici.

SALMONE.

Je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE, AZAEL, Gardes.

AZAEL.

O Ma Mere, est-ce vous ?

SALMONE.

Est-ce donc toi, mon fils ?
Est-ce toi, qu'en mon sein le ciel vient de remettre !
Il me rend le seul bien que j'osois me promettre.
Puissent jusques au bout mes vœux être exaucez !

AZAEL.

Ciel ! à quels vains honneurs, dont mes yeux sont lassez,
Succédent dans vos bras ces caresses si cheres !
Mais d'où vient qu'avec vous je ne vois point mes freres ?
Oüi, leur presence manque à de si doux transports.

SALMONE.

O mon fils !

AZAEL.

Achevez.

SALMONE.

Tous tes freres sont morts.

AZAEL.

Grand Dieu !

SALMONE.

Dans les tourmens, ils ont perdu la vie.

AZAEL.

Par quel ordre cruel, leur est-elle ravie ?

SALMONE.

A l'envi chacun d'eux a soutenu sa foi ;
Et n'a pû, d'Israël abandonner la Loi.

AZAEL.

Ainsi donc leur trépas consacre leur mémoire.
Juste Ciel ! que ne puis-je en partager la gloire ?

SALMONE.

Quoi ! mon fils, sur leurs pas, sans craindre de souffrir,
A la main des Bourreaux tu te pourrois offrir ?
Et leur exemple, en toi, ne trouvant point d'obstacle,
Donneroit à ta mere un si touchant spectacle ?
Trop plein d'un si beau sang, & d'un nom si fameux,
Le dernier de mes fils voudroit mourir comme eux ?
Et de tant de Héros offrant tout ce qui reste .....

AZAEL.

Ah ! que me dites-vous ? quelle pitié funeste,
Des pleurs si dangereux veulent-ils m'arracher ?
Dans tes sentiers, grand Dieu, toûjours prêt à marcher,
Le zéle de ta Loi me conduit, & me presse.

SALMONE.

O mon fils ! tes transports me comblent d'allegresse.
Voilà ce que mes vœux ont demandé pour toi.

ANTIOCHUS.

Dieux !

SALMONE.

Le bucher est prêt, viens mourir avec moi.
Et bravant du Tyran la cruelle puissance.....

ANTIOCHUS.

Perfide, arrête.

AZAEL.

Allons affronter sa vengeance.

ANTIOCHUS *à Azaël.*

Demeure, & reconnois toi-même Antiochus.

AZAEL.

Antiochus ?

SALMONE.

C'est lui.

AZAEL.

Dans mes sens éperdus,
La nature a parlé. Ses oracles sinceres
Me presentoient en toi l'assassin de mes freres.

ANTIOCHUS.

Apprens, du moins, apprens à respecter ton Roi.

AZAEL.

Mon Roi! qu'entens-je? ô Ciel! crois-tu regner sur moi,
Barbare? prétens-tu régler ma destinée?
J'obéis à la Loi par l'Eternel donnée.
Prêt à rendre à son nom tout ce que je lui dois,
A souffrir, à mourir, en défendant ses droits,
Heureux d'unir ma peine aux tourmens de mes freres,
D'arroser de mon sang des dépouilles si cheres!
Mais où suis-je? ton sort se découvre à mes yeux.
Roi cruel! je te vois à toi-même odieux,
Confesser dans le cours d'un trouble épouventable,
Que le Dieu d'Israël est le Dieu veritable.
Il t'a mis dans le rang de ceux qu'il a proscrits,
Et sa misericorde est sourde à tous tes cris.
Je vois dans les douleurs ton corps couvert de playes.
Mais tu pâlis, barbare, & déja tu t'effrayes.
Ta lâcheté se montre à ton indigne effroi,
Qui vécut en Tyran, ne peut mourir en Roi.

ANTIOCHUS.

De tous côtez en butte à tant de violence,
Est-ce que je ne puis rompre un honteux silence?
Lâche & cruel amour, c'est trop me retenir.

SALMONE.

Ah ! c'eſt trop en effet tarder à nous punir.
Qu'attens-tu donc? pourſuis tes deſſeins ſanguinaires.
Notre mort d'Iſraël va finir les miſeres,
Elle éteindra les feux qu'allume ton courroux,
Barbare, & ce ſera le dernier de tes coups.
Le juſte dans ſes maux toujours ſe glorifie:
Dieu devient ſon ſoûtien. Il tuë & vivifie.
Il reproduit des jours dans ſes Decrets cachez.
Et ranime la cendre & les os deſſechez.
D'Abraham dans ſa gloire il ſuſcite la race.
Vous, qui de vos vertus laiſſez ici la trace,
Que ſous les yeux de Dieu dans mes flancs j'ai portez;
Et dans mes bras preſſans par moi-même allaitez,
O mes fils ! rendez-moi le prix de mes tendreſſes.
Si la chair & l'eſprit ſouffrent quelques foibleſſes,
Au milieu des tourmens ſoûtenez notre foi,
Et que nos Bourreaux ſeuls en pâliſſent d'effroi.

ANTIOCHUS.

Ah! ſans plus différer, ôtez-les de ma vûë.
Qu'ils ſubiſſent la peine enfin qui leur eſt dûë ;
Et qu'aux flammes en proye, au glaive abandonnez,
Leur mort ſerve d'exemple aux ſiecles étonnez.

SALMONE.

Dans le ſein de Dieu-même aſſurez de revivre,
Allons, mon fils, allons.

AZAEL.

Je brûle de vous ſuivre.

SALMONE.

C'eſt toi qui me ſoutiens par un ſi beau tranſport.

AZAEL.

C'eſt à vous que je dois & ma vie & ma mort.

SCENE IV.

ANTIOCHUS *seul.*

AH! peu s'en faut qu'en eux moi-même je n'envie
Cette gloire attachée au mépris de la vie,
Où la vertu sans doute épuise son pouvoir,
Et que soutient peut-être un légitime espoir.

SCENE V.

ANTIOCHUS, ALCIME.

ALCIME.

TOut est perdu, Seigneur, & dans ses murs Solyme
Rejoint avec Asaph les mutins & Phostime.

ANTIOCHUS.

Phostime?

ALCIME

L'Ennemi grossit à chaque pas;
Et de son sein la terre enfante des soldats.
Jusqu'en ces lieux, répond une secrette issuë,
D'où l'on tient que jadis contre la foi reçuë,
Nos bataillons entrez par cent détours obscurs,
Chasserent les Vainqueurs loin de ces mêmes murs.
C'est en vain qu'opposant vos troupes les plus fiéres;
Ménélaüs s'avance, & défend les barrieres,
Au dedans des remparts lui-même enveloppé,
De mille coups mortels vient de tomber frappé.
Et le peuple déja menaçant vos Cohortes,
De ce Palais, en foule, environne les portes,
Le trépas de Salmone & de son dernier fils

Eleve jusqu'au Ciel sa douleur & ses cris.
Par tout dans tous les yeux sa fureur est empreinte.
Comme il est sans espoir, il se montre sans crainte.

ANTIOCHUS.

Viens, suis-moi, cher Alcime. A ces peuples vaincus,
Pour les dissiper tous, montrons Antiochus.
De Phostime en ces lieux faisons tomber la tête:
Par lui le châtiment doit commencer....

SCENE VI.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, ALCIME, PHOEDIME.

ZORAIDE.

Arrête.
Tremble toi-même, il est aux portes du Palais,
Et s'avance vers toi pour punir tes forfaits.
Voilà ton espérance & ta gloire tombées.
Tu vas voir le Vengeur du sang des Machabées.
Des grands Asmonéens, dans la nuit du tombeau,
Par toi descend la race, & leur destin si beau.
Pere, époux, tout périt par tes feux, par tes armes,
Leur mort en liberté laisse du moins mes larmes.
Mon cœur peut à son gré déplorer nos malheurs,
Et te faire un tourment de mes propres douleurs.
Et toi qui par tes loix renouvellant la terre,
Sur le Mont Sinaï fis gronder ton tonnerre,
Fais-le tomber sur qui les osa mépriser.
De tes feux à son tour tu le dois embraser.
Aux pieds de tes Autels sa main qui nous opprime
A voulu faire aux Juifs un tombeau de Solyme.
Puisse plûtôt en lui rappellant tous ses droits,

Ta justice à jamais épouvanter les Rois.
Par son exemple affreux, que l'impie.....

ANTIOCHUS.

Ah! Madame;
D'un courroux si cruel n'accablez plus mon ame.
Je cede, & de vos maux mon cœur est pénétré.
Dans ce cœur attendri le remords est entré.
Mais Ciel! à chaque instant ma terreur se redouble.
Quelle affreuse douleur s'est mêlée à mon trouble?
A quels tourmens secrets cedent tous mes efforts?
Quelle vapeur brulante occupe tout mon corps!
Mais quoi! sur le bucher je vois Salmone encore?
Dieux! le feu la respecte, & c'est moi qu'il dévore.
De ses jeunes enfans déja l'essain nombreux
S'éleve dans le Ciel qui s'entr'ouvre pour eux.

ZORAIDE.

Dieu puissant!

ANTIOCHUS.

Ah! parlez. Que faut-il que je fasse?
D'Israël même encor je puis changer la face.
Ma main va relever vos Autels abattus.
Que ne pourrai-je point aidé de vos vertus?
Trop heureux de tenter un effort qui vous plaise.
Mais par vos soins sur tout que votre Dieu s'appaise.
Qu'à bon droit devant lui les Rois humiliez
Adorent sa puissance & tremblent à ses pieds.
Son courroux quand il veut peut les réduire en poudre.
Mais quoi! de tous côtez, j'entends gronder la foudre.



SCENE VII.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, PHOEDIME, ALCIME, ACHAS, Gardes.

ACHAS.

VEnez, Seigneur, venez, & quittons ces climats.
Le Juif triomphe ici. Cependant vos soldats,
Pour conserver un Roi que la Syrie adore,
Au travers des périls se feront jour encore:
Je vous réponds pour eux d'un invincible effort.
Marchons.

ANTIOCHUS.

Il n'est pour moi d'espoir que dans la mort.
Où me réduit l'éclat de ton pouvoir immense?
Grand Dieu! sans l'esperer j'implore ta clémence.

SCENE VIII.

ZORAIDE *seule.*

SEigneur, dans tes desseins, que peuvent devant toi
Ceux dont l'orgueil impie ose attaquer ta loi?
C'est pour leur châtiment que leur courroux s'enflâme.
Mais que vois-je? grand Dieu!

SCENE IX. ET DERNIERE.

ZORAIDE, PHOSTIME,
Suite de Phoſtime.

PHOSTIME.

VEnez, venez, Madame;
Des armes d'Iſraël le ſuccès glorieux,
Contraint Antiochus d'abandonner ces lieux.
Le trouble, la terreur le ſuit dans ſa retraite.
Vous ſçavez ſes progrès; plus prompte eſt ſa défaite.
De leurs ſaints ornemens vos Autels dépoüillez,
De l'aſpect du Tyran ne ſeront plus ſouillez.
Vos Lévites ſacrez ont calmé leurs allarmes;
Et le Temple eſt ouvert à vos vœux, à vos larmes.
Venez; & ſans tarder, y conduiſant vos pas,
J'y veux rendre avec vous grace au Dieu des combats.

ZORAIDE.

Seigneur, dans les vrais biens que ſa main nous diſpenſe,
Puiſſe votre vertu trouver ſa récompenſe!

FIN.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.



A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME.



ONSEIGNEUR,

Une protection aussi marquée que celle, dont il a plû A VOTRE ALTESSE *d'honorer ma Tragedie de Mariamne, m'autorise aujourd'hui dans la liberté que je prends de vous en faire des remercimens publics; &*

de la mettre à l'abri de votre Auguste Nom. Oüi, MONSEIGNEUR, *élevé à l'ombre du Trône, formé dans le sein de la Gloire & des Arts; dans cette longue habitude où vous êtes de voir & de sentir les beautés dans tous les genres, l'honneur de vos suffrages & le prix de vos applaudissemens devroient être en faveur de Mariamne, des titres bien imposans.*

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,
le très-humble, &c.



PREFACE.

Plusieurs Personnes de consideration dont je respecterai toûjours les conseils, ont bien voulu me faire entendre que j'étois dans une obligation particuliere de faire imprimer ma nouvelle Tragedie, & de mettre sous les yeux du Public, & dans le recueillement d'une lecture, une Piece qui a été si fort defigurée par le désordre qui en a troublé la premiere Représentation.

Personne n'ignore que le Parterre ne soit composé d'une infinité d'honnêtes gens, & de veritables Connoisseurs, dont la décision est digne de faire en partie la destinée des Pieces de Théatre. Mais il y a une portion de ce même Partérre qui met à la place du discernement & de la raison une partialité vile, & quelquefois vénale.

Je n'ai point traité un sujet nouveau. La Mariamne de Tristan a subsisté long-tems sur nos Théatres. Les fureurs d'Herode ont couté la vie au célebre Mondori, l'un des plus grands Comediens de son tems. De nouvelles bienséances du Théatre que le libertinage peut-être y a seul introduites, ne nous ont plus permis d'y souffrir quelques personnages de la Piece de Tristan. Non que les mœurs de la plûpart des Spectateurs se soient épurées; mais il est arrivé, que par je ne sçai quelle bizarerie, plus il y a de corruption dans le cœur, plus on est devenu délicat sur les expressions, & sur les images. Ce n'est point l'idée en soi qui doit blesser; mais l'imagination en mouvement la saisit, & la développe, & la malignité alors ne manque jamais de s'exalter. Peut-être même qu'en recherchant la mé-

chanique de celles de nos Pieces qui ont eu le plus de succès, on trouvera que c'est en elles un fond de ce même libertinage qui produit dans la représentation je ne sçai quelle espece d'illusion & d'ensorcellement ; & qu'elles ressemblent en quelque sorte à ces coquettes qui ne plaisent que par leurs défauts & ne tirent leur avantage que de leur infidelité.

Ces nouveautez dans nos Tragedies sont regardées par quelques uns comme des ressources de l'esprit humain, & des découvertes dans le merveilleux ; mais je ne sçai au contraire s'il ne les faut point envisager comme des présages de quelque révolution dans les Lettres, & des avant-coureurs de la destruction du goût.

La famille d'Herode aussi-bien que celle d'Oedipe, a fourni des sujets susceptibles de tous les interêts capables de remuer l'ame du Spectateur.

Herode étoit un particulier que ses vices & ses vertus avoient placé sur le Trône.

Mariamne une Princesse attachée à l'orgueil de sa naissance & encore plus à sa douleur & à sa vertu, & qui n'a eu dans son parti que ses larmes & sa beauté.

Salome sœur d'Herode est une de ces femmes artificieuses & capables selon leurs vûës & leurs interêts de mettre dans une Cour orageuse toutes les passions en mouvement.

Quels caracteres n'a-t'on point par-là à déployer sur la Scene ? Et sur quoi peuvent se fonder ceux qui traitent de détails de ménage, & d'affaires purement domestiques, les malheurs de la famille de Mariamne & l'extinction entiere de la race des Asmonéens, qui entroit dans le plan de la sagesse éternelle, comme une révolution des plus éclatantes & l'époque la plus marquée de l'exécution de ses décrets ?

Ceux qui ſçavent l'hiſtoire de Mariamne ont dû s'appercevoir que je ne me ſuis point écarté de la verité, & que je n'ai point cherché à ſubſtituer à des évenemens conſacrés, & qui portent leur dignité avec eux, les égaremens d'une imagination qui court après la nouveauté & toûjours plus dereglée qu'elle n'eſt brillante.

Il ne faut auſſi que la plus légére connoiſſance du Théatre, pour ſentir que l'action dans ma Tragedie a toutes ſes parties; que les mœurs & les caracteres y ſont vrais; que tous les incidens y naiſſent du ſujet.

C'eſt par cette raiſon que les traits de la partialité n'ont pû porter que ſur quelques expreſſions, ou répétitions de mots; & que le fonds de la Piece n'a pû être étoufé dans l'inattention, & dans le bruit, dont l'affectation étoit ſi ſenſible ſans qu'elle ait prévalu cependant ſur l'excellence du jeu des principaux Acteurs, & ſur tout de l'inimitable Actrice * dont les tons perçoient ce mur d'iniquité, & portoient au-delà, avec la beauté & la magnificence de ſa déclamation, tous les traits marqués, ſi j'oſe le dire, & tous les ſentimens dont la Piece eſt remplie.

* *Mademoiſelle Duclos.*

ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.
MARIAMNE, femme d'Herode.
ALEXANDRE, fils d'Herode & de Mariamne.
SALOME, sœur d'Herode.
SOESME, un des Seigneurs de la Cour d'Herode, & à qui il avoit confié le gouvernement de l'Etat, pendant son absence.
THARE'S, autre Seigneur de la Cour d'Herode, & dévoüé à Salome.
ALCIME, } Officiers Juifs.
ACHAS, } Officiers Juifs.
PHOEDIME, Confidente de Mariamne.
ELISE, confidente de Salome.
ASSISTANS au Sacrifice.
GARDES.

La Scene est à Jerusalem, autrement ditt Solyme dans le Palais des anciens Rois d'Israël.



MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, il eſt trop vrai, votre crainte étoit juſte,
Un bruit ſourd ſe répand juſqu'au Trône d'Auguſte.
Herode en va ſubir l'inflexible rigueur.
Il attend ſon deſtin de l'arrêt du vainqueur.
Le Ciel de vos malheurs veut terminer le nombre.
Le fier ami d'Antoine en va rejoindre l'Ombre.
De ſes plus affidés le viſage interdit,
Leur trouble, leur ſilence, en un mot tout vous dit.

MARIAMNE.

Que dis-tu là toi même? arrête & conſidere
Que tout cruel qu'il eſt, ſa gloire encor m'eſt chere.
De toute ma famille il uſurpa les droits.

Il s'assit fierement au Trône de ses Rois,
Et je sçai ce qu'il est, & combien je suis née
Au dessus de son rang & de son hymenée.
Mais tu n'ignores point combien a de pouvoir
Sur celles de mon Sang le severe devoir;
Que leur gloire attachée à la plus haute estime
D'un nœud mal assorti fait un droit legitime,
Asservit tous nos vœux à l'honneur d'un Epoux,
Phœdime, la vertu n'a qu'un degré pour nous.
Mais pourquoi s'allarmer d'une crainte importune?
Et que ne peuvent point Herode & sa fortune?
Tu sçais comme accusé de forfaits éclatans,
Mon Ayeul le cita qu'il n'avoit pas vingt ans.
Il parut, mais en Juge, & non point en coupable:
D'un conseil jusqu'alors auguste & redoutable
Toute la Majesté devant lui s'avilit,
Et sur le Trône assis Hircan même en pâlit.
Crois-tu que de sa foi la victime lui-même
Herode... mais enfin je ne vois point Soësme.
Ne m'avois-tu pas dit qu'il se rendroit ici,
Qu'il vouloit me parler?

PHOEDIME,

Madame le voici.

MARIAMNE.

Phœdime laisse-nous.

SCENE II.

MARIAMNE, SOESME.

MARIAMNE.

QU'avez-vous à m'apprendre,
Soësme?

SOESME.

Un bruit facheux commmence à se repandre:

Au

Au tour de ce Palais le peuple est consterné,
Et l'on dit.....
MARIAMNE.
Achevez.
SOESME.
Qu'Herode est condamné;
Que la haine d'Auguste à le perdre obstinée...
MARIAMNE.
Et du Roi sur ce bruit reglant la destinée
Jusques-là de son sort Soesme est incertain;
Lui qui partageant seul le pouvoir souverain,
Dans l'absence d'Herode, à ses ordres fidele
Nous tient mon fils & moi soumis à sa tutelle!
SOESME.
Eh! que puis-je sçavoir? ses amis arrêtés,
De fidéles avis sans doute interceptés;
Ce païs tout rempli de partis, de cabales,
Tristes avantcoureurs des discordes fatales,
Par qui des Souverains les droits mal assurés...
Mais qu'est-ce que je vois, Madame? vous pleurez.
MARIAMNE.
J'ignore si parmi de confuses allarmes,
C'est foiblesse ou vertu qui m'arrache des larmes.
Je tremble du peril qui menace ses jours,
Mais mon ressentiment n'a point fini son cours.
Je m'afflige en secret quand ma haine est ouverte:
Détestant ses rigueurs je redoute sa perte,
Je devrois la poursuivre, & rapellant mes droits
Faire de mes malheurs la querelle des Rois;
Dans ma vengeance même interesser Auguste.
Mais je la crains autant qu'elle me paroit juste.
O d'une ame accablée imprudent entretien!
Je me plains qu'aujourd'hui le Ciel me sert trop bien.
Sors plûtôt de mon cœur, imperieux scrupule.
Qu'en l'éternelle nuit mon frere Aristobule,
Qu'Hircan jusques à moi, que tant d'autres proscrits

Du fond de leurs Tombeaux élevent mille cris ;
Qu'ils rallument ma haine, aussi bien le perfide
Ne mettroit point de borne au courroux qui le guide.

SOESME.

Vous dites vrai, Madame, & quel que soit son sort,
Vos malheurs ne sont point terminés par sa mort.
Quelle foule de maux la jalousie entraîne !
L'amour est quelquefois plus cruel que la haine,
Et je n'en puis douter...

MARIAMNE.

Où tendent ces discours ?

SOESME.

Peut-être en faudroit-il interrompre le cours.
Je devrois vous cacher ces mouvemens, Madame,
Que ma gloire indignée éleve dans mon ame.
Moi, que foulant aux pieds vertus, graces, beauté
Je puisse jusques là servir sa cruauté ?
Ah ! qu'éloigné d'entrer dans ce projet barbare,
Mon cœur...

MARIAMNE.

Dans quel transport votre zele s'égare ?
Soësme ?

SOESME.

Cet aveu sans doute est peu discret.
Mais, Madame, apprenez un terrible secret,
Dans toute sa fureur reconnoissez Herode.

MARIAMNE.

Expliquez-vous.

SOESME.

Avant que de partir pour Rhode ;
Et tout sanglant encore au sortir du combat,
Je remets dans tes mains les rênes de l'Etat,
Me dit-il ; je fais plus. A ta garde, Soësme,
Je laisse un bien pour moi plus cher que l'Etat même :
C'est la Reine, ce sont tous ses divins appas.
Sers mes jaloux transports par delà mon trepas.
Si le destin permet qu'Auguste me condamne ;

S'il ordonne ma mort, des jours de Mariamne,
Cher Soësme, aussitôt tranche le cours fatal,
Sauve à mon Ombre encor la honte d'un Rival :
Mon ame sans horreur ne conçoit point l'idée
Que dans les bras d'un autre elle en soit possedée.
J'exige de ta foi cet effort éclatant.
Je pars sûr de ton zele, & je mourrai content.

MARIAMNE.

Et qu'est-ce qu'a produit ce discours sur votre ame ?
Que lui promites-vous ?

SOESME.

Je promis tout, Madame.
A cet ordre cruel tout sembloit m'asservir,
Et je ne l'acceptai que pour mieux vous servir.

MARIAMNE.

Jusques ici comment avez-vous pû vous taire ?

SOESME.

Je cacherois encor ce funeste mystere,
Mais si le Roi n'est plus, Madame, j'ai jugé
Que d'un ordre pareil un autre étoit chargé,
Et j'ai besoin de vous contre cette entreprise.
Le Ciel soutient l'ardeur dont mon ame est éprise.
Heureux ! si dans ce jour vous observant de près,
De tout autre complot j'écarte les apprêts.
Sans doute un droit sacré dégage ma promesse.
Mais Alexandre vient, Madame, je vous laisse.
Ne blamez point mon zéle, & daignez recevoir
Pour garands de ma foi vos pleurs & mon devoir.

SCENE III.

MARIAMNE, ALEXANDRE.

MARIAMNE.

Mon fils vient. S'il se peut, renfermons dans mon ame
Le trouble dont je suis agitée.

ALEXANDRE.

Ah! Madame ;
Permettez que mon cœur percé de mille traits
Vienne dans votre sein repandre ses regrets.
Mon Pere n'est donc plus? La fortune ennemie
En retranchant ses jours les couvre d'infamie?
Ainsi le sang des Rois ne se respecte plus.
D'Auguste tant vanté sont-ce là les vertus?
Jusques là souille-t'il la gloire de ses armes?
J'entrevois vos conseils, & je sens que vos larmes
Réchauffent dans mon cœur ces fiers ressentimens
Qu'une vengeance illustre irrite à tous momens;
Qu'enfin tout doit ceder aux douleurs que j'éprouve.

MARIAMNE.

Calmez, mon fils, calmez un transport que j'approuve
Moi-même encor du Roi j'ignore le destin:
On n'a fait de sa mort qu'un rapport incertain.
Que sçai-je? plus heureux il respire peut-être,
Mais Auguste est vainqueur, respectez un tel maître.
Peut-être un jour mon Fils vous en aurez besoin,
Ne poussez point ici vos murmures plus loin.
Et qui sçait si l'effort d'une main sanguinaire....

ALEXANDRE.

Ciel!

MARIAMNE.

Mon Fils, votre aspect me rappelle mon frere.
La nature se joüe en de vivants portraits.
Il étoit votre image, ou vous avez ses traits.
Les graces, la douceur des vaillans Machabées
Brilloient encor en lui du Ciel même tombées.
Que sa tête charmante, & sa noble pudeur
De sa Tiare encor relevoient la splendeur!
Quand sur ses pas en foule accouru dans le Temple,
Avec avidité le peuple le contemple,
Et qu'il admire en lui le reste de ses Rois.
Ce fut pour la premiere, & la derniere fois

Hélas! de ma maiſon j'ai vû tomber la gloire.
Ce jour, ce cruel jour frappe encor ma mémoire,
Où plongé dans les eaux par de perfides mains,
A peri devant moi le plus cher des humains.
L'horreur ſur ſon viſage eſt tout-à-coup empreinte;
Et de ſes yeux ouverts la lumiere eſt éteinte,
Il n'offre plus qu'un corps meurtri, defiguré.
Le Temple en fut émû, le voile dechiré,
Le Ciel gronda, le jour ſe couvrit de nuages;
Et le Jourdain ſanglant inonda ſes rivages.

ALEXANDRE.

Ciel! où votre douleur va-t'elle s'égarer?
Quel ſouvenir encor vient de vous déchirer?
Oubliez les malheurs de votre auguſte Race.
Songez aux maux préſens, & qu'une autre diſgrace
Aſſaillit votre cœur déja trop abattu,
Et plus cruelle encor s'offre à votre vertu.
Mon ame à ce tranſport ne s'eſt point attenduë.
He quoi! vous ne pouvez détourner votre vûë
Des objets éloignés qui viennent vous frapper,
Quand l'interêt d'un Fils doit ſeul vous occuper?
Ciel! à qui dans mes maux faut-il que je m'adreſſe?

MARIAMNE.

Mon Fils, vous devez mieux jüger de ma tendreſſe.
Ne me condamnez point. Vous ſçaurez tôt ou tard
Ce qui cauſe mon trouble & d'où ma douleur part.
Mais ſçachons quel avis Phœdime nous apporte.

SCENE IV.

MARIAMNE, ALEXANDRE, SALOME, PHOEDIME,

PHOEDIME.

Madame, j'ai laiſſé Salome à votre porte,
Pour vous en informer je devance ſes pas,

MARIAMNE.

Tu peux la prévenir, je ne la verrai pas.
Tu ne connois que trop l'accueil qu'elle merite;
Tu sçais jusqu'à quel point sa présence m'irrite.
Voudrois-tu dans mon trouble, avec un nouveau soin,
De ses perfides pleurs me rendre le témoin ?
Phœdime, jusques-là je ne puis me contraindre.
Allons, mon Fils rentrons.

Mariamne & Alexandre sortent.

PHOEDIME.

Ah! que j'ai lieu de craindre
D'un mépris trop marqué les retours éclatans!

SCENE V.

SALOME, PHOEDIME, ELISE

PHOEDIME.

LA Reine s'est soustraite à nos yeux.

SALOME.

à part.

Je t'entens.

Je sçai de ses chagrins la cause déplorable,
Et prendrai pour la voir un moment favorable.
Mais qu'elle sçache au moins que dans mes déplaisirs,
Je venois joindre ici mes pleurs à ses soupirs,
Et dans le bruit public d'un changement funeste,
De mes foibles secours offrir tout ce qui reste.

PHOEDIME.

Madame, c'est assez.

SCENE VI.

SALOME, ELISE.

SALOME.

DE tes cruels mépris
Avec usure encor je te garde le prix,
Reine trop orgueilleuse, & tu vas me connoître.
As-tu crû qu'à l'outrage insensible peut-être,
Esclave comme un autre, & timide à mon tour,
De ta vaine faveur j'attendrois le retour?
Que je la briguerois? Avec quelle insolence
Tu m'as fait mille fois rougir de ma naissance?
Si la splendeur du sang n'est point donnée à tous,
La gloire pour le moins ne dépend que de nous,
Elle éleva mon Frere au Trône de Judée.

ELISE.

Que dites-vous, Madame? Et quelle est votre idée?
Quel tems votre courroux prend-il pour éclater?
Dans quels périls vous-même allez-vous vous jetter?
Si le Roi ne vit plus, que devient votre haine?
Et pouvez-vous douter qu'Alexandre, la Reine,
Ne trouvent bien-tôt grace auprès de l'Empereur?

SALOME.

Elise, il en est tems, sors toi-même d'erreur.
Au gré de mes desirs aujourd'hui tout conspire.
Herode vit encor. Mais c'est peu qu'il respire,
Les soupçons devant lui d'abord sont disparus,
Sa gloire est confirmée & ses honneurs accrus.
Que te dirai-je encor? soit prudence, ou caprice,
Le Roi doit à César offrir un sacrifice.
C'est ce qu'en arrivant lui-même il s'est promis

De tout ce grand pouvoir entre ses mains remis.

ELISE.

Et de quel œil, ô Ciel! le peuple, Mariamne,
Vous-même verriez-vous cette Fête prophane,
Et d'un Roi de Juda quel peut-être l'objet?

SALOME.

Arrête. C'est sur quoi je medite un projet,
Dont je ne t'ose encor confier l'importance.

ELISE.

Madame, ce succès passe votre esperance.
Puissent vos ennemis bien-tôt être écartés!
Mais parmi ces honneurs, & ces prosperités,
Dit-on pourquoi Cesar avec tant d'avantage....

SALOME.

Tharés qui me l'écrit n'en dit pas davantage.

ELISE.

Tharés! & depuis quand servant vos intérêts,
Madame, est-il admis jusques dans vos secrets?

SALOME.

De tous mes confidens connois le plus fidele,
Il attend que ma main couronne un jour son zele,
C'est ce qu'adroitement je lui laisse esperer,
Non que la sienne enfin pût me deshonorer,
Sa naissance est illustre; il est fils de Tadée,
Qui sous le vieux Hircan gouverna la Judée.
Enfin hier en secret j'en reçus un exprès,
Il m'apprend son départ, & qu'Herode de près
Sur ses pas.....

ELISE.

Et d'où vient qu'un bruit si peu fidele.....

SALOME.

C'est moi qui de sa mort ai semé la nouvelle.
De mes desseins secrets mes amis informés
Pour tout autre ont tenu les passages fermés.
Ainsi de tous les bruits me rendant la Maîtresse,
Je n'en repands aucun qu'autant qu'il m'interesse;

J'ai voulu m'appuyant par de feintes douleurs
Frapper tous les esprits & sonder tous les cœurs,
Et dans tous mes projets toûjours plus affermie,
A l'aide de ses soins, perdre mon ennemie.
Je rends à son orgueil tous les maux qu'il m'a faits.
Toi ! d'un rapport menteur admire les effets,
Vois au bruit d'une mort à peine divulguée
Les divers mouvemens d'une Cour intriguée ;
D'un Peuple factieux les differens partis
Et de tant d'interêts les nœuds mal assortis.
De ce trouble commun je vois ce qui peut naître.
Que de moiens ouverts à qui les sçait connoître !
J'en ai besoin, Elise, on peut l'imaginer,
Quand sous le nom d'autrui nous voulons gouverner.
Maudite ambition ! gloire trop importune !
Vils esclaves des Rois, & de notre fortune,
Et victime à la fin d'un Etat en courroux,
Le repos n'est point fait ni pour eux ni pour nous.
Mais on vient. C'est Tharés.

SCENE VII.

SALOME, THARE'S, ELISE.

THARE'S.

DAns mon impatience,
J'ose jusqu'en ces lieux chercher votre présence,
J'avois couru, Madame, à votre appartement.

SALOME.

C'est mal choisir le lieu, Tharés, & le moment ;
Toutefois parlez-moi. Le jour qui nous éclaire
A ses peuples surpris va-t'il rendre mon Frere ?

THARE'S.

Si du départ du Roi je compte les instans,
Dans une heure au plus tard vos vœux seront contens.
Bien-tôt dans ses transports l'amour & la nature....

SALOME.

Racontez-moi, Tharés, cette illustre avanture,
Mais quoique seuls, songez que ces murs aujourd'hui..

THARE'S.

Herode a vû Cesar & tout l'Empire en lui :
Aux pieds du Trône où tout disparoit à sa vûë,
Des Peuples & des Rois la foule est confonduë.
La gloire l'environne, & jette au loin l'effroi.
Jusqu'au bout, lui dit-il, Cesar écoute moi.
J'aimois Antoine & j'eus une douleur profonde
De voir qu'il prétendoit à l'Empire du monde
Sans pouvoir le servir que de mes seuls trésors.
L'Arabe ouvroit la guerre, & m'occupoit alors.
Que n'ai-je, ajoûta-t'il, aux dépens de ma vie
Vû d'un si digne ami la gloire mieux servie ?
Et dans tous ses projets si noblement conçus
Pû lui rendre les biens que j'en avois reçus ?
Ah ! lorsque d'Actium la fatale journée
Eut d'Antoine éperdu trahi la destinée,
Il ne put m'accuser de m'être démenti,
Ni qu'ayant lâchement delaissé son parti,
A quelque espoir ailleurs mon ame fut ouverte :
S'il eût cru mes conseils il prévenoit sa perte.
Je te dirai bien plus, mon zele en son transport
De Cléopatre osa lui proposer la mort;
Et que, quoiqu'il l'aimât jusqu'à l'idolatrie,
Il fit ce sacrifice à Rome, à sa Patrie;
S'emparât de son Trône, & que sûr de ma foi
Il se mit en état de te donner la loi.

SALOME.

Mon ame à ce recit demeure encor troublée.

THARE'S.

Un murmure s'éleve en toute l'assemblée
Cesar sur tout frappé de ces traits hazardeux
Attira les regards partagés entre eux deux,
Soit colere ou surprise, il garda le silence.
Ou sa vertu plûtôt emporta la balance.
Le Roi dans son maintien loin d'être embarrassé
Si sans égard, dit-il, à ce qui s'est passé,
Si t'imposant toi-même un oubli magnanime,
Un ami tel que moi merite quelque estime,
Ose en faire l'épreuve, & si nous convenons,
Il ne faut que changer les objets & les noms.
Je n'ai qu'à mettre Auguste, & sa gloire à la place;
Et la même amitié conduira mon audace.
Par ma reconnoissance augure de ma foi,
Cesar, cette offre est digne & de Rome & de toi.

SALOME.

Tel se montre un grand cœur que le revers éprouve.

THARE'S.

Dans ces hauts sentimens Auguste se retrouve;
Et parmi le transport d'une noble pitié
D'Herode dans ses bras accepta l'amitié.
Voilà comment ce Prince heureux, & sans bassesse
A calmé de Cesar la fureur vengeresse.
Mais Madame, songez à l'aller recevoir.

SALOME.

La Reine va sur lui reprendre son pouvoir
Sans doute.

THARE'S.

Epoux jaloux, Amant toûjours fidele;
Son cœur impatient n'est occupé que d'elle.

SALOME,

Vous sçavez entre nous quels projets concertés;
Tharés, & quels sermens par la gloire dictés,
Doivent unir nos cœurs, nos interêts...

THARE'S.

Madame ;
Avec le même espoir, même zele m'enflâme.
Fidele à seconder vos desseins glorieux....

SALOME.

C'est assez, mais sur tout ôtons-nous de ces lieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ah! du moins attendez qu'un avis plus fidele,
De la mort de mon pere assûre la nouvelle,
Madame, & jusques là suspendez vos douleurs.
Que l'interêt d'un fils....

MARIAMNE.

Helas! tous mes malheurs
Ne sont connus, mon Fils, que du Dieu que j'implore;
Mais Phœdime à mes yeux ne s'offre point encore.
Ciel! quels sujets d'effroi pour mon cœur agité?
Une Cour disparuë, un Palais deserté,
Le Peuple qu'en ces murs un nouveau trouble excite;
Et qui de tous côtez vole, & se précipite;
Les airs qui de ses cris retentissent par tout;
Solyme en mouvement de l'un à l'autre bout,
La nouvelle, mon fils, n'est que trop affermie,
Votre pere est proscrit. Enfin notre ennemie
Exécute un projet dès longtemps medité,
Le Sceptre de Juda vous est peut-être ôté.
Le Sang d'Antipater...

ALEXANDRE.

Ah! quoi qu'il ose attendre;

Le Fils de Mariamne a seul droit d'y prétendre.
D'un autre hymen mon pere avoit subi la loi.
Mon frere est fils d'Herode, & je suis fils du Roi.
Je vais aux yeux des Juifs, dans ce malheur funeste,
Des grands Asmonéens présenter ce qui reste ;
Ou mon sang, s'il le faut dignement répandu
Leur prouvera bientôt que j'en suis descendu,
Et que loin de souiller la gloire de leur race...

SCENE II.

MARIAMNE, ALEXANDRE, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, votre sort va prendre une autre face.
Déja j'ai vû Tharés, & bien tôt dans ces lieux
Herode va paroître encor plus glorieux.

MARIAMNE.

Ciel !

PHOEDIME.

De ses grands destins le cours toûjours prospere....

MARIAMNE.

Herode vit encor ?

ALEXANDRE.

Le Ciel me rend mon Pere ?

PHOEDIME.

Non loin de nos remparts il a, dit-on, paru,
Au devant de ses pas tout un peuple a couru.
Soësme m'a chargé d'en informer la Reine.
Tout part ; & chacun suit l'exemple qui l'entraîne ;
De divers sentimens se laisse pénétrer.
Il en est tems : Venez vous-même vous montrer.

MARIAMNE.

Ah ! loin de ce Palais sans plus t'en rendre compte,

Que ne puis-je, Phœdime, aller cacher ma honte?
Ne peux-tu pas toi-même assez te rappeller
Ce qui doit de ses yeux pour jamais m'exiler?
Et sans te découvrir jusques où va sa rage,
Toi-même tu peux voir par quel nouvel outrage
Il cherche à m'immoler au mépris de sa Cour.
Il me laisse ignorer sa vie & son retour.
A l'ombre de mon Trône encor plus méprisée,
Je vais de tout un Peuple essuyer la risée.

ALEXANDRE.

Ah! ses ordres sans doute ont été mal suivis.
De son retour, Salome interceptant l'avis,
La cruelle a joui de votre inquiétude.
Interrogez Tharés dans cette incertitude.

MARIAMNE.

Hé bien, va le trouver, Phœdime, en ce moment;
Et dis-lui qu'il m'attende en mon appartement.

Phœdime sort.

Je connois votre Pere, & sur son injustice,
Ai-je besoin, mon fils, qu'un autre m'éclaircisse?
De tous mes droits ainsi perfide ravisseur,
Il m'abandonne en proye à l'orgueil de sa sœur.
Mais puisque ma vertu devient mon seul azile....

ALEXANDRE.

Je ne puis vous entendre avec un cœur tranquille;
Madame, c'en est fait, ou daignez-vous calmer,
Ou pour votre querelle enfin je vais m'armer.
C'est trop vous voir plongée en des ennuis si sombres;
Vos cris de vos ayeux ont évoqué les Ombres,
Et leur plainte mêlée à votre désespoir
Par votre bouche ici m'annonce mon devoir.

MARIAMNE.

Gardez-vous de confondre, & ma cause & la vôtre:
Je sçais quel nœud sacré nous unit l'un & l'autre.
Mais songez bien qu'un Pere est aussi votre Roi,
Et laissez l'Eternel, Juge entre Herode & moi.

Sa gloire autant que lui, mon fils, vous interesse;
Au-devant de ses pas montrez votre allegresse.
Allez, & menageant de puissans interêts,
Dans ses embrassemens oubliez mes regrets.

SCENE III.

ALEXANDRE *seul.*

O Vertu que j'admire! ainsi donc la nature
Ne permet à mon cœur ni plainte ni murmure!
Ses plus chers interêts opposés tour à tour,
A mes ressentimens ne laissent aucun jour?
J'entends du bruit. On vient. Partons. C'est trop attendre.

SCENE IV.

HERODE, ALEXANDRE, SOESME; THARE'S, ALCIME.

Suite du Roi, Gardes.

HERODE.

CIel! je respire enfin. Mais que vois-je? Alexandre?

ALEXANDRE.

Souffrez, Seigneur, souffrez....

HERODE.

Dois-je vous embrasser?
Mon Fils, & deviez-vous si peu vous empresser,
Pour me rendre un devoir qu'exige ma tendresse?

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ah! Seigneur, est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Permettez-moi plûtôt de me plaindre à mon tour.
A peine en ce moment j'apprens votre retour?
Que n'avez-vous pû voir dans nos justes allarmes,
Le trouble de la Reine, & le cours de mes larmes?
Ce Palais de nos cris doit encor retentir.....

HERODE.

De ma présence allez vous-même l'avertir,
Et l'embrassant pour moi, dites à l'inhumaine,
Que pour elle en ces lieux l'amour seul me ramene.
Dites-lui que je mets au bonheur de la voir
Ma plus chere esperance, & mon premier devoir;
Que je viens à ses pieds par un retour bien juste
Déposer les honneurs que j'ai reçus d'Auguste,
Et qu'il sembloit lui-même en secret combattu
Refuser à ma cause, & rendre à ma vertu.
Je n'ai point oublié ni mon rang, ni ma gloire.
Rome de ma fierté gardera la mémoire.
En parlant aux Romains, à ce Peuple de Rois,
Pour excuse à Cesar j'ai donné mes exploits.
Mais dans l'impatience où mon amour me livre,
Je ne vous retiens plus, & vais bientôt vous suivre.

SCENE V.

HERODE, SOESME, THARÉS, ALCIME, *Suite du Roi*, *Gardes*.

HERODE.

ALcime, prenez soin d'assembler le Conseil,
Et vous Tharés, qu'au Temple un pompeux appareil
En l'honneur de Cesar annonce un sacrifice.

Je lui dois des Autels. A ce pieux office
Appellez de ma part les Pontifes Sacrés.
Ne perdez point de tems. Soësme demeurez.

SCENE VI.

HERODE, SOESME.

HERODE.

Viens-je éprouver ici ta faveur ou ta haine,
O Ciel? approche. Avant que d'entrer chez la Reine,
Soësme, j'ai voulu te parler un instant.
Il doit te souvenir de quel ordre en partant,
J'ai sçu charger pour moi ton amitié sincere.
Cet ordre à mon repos devenoit nécessaire,
Le Ciel n'a pas voulu qu'il fût exécuté,
Il a servi mes vœux. Mais je me suis flatté
Qu'un mystere éternel cacheroit à la Reine
Ces dangereux excès où mon amour m'entraîne.

SOESME.

Puis-je entendre, Seigneur, avec tranquillité
Un discours..... doutez-vous de ma fidelité?

HERODE.

Je crois qu'à tes devoirs rien ne peut te soustraire.
Loin de te soupçonner, je rends grace au contraire
A tes yeux surveillans, à tes soins assidus,
Sans qui mes sens peut-être à tout heure éperdus
N'auroient pû soutenir les rigueurs d'une absence.

SOESME.

Je sçai ce qu'aux dépens souvent de l'innocence
Peut soupçonner un cœur trop plein de son amour;
Quels mouvemens divers l'agitent tour à tour;
Que souvent le joüet de sa fureur extrême,
On n'a dans ses soupçons de rival que soi-même.

Mais que dis-je ? Seigneur, un Heros tel que vous
Se livre rarement à ses transports jaloux.

HERODE.

Soëſme, tu dis vrai. Je ne ſuis point injuſte.
Mais pendant le ſéjour que j'ai fait chez Auguſte,
Que faiſoit Mariamne ? & de quels ſoins divers. .

SOESME.

Seigneur, ſans ceſſe aux pleurs j'ai vû ſes yeux ouverts.

HERODE.

Et ce ſont là ces pleurs dont, l'ingrate m'opprime,
Dont toûjours mon amour lui devroit faire un crime.
Le ſouvenir des ſiens bien plus cruels que moi
L'accompagne en tous lieux, & la remplit d'effroi,
Et toûjours ſur mon cœur rachetant ſes allarmes,
Juſqu'au lit d'un époux elle porte ſes larmes;
Conſume en vains regrets tous ſes jours les plus beaux,
Sans ceſſe ſon eſprit erre autour des tombeaux,
Se repaît de leur cendre. Eſt-ce donc là qu'éclatte
Cette auſtere vertu dont ſe pare l'ingrate ?
Au rang de ſes devoirs met-elle ſes mépris,
Et de mes feux ardens eſt-ce là tout le prix ?

SOESME.

Vous le ſçavez, Seigneur, ſur tout ce qui vous touche,
La verité toûjours a parlé par ma bouche.
Du fruit de vos travaux, il eſt temps de joüir.
L'éclat de votre regne a ſçu tout éblouïr;
Mais le ſoin d'être heureux eſt une autre ſcience.
Il faudroit moins d'amour & plus de confiance.
Que ne peut point l'eſtime ? & c'eſt n'en point marquer,
Que de croire toûjours qu'on puiſſe nous manquer.
L'honneur eſt orgueilleux dans le cœur d'une femme.
Sur tout, Seigneur, ſur tout daignez fermer votre ame
A ces traits qui ſouvent avec art détachés
Servent nos interêts ſous d'autres noms cachés.
Banniſſez vos ſoupçons : ſi vous devez m'en croire,

La vertu de la Reine égale votre gloire ;
Egale sa beauté qui paroît à nos yeux,
Comme aux vôtres, Seigneur, le chef d'œuvre des
Cieux.

HERODE.

Oui, je sens croître encor le beau feu qui m'enflâme.
J'en croirai tes conseils, cher Soësme, & mon ame
Va sur ton amitié fonder tout son bonheur.
Entrons. Mais quelqu'un vient.

SOESME.

C'est la Reine, Seigneur.

SCENE VII.

HERODE, MARIAMNE, ALEXANDRE, SOESME, PHOEDIME, *Suite de Mariamne.*

HERODE.

Ciel, qui la viens d'orner d'une grace nouvelle :
Inspire-lui pour moi ce que je sens pour elle !

MARIAMNE.

Quelle affreuse contrainte ? & que veut-on de moi ?

HERODE.

Divine Mariamne, est-ce vous que je voi ?
Craignez-vous ma présence ? ô Ciel ! le puis-je croire ?

MARIAMNE.

Jouïssez à loisir, Seigneur, de votre gloire,
Des dépouilles d'Antoine, & laissez-moi mes pleurs.

HERODE.

Ah ! que vous me percez de mortelles douleurs !
Mais la plainte sied mal, lorsqu'après tant d'allarmes,
A mes désirs brûlans le Ciel rend tous vos charmes,
Madame, & rien ne peut troubler dans ce moment

La douceur que je goûte en cet embrassement.
Peut-être à mon Fils seul je dois votre présence.
Je vous sçai gré pourtant de cette complaisance.

MARIAMNE.

Que parlez-vous de plainte ? & sur quoi fondez-vous
Seigneur, ce dernier trait d'un injuste courroux ?
Est-ce que sous vos loix comme une autre rangée,
A toute heure, en tous lieux, de témoins assiegée,
De vos ordres pressans j'ai voulu m'affranchir ?

HERODE.

Hé quoi ! votre courroux ne peut-il se fléchir ?
Quand la gloire m'éleve au dessus de l'envie,
Quel chagrin domestique empoisonne ma vie ?
Te dois-je quelque grace, ô Ciel ! pour tes bienfaits ;
Si mes plus chers désirs ne sont point satisfaits ?
Ou reprends des faveurs dont l'éclat m'importune,
Ou réunis pour moi l'amour & la fortune.
L'un me manquant, je suis de tous les deux trahi.
Que servent tant d'honneurs, si j'en suis plus haï ?
Si dans le cours pompeux d'une gloire si grande
L'ingrate Mariamne en rejette l'offrande ;
Si sa rigueur toûjours cherche à me déchirer ;
Et si dans ses bras même il me faut soupirer ?
Songez-vous quel lien nous unit l'un & l'autre ?
Vous troublez mon repos, même au dépens du vôtre ;
Et lorsque tout s'empresse au-devant de mes pas,
Mes yeux vous cherchent seule & ne vous trouvent pas.
Le retour d'un époux.....

MARIAMNE.

Je vois avec surprise
Dans quel reproche ici votre cœur s'autorise.
Quelques avis du moins devoient me préparer
A ce retour soudain qu'on me laisse ignorer ?
Je dois en soupçonner d'indignes artifices.
Dans le Temple pour vous fumoient les sacrifices.

Lorsque de votre mort le bruit s'est répandu.
La Cour étoit en crainte & le Peuple éperdu.
De ce faux bruit sans doute on ménageoit l'usage;
C'étoit pour observer mon pas & mon visage,
On vouloit abuser de ma credulité;
On me donnoit la mort avec tranquillité,
Et déja... mais, Seigneur, souffrez que je vous laisse.
Je ne sçai tout à coup quelle douleur me presse.
Daignez me pardonner ces tristes mouvemens.

HERODE.

Et moi, vous me livrez aux plus cruels tourmens.
Israël m'est témoin & l'Eternel lui-même...

MARIAMNE.

Gardez-vous d'attester sa puissance suprême,
Ces augustes sermens ne vous sont plus permis,
Quand par vous à Cesar des Autels sont promis.
Pour lui d'un nouveau Temple allez tracer l'enceinte,
De prophanations souillez la Cité Sainte,
Faites à tant d'horreurs remonter le Jourdain;
Mais craignez d'éprouver un châtiment soudain.

SCENE VIII.

HERODE, ALEXANDRE.

HERODE, *retient Alexandre qui suit Mariamne.*

Vous voyez jusqu'où va l'aigreur de votre Mere.
Mais je puis la calmer, ou du moins je l'espere,
Si son amour pour vous se trouve au mien pareil.
Alcime par mon ordre assemble le Conseil.
Pour la premiere fois venez y prendre place.

ALEXANDRE.

Seigneur, je sens le prix d'une pareille grace,
Et quand vous voudrez bien vous-même m'enseigner
Ce grand art que le Ciel vous donna pour regner,

Jeune encor au conseil, & sans experience
J'espere m'y montrer digne de ma naissance.

HERODE.

J'y dois déliberer sur de grands interêts,
Et vos yeux vont s'ouvrir à d'augustes secrets;
Dont la seule importance est un frein pour se taire.
L'art de regner, mon Fils, est un profond mystere;
Et c'est même un secret pour le seul Potentat.
Le Peuple, à dire vrai, connoît mal son état,
Confond les droits souvent avec les injustices,
A la place des Loix ils mettent leurs caprices,
De volages désirs toûjours sont combattus,
Et sur leurs passions jugent de nos vertus.
Delà ces grands revers & ces chutes sinistres.
Il faut aussi, mon fils, connoître ses Ministres.
Souvent dans un faux jour ils offrent les objets,
Et pour nos volontés nous donnent leurs projets.
De leur ambition, de leur haine peut-être,
Esclaves d'autant plus que nous croions moins l'être.
Ils ont des interêts des nôtres differens,
Ils font le crime, & nous, nous sommes les tyrans.
Mais, mon Fils, mon esprit que la douleur partage,
Remet à d'autres temps à s'ouvrir davantage.
Sur les divers partis, sur les sages soupçons.....

ALEXANDRE.

Vos exemples, Seigneur, abrégent les leçons.

HERODE.

Allez voir votre Mere.

SCENE IX.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE' quoi déja votre ame,
Seigneur, d'un nouveau trouble.....

HERODE.

Ah! bien plûtôt, Madame,
Dites qu'un ennemi couvert & ſoupçonneux
D'une ſainte amitié cherche à rompre les nœuds;
Que contre Mariamne une cruelle envie
M'ôte avec ſon amour le repos de ma vie.

SALOME.

Ah! reconnoiſſez mieux cet ennemi, Seigneur,
Et ne le cherchez point ailleurs qu'en votre cœur.
Souffrez ma liberté, c'eſt de votre foibleſſe
Que nait l'excès d'orgueil qui la perd, & nous bleſſe:
Ceſſez de vous trahir. D'un ſoin trop dangereux
Vous cherchez à nourrir un amour malheureux:
Pour vaincre ſes dedains, & la fléchir peut-être,
Dans un Epoux haï, faites-lui voir un maître.

HERODE.

Ah! gardez-vous vous-même ici de m'offenſer,
De tous ſes ſentimens vous devez mieux penſer.
Loin de la ſoupçonner d'aucune injuſte haine,
J'impute à ſa vertu cet orgueil qui l'entraîne.

SALOME.

Avec tant de vertu, dans leur injuſte cours,
Seigneur, j'ignore l'art d'accorder ſes diſcours.
Elle devroit du moins plus humble en ſes miſeres
Supprimer tous les noms d'Aſſaſſin de ſes Peres,
De lâche Uſurpateur, de Tyran odieux
Qui n'a connu qu'Antoine, & Ceſar pour ſes Dieux.

HERODE.

Je le ſçai bien, ma ſœur, elle eſt trop indiſcrette;
Mais de mon cœur auſſi la juſtice ſecrette
Lui ſouffrant ces diſcours un peu hors de ſaiſon,
Dans ſes emportemens trouve qu'elle a raiſon.
De quels moyens cruels n'ai-je point fait uſage?
Vous-même dans ſes maux contemplez votre ouvrage.
Je n'ai que trop ſervi votre zele indiſcret,
Et ſous ce nom peut-être un interêt ſecret,

Souffrez

Souffrez que mon amour embrasse sa défense,
Je sçai que son orgueil quelquéfois vous offense;
Mais le vôtre est injuste, & son illustre sang
Exige qu'avec vous elle garde son rang.

SALOME.

Je le vois bien, Seigneur, quoi qu'elle ose entreprendre,
Il est tems de me taire, & c'est à moi d'apprendre
A souffrir ses mépris désormais trop certains;
Mais il faut esperer, graces à vos destins,
Que ses cris soûtenus des droits de sa naissance
Sur un Peuple volage auront peu de puissance.

HERODE.

Rien n'est ici, Madame, à redouter pour nous;
Trop heureux! si je puis appaiser son courroux!
Si je la crains, ce n'est que parceque je l'aime,
Déja loin de ses yeux mon supplice est extrême.
Un seul de leurs regards prompt à tout embraser
Peut exciter en moi le trouble, ou l'appaiser.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOESME *seul.*

DU secret entretien que Salome desire
Quel seroit le motif? & qu'a-t'elle à me dire?
J'attens sa confidence, & prévois ses discours;
En vain un art perfide en va regler le cours.
Mais quels pressentimens étonnent ma constance,
Et de quel attentat revelant l'importance,
Seduit dans mon espoir, trompé dans mon dessein,
Ai-je mis à la Reine un poignard dans le sein?
Oüi. Malgré la faveur & d'Auguste & de Rome,
Il est des interêts trop cruelle, Salome,
Que je ne puis trahir, ni te sacrifier.
Ah! que dis-je! à ces murs gardons de confier
Le beau feu qui m'anime, & qu'un respect suprême
Semble n'oser encor confier à moi-même,
Et dont mon cœur s'étoit dérobé la moitié
Sous le voile apparent d'une illustre pitié.
Belle Reine, ma foi toûjours plus affermie....
Mais on entre, voici sa cruelle ennemie.



SCENE II.

SALOME, SOESME.

SALOME.

AVant que le Conſeil ſoit prêt à s'aſſembler,
J'ai cru devoir Soëſme, un moment vous parler.

SOESME.

Madame, attendez tout d'un zéle légitime.
Que puis-je.....

SALOME.

Vous ſçavez combien je vous eſtime,
De quels ſecours par tout appuyant votre eſpoir....

SOESME.

Trop heureux, ſi toûjours fidéle à mon devoir
Je n'ai point écarté les bontés de Salome!

SALOME.

Je m'en plaindrois à tort. Et lorſqu'Auguſte & Rome
S'empreſſent pour Herode & d'une égale ardeur
Viennent ſur tant d'états d'élever ſa grandeur;
Que tant d'honneur ſe joint à ſon pouvoir ſuprême;
Sans doute que le Roi vous retrouve le même,
Et que dans votre ſein du même zéle épris
Sa main de ſa faveur va recueillir le prix?

SOESME.

Je dois vous l'avoüer, ce diſcours m'embarraſſe,
Madame, il me ſurprend, & d'où partent, de grace,
Ce doute injurieux, & ces ſoupçons couverts?

SALOME.

Oüi, Soëſme, ſur vous tous les yeux ſont ouverts.
Le Roi vous confia la garde de la Reine,
Son retour en ces lieux n'a-t'il rien qui vous géne?
J'ignore en ſes ſecrets juſqu'à quel point admis,

Quels ordres importans vous ont été remis.
Mais pour elle vos soins & votre complaisance
N'ont que trop augmenté l'orgueil de sa naissance.
Tout un Peuple déja sembloit se diviser.
Dans l'absence d'Herode elle a pû tout oser.
Elle l'a cru perdu. La Cour trop mal instruite....

SOESME.

Je ne rends qu'au Roi seul compte de ma conduite,
Madame, & sans sortir d'un devoir rigoureux,
Je ne sçai point trahir d'illustres malheureux.
Herode avec son fils m'a confié la Rèine,
Et j'ai cru la devoir traiter en souveraine;
Et dans tous ses désirs en respecter la Loi.
En user autrement, c'étoit manquer au Roi.
Sans prendre aucun ombrage, ou de folles allarmes,
De tous ses mouvemens je n'ai vû que ses larmes.
J'ai calmé ses douleurs autant que je l'ai pû,
Puisse bientôt le cours en être interrompu!
Le Roi revient tout plein d'ardeur & de tendresse.
Puissent pour leur bonheur les vœux qu'au Ciel j'adresse
Avoir le plein succès qu'il en faut souhaiter,
Et qu'au prix de mes jours je voudrois acheter!

SALOME.

Ce zéle doit trouver son prix. Le Ciel est juste,
Il vient de prononcer par la bouche d'Auguste.
Vous le sçavez.... Enfin j'ignore quels projets
Du Conseil assemblé vont être les objets.
Mais le Roi devenu plus sombre, & plus farouche
Recele dans son cœur un chagrin qui le touche.
J'ignore quel rapport vient de le prévenir.
Trop ardent à juger & plus prompt à punir,
On sçait à quels transports souvent il s'abandonne.
Profitez de l'avis que Salome vous donne.
On ouvre. C'est Tharès que j'avois demandé.

SOESME.

Déja sur son parti Soësme a decidé.
Qui connoît ses devoirs, les suit sans violence.
L'honneur, les sentimens emportent la balance.
Et pour des cœurs bien nés, Madame, il est des droits
Que porte la vertu jusqu'au Trône des Rois. *Il sort.*

SCENE III.

SALOME, THARE'S.

SALOME.

Il suffit, j'entrevois l'interêt qui l'entraîne;
Et c'est à moi...

THARE'S.

Je viens de parler à la Reine
Et mandé par son ordre avec empressement,
Phœdime m'a conduit à son appartement.
Devant la Reine en pleurs tout gardoit le silence.

SALOME.

Je viens d'en être instruite, & sçai votre audience:
Je rends grace à vos soins par qui sont écartés
Les soupçons que sur moi Mariamne a jettés.
Il est bon qu'en effet la Reine puisse croire
Qu'Herode chez Auguste enyvré de sa gloire,
Ait même negligé de la faire avertir
De sa grace, & du temps qu'il a voulu partir.

THARE'S.

Je vois comment instruite, au gré de son envie,
Salome est en ces lieux fidelement servie.

SALOME.

De ce même entretien j'attends bien-tôt le fruit;
Et le Ciel chez la Reine exprès vous a conduit.

THARE'S.

Enfin j'ai crû devoir lui faire un rapport juste
Des titres, des honneurs accordés chez Auguste,
Du bruit même qu'y fait sa beauté, sa vertu;
Mais dans ses déplaisirs son cœur trop combattu
M'a laissé voir des yeux toûjours moüillés de larmes;
Et même sa douleur, en relevoit les charmes.
Vous connoissez du Roi les amoureux transports,
Peut-être un regard seul va tromper nos efforts,
Peut-être nos projets par un retour funeste....

SALOME.

Servez-les seulement, je me charge du reste.
Quelque ardeur que pour elle Herode ait dans le sein,
C'est même sa beauté qui sert notre dessein.
Je l'ai vû quelquefois pénétré de ses charmes
Me venir confier ses secrettes allarmes,
Et dans le triste cours de ses transports jaloux
A ses attraits, Tharés, mesurer son courroux.
L'Amour seul est l'auteur du tourment qui l'accable;
Mais vous d'un grand effort vous sentez-vous capable?

THARE'S.

Et quel courage ici ne seroit excité
Par l'hymen glorieux dont vous m'avez flatté?
Quand pour prix de mes soins votre main m'est offerte,
Madame, en perissant je bénirai ma perte;
Et dans le noble espoir dont je suis prévenu....

SALOME.

Au Trône de plus loin Herode est parvenu.
C'est vous en dire assez, le reste il le faut taire.
De mon dessein bientôt vous sçaurez le mystere.
Dans ce même palais déja sont ordonnez,
De sublimes honneurs à Cesar décernez....



SCENE IV.

SALOME, ELISE.

SALOME.

He bien Elise ?

ELISE.

Herode est entré chez la Reine,
Il étoit attendu. Je n'ai percé qu'à peine
Ces flots de Courtisans à ses pas attachez,
De joye & d'allegresse ils paroissent touchez.
De Soësme, dit-on, cette paix est l'ouvrage;
Lui seul a de la Reine attendri le courage.
D'autres, jugeant de tout avec précaution,
N'imputent qu'à Cesar cette réunion;
Disent que sa pitié s'interessant pour elle
D'une Reine opprimée embrasse la querelle,
Et que ce sentiment qui n'a rien de suspect
Sur le sang de Juda tient Herode en respect.

SALOME.

J'ai peine à croire entre eux autant d'intelligence.

ELISE.

Contre elle suspendez du moins votre vengeance.

SALOME.

Sa fierté jusques là n'a pû se démentir,
Et sa haine s'accroît loin de se rallentir.
Le dépit & l'effroi contre lui tout s'assemble;
Mais pour en bien juger il faut les voir ensemble,
Mariamne sçait mal composer son maintien:
Son cœur à découvert dans tout son entretien,
Et toûjours dépendant d'une vertu farouche
Ne suit que son chagrin ou l'orgueil qui la touche.

THARE'S.

Son Fils vient, avec lui je vous laisse en ces lieux ;
Ma présence sans doute y blesseroit ses yeux.

SALOME.

J'attends ici le Roi, s'il faut que par sa flâme
Mes projets traversez.....

SCENE V.

ALEXANDRE, SALOME.

ALEXANDRE.

JE vous cherchois, Madame.
Tout va changer de face, & calmant son courroux,
Le Ciel semble répondre à nos vœux les plus doux.
Herode est affligé des chagrins de ma mere,
Il brûle d'appaiser une injuste colere.
La Reine, si j'en crois ses tendres mouvemens,
Est prête à m'immoler tous ses ressentimens,
Et me montrant un cœur sensible à mes alarmes
M'a tenu dans ses bras tout baigné de ses larmes.

SALOME.

D'un pareil changement mon cœur n'est point surpris.
Les vertus de la Reine ont retrouvé leur prix.
Le Roi, quoiqu'il soupçonne, est sûr de sa tendresse.
Et vous qui me venez marquer votre allegresse,
En vous montrant par là digne d'elle & de lui
De leur réunion vous devenez l'appui.

ALEXANDRE.

Madame, ce discours qui me flatte & me touche
A tous vos ennemis devroit fermer la bouche ;
Vous seule dans ces lieux, si j'en crois leur rapport,

Aigrissez les esprits & troublez leur accord.
J'en vois de tristes fruits ; le motif, je l'ignore,
Je puis l'apprendre. Enfin le Ciel permet encore
Que deux cœurs désunis puissent se rapprocher.
Si d'un Frere & d'un Roi le repos vous est cher,
Soûtenez cette paix par vos conseils, Madame :
Mais si quelque chagrin trouble encor sa grande ame ;
Si la discorde encor souffle ici son poison,
Je ne dois qu'à vous seule en demander raison.

SALOME.

Prince, j'ignore encor d'où ce transport peut naître ;
Et Salome à ces traits doit peu se reconnoître ;
Mais vous-même apprenez à mieux juger du Roi,
Ce ne seroit qu'à lui de répondre pour moi.
Je vois dans cette plainte à moi seule adressée,
Plus que la mienne encor sa gloire interessée.
Croit-on qu'à ses conseils j'ose m'associer ?
Mais je l'offenserois à me justifier.

ALEXANDRE.

Je vous entends, Madame, & vois par quelle adresse
Vous pourriez loin de moi détourner sa tendresse,
Et malgré ses bontés exciter ses soupçons.
De votre inimitié j'ignore les raisons.
Et puisqu'il faut enfin s'en expliquer, Madame,
Son invincible preuve est au fond de mon ame.
Le Ciel sur nos destins nous éclaire à regret ;
Mais sa main dans nos cœurs verse un instinct secret ;
Qui par les mouvemens que sa révolte inspire
Designe l'ennemi qui contre nous conspire.
Mon cœur ne fut jamais tranquille à votre aspect.
Jusques à vos bienfaits tout me devient suspect.
D'un pareil ascendant corrigez le caprice.
Respectez Mariamne, & faites-vous justice ;
Mais qu'elle n'en soit pas convaincuë à demi ;
Ou ne voyez en moi qu'un mortel ennemi.

SCENE VI.

SALOME *seule.*

Quel fruit esperes-tu d'une telle menace ?
Du sang Asmonéen je trouve en toi l'audace,
Crains-en tous les malheurs. Mais voyons cependant
Sur quoi se peut fonder cet éclat imprudent ;
Quel fruit cette entre-vûë enfin a pû produire.
Le Roi vient. Quel transport semble ici le conduire ?

SCENE VII.

HERODE, SALOME.

HERODE *entre d'un air sombre & agité, & regarde du côté de l'appartement de la Reine.*

Oui, je dois tout permettre à mon juste courroux
Pour la derniere fois, cruelle, à tes genoux
Sans doute tu m'as vû. Jusqu'où son insolence
A poussé ses mépris, même sa violence !

SALOME.

Dans quel état, Seigneur, est-ce que je vous vois !
Je ne reconnois plus vos traits, ni votre voix.

HERODE.

Et sur quel fondement son injuste querelle ?
J'arrive dans ses lieux, qu'ai-je entrepris contre elle ?
S'il faut même qu'elle ait ignoré mon retour,
La fortune a trahi les soins de mon amour.

SALOME.

Hé quoi de son espoir la Cour préoccupée,
Sur Mariamne ainsi se trouveroit trompée !
Et du Peuple en tous lieux reçus avidement
Les bruits de votre accord seroient sans fondement !
La Reine de vos feux vous gardoit ce salaire ?
Mais, Seigneur, quel motif excite sa colere ?
De quels nouveaux chagrins ses esprits irrités...

HERODE.

Son désespoir s'aigrit par mes prosperités.
Ma gloire l'inquiete, & même l'importune ;
Elle me souhaitoit toute une autre fortune.
Et qui pouvoit prévoir l'accueil que j'en reçoi ?
Elle ne connoît plus son Epoux & son Roi.
Vous sçavez que tantôt plein d'ardeur & de zéle,
Je n'ai quitté ces lieux que pour passer chez elle.
J'esperois que le tems calmeroit ses esprits ;
Qu'elle s'attendriroit aux larmes de son fils ;
J'ai cru que par Soësme à me voir préparée,
Elle rappelleroit sa raison égarée,
Qu'elle-même peut-être auroit honte de voir,
Qu'elle avoit sans respect oublié son devoir :
J'entre chez elle au moins dans cette confiance.
Mon cœur, je l'avoüerai, s'est troublé par avance.
J'en prends un noir augure, & dès que je la vois
Sa froideur m'interdit, & me coupe la voix,
Et lorsque dans mon cœur l'amour encor l'excuse
Jusques à mes regards l'ingrate se refuse.
Je veux m'en plaindre. A! Dieu dans quel emportement
Son injuste courroux s'exhale en ce moment !
Au Ciel avec ses cris elle adresse ses larmes.
Ses femmes à l'envi combattent ses allarmes ;
Et moi j'employe en vain pour calmer ses douleurs,
Les plaintes, les respects, les prieres, les pleurs.
Vous le dirai-je encor ? Cette Epouse cruelle

Jamais à mes regards ne ſe montra ſi belle :
Mes ſermens ont envain conjuré ſa rigueur,
Ses yeux étincellans à travers ſa langueur,
Et ſa colere enfin d'égaremens ſuivie,
M'ont fait pâlir pour elle, & craindre pour ſa vie.
Peu s'en faut qu'à ſes yeux terminant mes douleurs,
Mon bras n'ait fait couler mon ſang avec ſes pleurs.

SALOME.

Ciel ! que me dites-vous ?

HERODE.

Ce n'eſt pas tout, Madame,
La pitié juſques-là s'emparoit de mon ame;
Je n'imputois qu'à moi ce tranſport furieux :
Mais bien-tôt un torrent de mots injurieux
A mis dans ſes diſcours le comble à la licence.
Elle m'a reproché mon pays, ma naiſſance.
Je ſuis, ſi je l'en crois, un traître, un aſſaſſin,
Et même un parricide, & que vous dire enfin ?
A de funebres cris ſes ménaces mêlées
Appellant au ſecours des Ombres déſolées,
Il n'eſt, dit-elle, hymen, vertu, loi, ni devoir
Qui puiſſe à l'avenir la forcer de me voir.
Irrité, furieux, je me ſuis craint moi-même,
Et ſuis ſorti, ma ſœur, dans ce déſordre extrême.

SALOME.

Voilà, Seigneur, l'effet d'un amour genereux
Que l'excès de vos ſoins a rendu malheureux.
La Reine à vos bontés eſt trop accoûtumée,
Et vous hait d'autant plus qu'elle ſe croit aimée.
Ah ! puiſſe-t-elle au moins dans ſes emportemens
Arrêter ſa vengeance à ſes fiers traitemens !
Le dirai-je, Seigneur ? ou je ſuis mal inſtruite,
Ou dans ſa haine encor maintenuë & conduite
De conſeils dangereux on l'oſe empoiſonner.

HERODE.

Et quel des miens, Madame, oſe-t-on ſoupçonner,

SALOME.

Je ſçai juſqu'où je vais vous étonner vous-même,
Et ne puis ſans regret vous nommer.....

HERODE.

Qui?

SALOME.

Soëſme.

HERODE.

Lui!

SALOME.

Mon zéle pour vous ne peut rien vous farder.

HERODE.

Gardez-vous de chercher à me perſuader.
Ciel! où me conduiroit cette affreuſe penſée,
Ce ſoupçon ſi contraire à ſa gloire paſſée?
Sans doute elle l'a pû fatiguer de ſes pleurs,
Et l'ingrate plongée en d'injuſtes douleurs,
Va publiant par tout les malheurs de ſa race.
De ſa haine en tous lieux je retrouve la trace.
Je punirois bien-tôt ce courroux indiſcret,
Si moi-même arrêté par un motif ſecret.....

SALOME.

Ah! pour vous retenir quelle cauſe aſſez juſte
Pourroit, Seigneur.....

HERODE.

Je crains.

SOESME.

Que craignez-vous?

HERODE.

Auguſte.
D'une foule de maux à peine reſpirant,
Et quand de ma clemence il s'eſt rendu garant,
Irois-je dégoûtant du ſang de la cruelle
Mandier à ſes pieds une grace nouvelle,
Montrer toûjours Herode à ſes regards ſurpris,
D'un hommage forcé redemandant le prix?

SALOME.

Daignez donc écouter des conſeils ſalutaires.
Du nouveau ſacrifice achevez les myſteres.
Aſſociez la Reine à vos auguſtes ſoins,
Et forcez ſes regards d'en être les témoins.
Trop ſûr que de ſa part une injuſte querelle
En offençant Ceſar, ſçaura l'armer contre elle.
De l'honneur d'Iſraël, alors ſon cœur jaloux
Va par delà vos vœux ſervir votre courroux.

HERODE.

J'approuve vos conſeils, ma ſœur, je dois les ſuivre.
Il faut que de ſes cris enfin je me délivre.
La cruelle, à ce point où je la vois venir,
Si je ne la préviens ſçaura me prévenir.
J'ignore ſes deſſeins; mais plus je l'étudie,
Plus ſon courroux paroît cacher ſa perfidie.
De trop d'aveuglement mon amour eſt confus:
Contre Auguſte en effet engageons ce refus,
Et que lui-même au lieu de prendre ſa défenſe,
Me demande raiſon d'un orgueil qui l'offenſe.
Diſpoſez tout vous-même, allez, ma Sœur, allez.

SCENE VIII.

HERODE, ALCIME.

ALCIME.

Par votre ordre, Seigneur, les Prêtres appellés
Refuſent hautement leurs ſacrés miniſteres;
Traitent tous nos apprêts d'offrandes adulteres;
Honteux de voir malgré ſes exploits immortels

Les Aigles de Cesar ombrager nos Autels.
Tout révere à genoux votre auguste puissance.
Mais des Ministres Saints craignez la violence,
Un orgueil dangereux saisit les plus abjects.

HERODE.

Mon aspect va lui seul assûrer mes projets.
Quoiqu'un zéle indiscret ose encor entreprendre,
Rendons tous les honneurs que j'ai promis de rendre.
Suis moi. Viens, & sçachons de quel œil aujourd'hui
Israël va me voir entre Cesar & lui.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

SALOME, THARE'S.

THARE'S.

VOtre prudence eſt grande, & dans cette entrepriſe
Oüi, Madame, je vois que tout vous favoriſe.
L'honneur de préſider à ces libations
Semble fonder encor mes accuſations;
Puiſqu'en un tel deſſein, la Reine en apparence
N'eût pû charger que moi de cette préference.
Mais ſur le point d'agir, malgré moi retenu,
Je ſens un mouvement qui m'étoit inconnu.
Le crime m'épouvante en ſe montrant ſi proche.

SALOME.

Donnez moins de croiance à ce ſecret reproche,
Tharès, un vain remords lui-même ſe détruit;
La vertu n'eſt ſouvent qu'un nom qui nous ſéduit.
Lui ſacrifiez-vous l'eſpoir qui vous anime?
L'éclat des grands projets en dérobe le crime.
Songez-vous quels ſermens engagent votre foi?
Quels puiſſans intérêts vous attachent à moi?
Que même en reculant vôtre chûte eſt certaine?

THARE'S.

C'eſt en trompant le Roi qu'il faut perdre la Reine.

Du

Du feu de son amour ses yeux toûjours remplis
De mon cœur déguisé vont percer les replis.
Quelle ame à ses regards ne seroit point ouverte ?
Son redoutable aspect peut achever ma perte.
Mais à vous obéir me voilà résolu.
De vos ordres sur moi l'Empire est absolu,
Et sûr de votre main je sers votre vengeance;
Mais aidez-moi du moins, & que votre présence....

SALOME.

Oüi, je vous soûtiendrai dans un pareil effort;
Et présente en effet pendant votre rapport,
Du projet jusqu'au bout conduisant le mystere;
Je sçaurai prudemment & parler, & me taire.
Allez voir Mariamne, & surprenez sa foi,
Qu'elle se rende ici. Tel est l'ordre du Roi.
Ce n'est point nous flatter d'une esperance vaine.
Herode par mes soins instruit, qu'avec la Reine
Vous avez eu tantôt un secret entretien,
De tout notre projet ne doit soupçonner rien.

SCENE II.

SALOME.

MAis moi-même à mon tour quel mouvement me presse ?
D'où vient.. Ah! sans vouloir l'imputer à foiblesse
Un grand cœur que conduit le crime ou la vertu.
Au point d'exécuter est toûjours combattu.



SCENE III.

Le Théatre s'ouvre & sur la porte du Temple qui n'est séparée du Palais d'Herode que par un vestibule, on voit avec plusieurs drapeaux & trophées les Aigles Romaines, & dans l'enfoncement un Autel paré pour un sacrifice.

HERODE, SALOME, *Suite du Roi ou Assistans au Sacrifice.*

HERODE *à Salome.*

AInsi donc tout est prêt pour ce grand sacrifice.
Du Pontife sacré je prens sur moi l'office;
Son refus m'offençoit; mais ses augustes droits
Ne peuvent être mieux que dans les mains des Rois.
A l'honneur de Cesar rendons un juste hommage,
Et si du Dieu vivant les Heros sont l'image,
De la Divinité rapprocher leurs vertus,
Ce n'est que reverer les dons qu'ils en ont eus.
Le Ciel.... Mais quoi! tout prêt à ceindre la Tiare
Je ne sçais quel esprit de mon ame s'empare.
Que cet effroi secret & ce saisissement
Comme un augure heureux consacre ce moment,
Rende plus vive encor la splendeur immortelle.

SALOME.

Qu'attendons-nous, Seigneur?

HERODE.

Mariamne vient-elle?
Sur son retardement ne puis-je être éclairci?

SALOME.

Tharès seul vous en peut informer. Le voici,

SCENE IV.

HERODE, SALOME, THARE'S, *Assistans.*

HERODE.

HE' bien !

THARE'S.

A vos genoux j'apporte ici ma tête,
Punissez-moi, Seigneur, que rien ne vous arrête.

HERODE.

Que vois-je ? O Ciel ! quoi donc ?

SALOME.

Parlez ; de quels remords ?

THARE'S.

Ne craignez point de moi de criminels efforts.
Mais d'attenter sur vous dès qu'on me croit capable
Ce soupçon seul suffit, je suis assez coupable.

HERODE.

Cesse de te répandre en des discours si vains.

THARE'S.

Vous sçavez quelle Fête & quels honneurs divins,
On alloit célébrer pour un tribut trop juste ;
Que dans le cours pompeux d'un sacrifice auguste
Israël par votre ordre aux pieds de ses Autels
Devoit rendre à Cesar des respects immortels.
Par une trahison de plus loin préparée
On vouloit que chargé de la Coupe sacrée,
Et par-là déguisant un horrible attentat,
Ce fût ma propre main qui vous la présentât
De sucs empoisonnés par moi-même remplie.
Vase céleste & pur, mais tout ensemble impie ;
Dont vos levres à peine auroient touché le bord !

Qu'un trait seul vous jettoit dans les bras de la mort.

HERODE.

O crime auquel le Ciel vengeur des parricides
Sembloit prêter son voile & des secours perfides!
A qui dois-je imputer ce funeste dessein?

THARE'S.

Son projet devoit bien expirer dans son sein.

SALOME.

Celle qui l'a tramé se découvre sans peine.

HERODE.

Devrois-je à tant d'horreurs reconnoître la Reine!
Est-ce donc Mariamne & mon cœur combattu;
Pourra-t-il accorder son crime & sa vertu?

SALOME.

Hé! quel seroit, Seigneur, le fruit de l'imposture?

HERODE.

Je vous en crois, Madame, & vous faisois injure.
Voilà d'où l'Imprudente en son ressentiment
Me menaçoit tantôt d'un soudain châtiment,
Et toi-même introduit par son ordre chez elle,
Tout me prouve, Tharès, & son crime, & ton zéle.
A quel affreux complot elle a pû recourir!
La perfide mourra, qui peut la secourir?
Allons, tout m'autorise, il faut qu'un grand exemple
D'un pareil attentat venge l'honneur du Temple.

à Tharès qui sort.

Toi redouble ma garde, attendant son arrêt.
Le crime est averé, le Conseil est tout prêt:
J'y devois de l'Etat régler les destinées,
A cent revers toûjours elles sont enchaînées;
Qu'il serve à la juger; mais ne balançons pas;
Dût retomber sur moi son sang & son trépas.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ALEXANDRE, SALOME, THARE'S.

MARIAMNE.

QUe vois-je ? où ſuis-je ? ô Ciel ! quelles mains ſacrileges
De l'Autel du vrai Dieu ſouillent le privileges ?
L'abomination regne aux lieux les plus ſaints.

SALOME.

Qu'y venez-vous chercher ? & quels ſont vos deſſeins ?

HERODE.

J'ai tout appris, cruelle, & le Ciel que j'atteſte. . . .

MARIAMNE.

De quoi me parles-tu ?

HERODE.

De ton projet funeſte.
J'ai vû dans ſon rapport Tharès même en pâlir.
La coupe qu'à l'Autel ſa main devoit remplir
D'un poiſon que la tienne. . . .

MARIAMNE.

O fureur qui m'opprime !

SALOME.

Votre fils regnera ſans le ſecours du crime.
Au Trône paternel un plus noble chemin. . .

HERODE.

Eh quoi ! d'un Fils encor la ſacrilege main. . . .

ALEXANDRE.

A la Reine, Seigneur, épargnez cet outrage.

MARIAMNE.

Ton Fils est innocent.

HERODE.

Il secondoit ta rage.

MARIAMNE.

Il hait les attentats, quoique sorti de toi.
Ces flancs qui l'ont porté sont garants de sa foi,
Ainsi que tant de Rois auteurs de sa naissance.

HERODE.

Perfide, est-ce donc là prouver ton innocence?

MARIAMNE.

De quoi que ta fureur ose se défier,
Il ne me convient point de me justifier,
Sur tout lorsqu'en esclave en ces lieux amenée,
Ce n'est que de toi seul que je suis soupçonnée.
Un perfide rapport n'a point dû t'entraîner,
Et bien moins qu'à Tharès je dois te pardonner.
Esclaves des Tyrans, quoi que vous puissiez faire,
N'attendez point de nous ni plainte, ni colere.
Quand vous suivez des Rois les ordres rigoureux,
Vous vous chargez du crime, & la honte est pour eux.
à Herode.
Si pourtant sans descendre à de bas artifices
Tu n'es que le joüet de tes propres caprices,
Si la surprise a part à ton inimitié,
Roi cruel, je te dois encor quelque pitié.

HERODE.

De quels traits à mes yeux l'orgueilleuse m'accable!
Est-elle donc mon Juge, & suis-je le coupable?
Quel destin est le mien? Eh qui n'a pas appris
Le succès d'un voyage à bon droit entrepris?
Ces insignes faveurs du maître de la terre
M'inspiroient le dessein d'une nouvelle guerre,
Et c'étoit le sujet sur quoi sans differer
Votre Roi maintenant alloit déliberer.
Mais loin de subjuguer & l'Arabe, & le Parthe;

De ce noble projet aujourd'hui tout m'écarte.
Contre moi la discorde allumant son tison
Au sein de ma famille arme jusqu'au poison.

MARIAMNE.

Dis plûtôt que ta main protege l'imposture.

ALEXANDRE.

Oüi, c'est trop outrager l'amour & la nature.
Reconnoissez, Seigneur, vos plus grands ennemis
Au soin de vous armer contre une épouse, un fils.

HERODE.

Si tu veux me prouver que tu n'es point coupable;
Et que de tant d'horreurs mon fils n'est point capable,
Contrains-donc la nature, & laisse agir la loi.
Voilà ta Mere enfin, viens l'entendre avec moi.
Deffens-la si tu peux, l'effort est légitime.
Mais la trouvant coupable, ose punir le crime.

ALEXANDRE.

Moi! que j'entre au Conseil pour la premiere fois
Pour l'y voir exposée au caprice des loix?
Pour voir ainsi soüiller d'une tache éternelle
La Majesté des Rois qui revivent en elle?
Quels droits, quels interêts prétend-on discuter?
Quel arrêt rendre ici, sur qui l'exécuter?
De la Reine aujourd'hui quel seroit le refuge?
C'est vous qui l'accusez, & je serois son Juge?
De quels soupçons croit-on que je sois combattu?
Le sang qui coule en moi répond de sa vertu,
Le Ciel n'est pas plus pur. Quoi que souffle la rage,
La verité bientôt percera le nuage,
Et dans tous les esprits portant un trait vainqueur....

HERODE.

Hé bien si cet espoir luit encor dans ton cœur,
Viens. Suis-moi, que crains-tu du Conseil qui s'assemble?

ALEXANDRE.

J'irai pour la défendre, & le venger ensemble;
Pour punir l'imposture, & sans crainte à vos yeux
J'irai faire parler le sang de ses ayeux.
La foi dans tous les cœurs ne peut être atiedie,
Ou si je n'y trouvois que crainte, & perfidie,
Malheur alors à qui m'osera contester
Des droits que vous devez vous-même respecter.
Je vois tous les ressorts d'une odieuse intrigue,
La vengeance, l'orgueil, l'interêt, tout se ligue;
Et ce projet tramé par de perfides mains
A d'autres attentats ouvre encor des chemins.
Mais je n'écoute plus qu'un transport légitime.
Vos Juges deviendront eux-mêmes la victime;

A Mariamne.

Madame, leur Conseil n'est qu'un complot affreux;
S'ils condamnent leur Reine, ils prononcent contr'eux.

HERODE.

Traitre! je reconnois ton crime à ton audace.

MARIAMNE.

Vous vous perdez, mon Fils! ô comble de disgrace!

HERODE.

Tu n'en es pas encor, perfide, où tu prétends;
Et bientôt contre toi mon ordre.....

ALEXANDRE.

Il sort.

Je l'attens.

HERODE.

Temeraire!

SALOME.

Seigneur cet éclat vous regarde.
Vous l'entendez.

HERODE *à Scësme.*

Je mets la Reine sous ta garde,

Quelque

Quelque ſoupçon qu'on m'ait donné contre ta foi,
Soëſme, j'oſe encor m'en repoſer ſur toi.

SCENE VI.

MARIAMNE, SOESME.

MARIAMNE.

AInſi ce nouvel ordre eſt remis à Soëſme?

SOESME.

Et je l'accepte auſſi pour vous rendre à vous-même.
Seul je vous ai perduë, & mon zéle indiſcret
N'a pû vous dérober un dangereux ſecret.
Source de tous vos maux, j'arme votre colere.
Il falloit vous ſervir, mais je devois me taire.
Vous voyez quels périls vont vous environner.
Herode prévenu pourroit me ſoupçonner;
Profitons des momens qu'à ma garde il vous laiſſe,
Pour dérober vos jours au malheur qui vous preſſe.
J'oſe encor concevoir cet eſpoir glorieux.
Mais ſans perdre un inſtant il faut quitter ces lieux;
Finir en vous ſauvant le cours de tant d'allarmes,
Et ſous un Ciel plus doux confier tant de charmes.
Le Parthe du Tyran eſt l'ennemi couvert,
Il vous offre un azile à vos ayeux ouvert.
Je puis de ce Palais ménager la ſortie.
De ce premier peril une fois garantie;
A votre ſûreté par tout je puis pourvoir.

MARIAMNE.

Obéiſſez au Roi; c'eſt là votre devoir,
Soëſme, & ne chargeant que moi de ma deffenſe,

Abandonnez un ſoin dont ma vertu s'offenſe.
De ſes maux Mariamne enviſageant le cours
De ſa ſeule innocence attend tous ſes ſécours.
Mais tournez vos efforts du côté d'Alexandre,
Et s'il ſe peut du moins....

SCENE VII.

MARIAMNE, SOESME, PHOEDIME.

MARIAMNE.

AH! que viens-tu m'apprendre?
Parle, que fait mon Fils? je ne crains que pour lui.

PHOEDIME.

Tout un Peuple en fureur le prend ſous ſon appui,
Reſte de tant de Rois qu'en lui chacun contemple.

MARIAMNE.

Hé que prétendent-ils?

PHOEDIME.

Ils le menent au Temple,
Et ſans doute, Madame, aux pieds de l'Eternel
Vont ſe lier entr'eux d'un ſerment ſolemnel
Pour ſauver de l'orage une tête ſi chere,
Venger l'honneur du Temple, & les pleurs d'une Mere;
Et ces grands intérêts entre leurs mains remis
Vont rejetter l'effroi parmi vos ennemis.



SCENE VIII.

MARIAMNE, SALOME, SOESME, PHOEDIME, ALCIME.

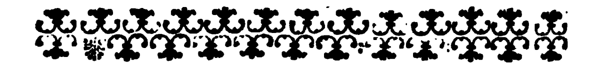
ALCIME.

J'Exécute à regret ce que l'on me commande;
Le Roi veut vous entendre & le Conseil vous mande.

MARIAMNE.

Hé. bien j'y vais montrer la fille de vos Rois,
L'héritiere du Sceptre. Instruite de mes droits
Dans quelque extrémité que le sort m'ait reduite,
Je sçais que je ne dois compte de ma conduite
Qu'au grand Dieu d'Israël, qui prêt à me venger
Seul du haut de son Trône a droit de me juger.
Je tiens de lui le mien, non de la tyrannie.
Mais parmi des soupçons indignes de ma vie;
Je dois à ma famille, à tout l'Etat, à moi,
Le soin d'en garantir & ma gloire, & ma foi.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ALCIME.

MARIAMNE.

A Quelle épreuve encor prétend-t-on me réduire ?

ALCIME.

Madame, c'eſt ici que je dois vous conduire,
J'en ai reçu moi-même un ordre exprès du Roi.
J'obéis. Tout le reſte eſt un ſecret pour moi.

MARIAMNE.

A prolonger mes maux, quelle haine obſtinée
Suſpend encor la mort où l'on m'a condamnée ?
Pardonne-moi, Grand Dieu ! ſeul Juge ſouverain;
Si j'ai vû mon Arrêt avec une œil ſerain ;
Si je porte au tombeau l'orguëil de ma naiſſance ;
Tu ſçais que j'y deſcends avec mon innocence ;
Que mes jours ont coulé dans les pleurs, les regrets.
Je ne veux point percer tes auguſtes ſecrets ;
Mais le ſangde Juda que l'injuſtice opprime
Va deſcendre du Trône, & faire place au crime.

SCENE II.

MARIAMNE, ALEXANDRE, ALCIME.

ALEXANDRE.

En vain de votre mort on dresse les apprêts.
Pour défendre vos jours nos amis sont tout prêts ;
Venez ; esperez tout de leur vaillante escorte.
Le Peuple du Palais vient d'assieger la porte,
Et de vos ennemis jusqu'ici triomphans
Je sçaurai réprimer....

MARIAMNE.

Non, je vous le défens.
Profitez seulement, mon Fils, de ma disgrace,
Songez à prévenir le coup qui vous menace.
Il en est déja tems, le Roi trop inhumain
S'est aux plus grands excès applani le chemin.
Vous avez en ces lieux une fiere ennemie.
Tous mes malheurs, mon Fils, les crimes de sa vie
Lui font de votre perte une nécessité,
Et par elle à son gré l'orage est excité.
Que dis-je ? ici mon ame à soi-même renduë,
Porte dans l'avenir plus sûrement sa vûë.
Tous nos derniers momens sont des momens sacrés.
Je vois auprès des miens meurtris & massacrés,
Et ma place, & la vôtre, osez la reconnoître.
S'il faut que le malheur du sang qui vous fit naître
Vous coûte les horreurs qu'il entraîne après soi,
Vivez digne de lui, mais mourrez comme moi.

ALEXANDRE.

Ah ! puisque jusques-là mon sort vous interesse,
Madame, suivez-moi, le tems, le péril presse.

MARIAMNE.

Ah ! craignez pour vous-même un dangereux effort.
Si l'on peut vous sauver, ce n'est que par ma mort.
Mon sang seul peut du Roi calmer la violence.

SCENE III.

MARIAMNE, ALEXANDRE, ACHAS.

ACHAS.

AH! Prince, sauvez-vous, le Roi par sa présence
A dissipé les flots des Peuples mutinés,
Et déja contre vous ses ordres sont donnés,
Il s'avance en ces lieux, & prêt à tout enfraindre...

MARIAMNE.

Dans les bras de la mort, Ciel! faut-il encor craindre ?
Fuyez, mon Fils.

ALEXANDRE.

Moi, fuir! je bénis son courroux.
Je ne puis vous venger; mais je meurs avec vous.
Apprenons toutefois comment....



SCENE IV.

HERODE, MARIAMNE, ALEXANDRE, ALCIME, ACHAS.

HERODE.

Perfide, arrête.
Les mutins sont calmés. Mais tremble pour ta tête;
Et crois que du Conseil les avis réunis,
Ainsi que de la Mere ordonneront du Fils.
Un égal châtiment juste autant que funeste,
Du sang Asmonéen va perdre ce qui reste.

MARIAMNE.

Jouïssez en effet d'un si noble courroux,
Et perdez tous les noms, & de pere & d'époux :
Je vois que dépouillant une pitié secrette,
Aussi-bien que l'amour la nature est muette.
Barbare... auprès de toi ton Fils est sans appui.
Te voilà maintenant, entre ta femme & lui,
Ose les regarder, ils vont perdre la vie.
Tu pâlis. Que crains-tu ? contente ton envie.
Hâte-toi. Mais apprends, que malgré ton courroux
Tu n'es en sûreté peut-être qu'entre nous.

HERODE.

Ciel ! qu'entens-je ?

MARIAMNE.

Arme-toi d'un cœur inexorable ;
Ta main en me perdant me devient sécourable.
Plus ta rigueur s'accroît, & plus je la bénis

Quand tu tranches mes jours tous mes maux sont finis.
Je recueille le fruit de tes lâches adresses,
Et ta haine me sert bien mieux que tes tendresses.
La mort va séparer ce que le Ciel unit.
Lui-même, il me fait grace, & c'est toi qu'il punit.
C'est dans tes derniers coups son bras que je revere.
Si pourtant je me plains de ton arrêt sévere,
Si j'emporte un regret des maux que tu me fis,
Tu dois le pardonner, c'est l'intérêt d'un fils,
Malheureux rejetton d'une union fatale!
Tu meurs, une marâtre & superbe rivale
Doit avec ma dépouille enlever tous ces droits
Que t'acquiert à toi seul le sang de tant de Rois.
Toi, Ciel! pardonne-moi de si justes allarmes,
Et daigne à la nature accorder quelques larmes,
Foibles soulagemens d'une injuste rigueur.

HERODE.

Quels transports tout à coup s'élevent dans mon cœur!
O Ciel! des pleurs si chers y rallument la flâme.
Embrassez-moi, mon Fils, & laissez-nous.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE.

HERODE.

Madame
Au point de me venger expire mon courroux;
Mais aussi reprenez des sentimens plus doux.
C'est en votre faveur que je vous en conjure.

MARIAMNE.

Quel garant du retour que ta bouche me jure?

HERODE.

Contre toi la rigueur eſt un peſant fardeau.
Sur mes yeux la Juſtice avoit mis ſon bandeau,
L'amour l'a déchiré. J'ai vû que tant de charmes
Objet de mon eſpoir le ſeroient de mes larmes.
De ton cruel projet le juſte châtiment
Loin de me ſoulager eut aigri mon tourment.
J'aurois pleuré ta mort comme ta perfidie.
Si par l'impunité ta vengeance enhardie
Te porte une autre fois à quelque trahiſon,
Uſe de tes rigueurs, & non pas du poiſon.
Il ſuffit avec moi que ta haine s'exprime.
Garde-toi de ſouiller ta beauté par le crime,
Et ſur mon cœur pour toi ſi long-temps combattu;
Autant que tes attraits, fais regner ta vertu.
En des jours plus ſerains ta vie eſt aſſurée,
Tu ſçais combien toujours elle me fut ſacrée;
Et quoique déſormais il en puiſſe arriver,
Je mourrois mille fois pour te la conſerver,
A tes moindres déſirs la mienne eſt aſſervie.

MARIAMNE.

Toi? cruel! tu mourrois pour aſſûrer ma vie?
Non, non je te connois, & quoique ſans retour
Ta haine eſt moins à craindre encor que ton amour.

HERODE.

Ciel! que prétend encor ta défiance injuſte?

MARIAMNE.

Perfide!

HERODE.

Explique-toi.

MARIAMNE.

Quand tu craignois qu'Auguſte....

HERODE.

Auguſte.... Où tend ici ce reproche indiſcret?
Ah! j'entens. Un ingrat a trahi mon ſecret.
Mes malheurs ſont comblés.

MARIAMNE.

Dans quelle erreur extrême...

HERODE.

Que ſans perdre de tems on immole Soëſme....
Tout eſt examiné.

MARIAMNE.

De quel courroux épris....

HERODE.

Je ſçais quel intérêt, quel eſpoir l'a ſurpris.
Il n'eût point expoſé ſes jours, ſa renommée,
La faveur de ſon Roi, s'il ne t'eût point aimée;
S'il n'eût cru que ſenſible à ſes indignes feux,
Ta lâcheté bientôt....

MARIAMNE.

Que dis-tu, malheureux?
Ah qu'aiſément un cœur dont la gloire eſt bannie,
Du crime ſur autrui jette l'ignominie?

HERODE.

Ton infidelité redouble ton orgueil,
Mais déja l'un & l'autre ont creuſé ton cercueil.
Et je veux qu'à ton crime on égale ta peine.
Dans ſon appartement, Gardes, qu'on la ramene.

MARIAMNE.

De ton aſpect du moins la mort va m'affranchir.
Adieu. Garde-toi bien de te laiſſer fléchir.
Elle ſort.

SCENE IV.

HERODE *ſeul.*

QU'allois-je faire! ô Ciel! ſenſible à ſes allarmes
Je lui pardonnois tout, je cédois à ſes larmes,
Lorſque dans le tranſport d'un courroux indiſcret

Moi-même j'ai ſurpris ſon funeſte ſecret:
Soëſme... Quel excès d'une honte éternelle ?
Mariamne l'aimoit, l'ingrat brûloit pour elle.
Sur ſon perfide cœur le mien eſt éclairé.

SCENE VII.

HERODE, ALCIME.

ALCIME.

DEja dans les tourmens Soëſme eſt expiré;
Mais lui-même du Ciel atteſtant la puiſſance
De la Reine à grands cris déploroit l'innocence,
Parloit de ſes vertus avec un ſaint reſpect
Et la voix de ſon ſang vous rend Tharès ſuſpect.

HERODE.

Pretends-tu de leur crime attaquer l'évidence ?

ALCIME.

Faites agir encor cette haute prudence
Qui du cœur des mortels perçant l'obſcurité,
Sous mille affreux replis trouva la verité,
De tant de noirs complots ſçut découvrir la trame.
Mais le tems eſt preſſant, Seigneur, & ſi votre
ame....

HERODE.

O Ciel! un juſte arrêt traine-t'il après ſoi
Ces ſecrets mouvemens qui me glacent d'effroi ?
Cher Alcime, va, cours, prends ſoin de le ſuſpendre.
Qu'on appelle Tharès, je veux encor l'entendre.
Dans mes cruels ſoupçons ne puis-je être éclairci ?
Et s'il faut qu'en effet.... Il entre, le voici.

SCENE VIII.

HERODE, THARE'S.

HERODE.

SI Mariamne meurt, c'eſt ſur ton témoignage.
Ton rapport eſt-il vrai ? Je vois ſur ton viſage
Le trouble, la pâleur compagne du remords.

THARE'S.

Seigneur, me voilà prêt à ſouffrir mille morts,
Si......

HERODE.

Prépare-toi donc aux plus cruels ſupplices,
Et viens dans les tourmens déclarer tes complices.

THARE'S.

Contre un ſi grand courroux j'oſe me raſſurer,
Et de votre équité je dois tout eſperer.

HERODE.

Tu te flattes, je ſens qu'injuſte ou légitime
Ton ſupplice me va ſoulager.

THARE'S.

D'un tel crime
Moi l'auteur... Quels témoins dépoſent contre moi?

HERODE.

Le ſang de l'innocence élevé contre toi,
La vérité ſacrée.

THARE'S.

Oui, du Ciel équitable
Le bras vengeur....

HERODE.

Pourſuis.

THARE'S.

Votre cri redoutable...

HERODE.

Il s'égare.

THARE'S.

Salome... A qui j'avois promis...

HERODE.

Parle...

THARE'S.

A conduit le crime, & moi je l'ai commis.

HERODE.

La Reine est innocente ? O projet trop funeste !
Monstre qu'épargne à tort la colere céleste,
Crains...

THARE'S.

Qui t'osa trahir doit mourir sans effroi.

Il se frappe.

HERODE.

Malheureux tu te rends Justice.

THARE'S.

Imite-moi.

HERODE.

Ah traître à la vertu quand tu fais tant d'outrage,
Est-ce à toi de mourir avec ce grand courage ?
Qu'on l'ôte de mes yeux, & toi, perfide sœur
Tu ne joüiras pas de ton crime.



ALEXANDRE.

Elle vous laisse un Fils, que percent vos douleurs.
Permettez que sa main puisse essuyer vos pleurs.

HERODE.

Crois-tu me consoler dans ma douleur amere,
Quand tu m'offres la voix & les traits de ta Mere?
Non, rien ne peut calmer mon trouble & mon effroi,
Elle me suit par tout, je l'entends, je la voi,
Mon cœur est déchiré de ses clameurs funebres,
Elle fuit, & se perd dans l'horreur des ténebres.
Chere Ombre! arrête, attends, je te remets mon sort.
Regarde un malheureux qui cherche ici la mort,
Qui d'un horrible jour fuit la clarté funeste,
Je viens de te l'ôter, sans toi je la déteste.
Souffre, que de mon sang râchetant mes forfaits,
J'expie auprès de toi les maux que je t'ai faits.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, quatre Tragedies de M. l'Abbé Nadal, qui avoient deja été imprimées, *Saül*, *Herode*, *Antiochus* ou les *Machabées*, & *Mariamne*, avec diverses autres pieces fugitives du même Auteur, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui me paroisse devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris le 23. Septembre 1734.
Signé, Gros de Boze.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé le Sieur Abbé Nadal, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public plusieurs ouvrages de sa composition, & qui ont pour titre *diverses Pieces, Tragedies, & autres*, par ledit sieur Abbé Nadal, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet, de les faire

imprimer en bon papier & beaux caracteres; ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel desPréſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes: conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes: Faiſons défenſes à toute ſorte de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance: Comme auſſi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Livres cideſſus ſpecifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion exprèſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation dés exemplaires contre-

faits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera

imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le onziéme jour de Juin l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 730. fol. 728. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, art. IV. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'art. VIII. du même Réglement. A Paris le 13. Juin 17*34. G. MARTIN. *Syndic.*

J'ai cedé le présent Privilege à Monsieur Briasson, suivant nos conditions de ce jour 19. Octobre 1734.

L'Abbé NADAL.

2875






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MBA

